

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

TOMBÉE LESTÉE *SUIVI DE* TRACES

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

AMÉLIE SAVARD-BÉGIN

NOVEMBRE 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Denise Brassard pour sa lecture attentive, pour sa patience et aussi pour la rigueur dont elle fait preuve. Même si j'étais souvent découragée en sortant de ton bureau parce que ce n'était pas encore ça, je me rends compte que je ne serais jamais allée si loin sans toi. Ton aide a été précieuse.

Merci à ceux et celles qui ont croisé ma route et rendu, même sans le savoir, ce texte possible.

Merci également aux enfants. Les miens et ceux des autres. D'être là, de rire, de crier, d'être vivants.

Merci à Julien. Ç'aurait été autre chose sans toi.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
TOMBÉE LESTÉE	1
TRACES	111
I	115
II	118
III	131
IV	135
V	141
VI	146
BIBLIOGRAPHIE	153

RÉSUMÉ

Ce mémoire en création littéraire est composé de deux parties.

La partie création s'intitule *Tombée lestée*. Il s'agit d'un roman qui raconte l'histoire d'Anne, une jeune femme dont la vie bascule. Sa rencontre avec Raphaël au café où elle travaille et l'annonce de la mort de son beau-père bouleversent l'équilibre de sa vie rangée et font ressurgir de son passé des souvenirs profondément enfouis d'un trauma. Le récit suit la transformation d'Anne qui tente d'intégrer les souvenirs d'inceste à sa mémoire et à son histoire en consignant ses pensées et ses états d'âme dans un carnet. C'est de cette écriture qui porte la trace de l'angoisse, de la honte et de la dislocation de son être que le lecteur est témoin.

Le dossier d'accompagnement développe une réflexion autour de l'écriture de l'inceste. En s'appuyant sur des ouvrages théoriques sur l'inceste et le trauma, *Traces* identifie les empreintes laissées par l'expérience incestueuse dans les textes de Kathryn Harrison (*Le rapt*), Christine Angot (*L'inceste*) et France Martineau (*Bonsoir la muette*). À partir de ces œuvres qui font éprouver au lecteur le trauma vécu par les auteures, la réflexion se porte sur le témoignage en littérature, sur ce qui est en jeu lorsqu'un témoin prend la parole. Le témoin ne cherche pas qu'à dire, il veut surtout être entendu. Et obtenir cette écoute n'est pas simple. En raison de cette visée, la fiction devient nécessaire puisqu'elle ouvre un espace où la transmission est possible.

Mots-clés : ROMAN, TRAUMA, INCESTE, CRÉATION LITTÉRAIRE, TÉMOIGNAGE, MÉMOIRE

TOMBÉE LESTÉE

Il faudrait écrire sur les gens qui restent assis des heures, ceux qui passent plusieurs fois par jour, les clients qu'on connaît par leurs noms, que Lucie connaît par leurs noms, les prétendants de Cynthia, les vieux qui quêtent à côté du métro et qui viennent chercher des cafés déjà payés, les hommes trop jeunes pour être en costume cravate qui prennent un latte en allant au bureau, les gars cool qui travaillent dans les espaces créatifs pas loin, les femmes pressées qui n'ont pas eu le temps de se faire un café ni de déjeuner mais qui sont bien maquillées et qui repartent avec une chocolatine et un allongé, les travailleurs autonomes qui s'assoient toujours à la grande table du fond parce qu'il y a la prise de courant, les Français perdus qui ne savent pas qu'ils sont loin du Plateau, les petites madames qui reviennent du salon de coiffure à côté et qui discutent de la nouvelles expo à ne pas manquer au musée, les étudiants bizarres de Concordia qui viennent boire une tisane en faisant semblant d'étudier, les jeunes mamans qui s'installent avec leurs bébés pour socialiser et sortir de la maison. Tous ces gens qui entrent et qui repartent.

Ça s'est déjà fait.

Cyn a encore appelé pour dire qu'elle ne pouvait pas travailler. Troisième fois en un mois. Elle tombe facilement malade ou elle sort trop? Tout a été en retard. Et je me suis retrouvée derrière le comptoir, à la remplacer et à ne rien pouvoir faire d'autre que sourire et préparer ce qu'on me demandait. Christine est venue porter deux salades. C'était prévisible, juste à voir comment elle était habillée hier soir quand elle est allée se changer, même s'il faisait encore froid, qu'on attendait une tempête. Avec Mélisse, on aurait pu dire à l'avance qu'elle fêterait fort cette nuit et qu'elle n'aurait pas de mal à dénicher quelqu'un pour la raccompagner.

Le gars du resto voulait m'inviter parce qu'on est voisins. Si je vais manger dans tous les restos de Notre-Dame, ça va me faire pas mal de travail pour du bon voisinage... J'aurais dû l'écouter pendant deux heures parler de lui, du resto, du quartier, de son plan d'affaire, de sa clientèle, de son chef trop talentueux, de sa carte des vins importés, du designer qui a créé un espace différent, de tout ce qui fait de lui un être d'exception et ça ne me tente pas. Si je devais écrire quelque chose, ce pourrait être supportable à la limite. Un rapport sociologique sur les premiers rendez-vous. Il va inviter Mélisse ou Cyn et ça va marcher, il ne fera plus que me saluer. Reste que ça serait drôle d'étudier ses paramètres, de le placer parmi plusieurs autres candidats. Noyé dans la masse, il ne poserait aucun problème. Il faudrait demander à sa prochaine date de prendre ses données biométriques avant pendant et après le rendez-vous ou le coït pour établir les modes opératoires de jeune mâle urbain célibataire en quête d'accouplement.

Monsieur Tom va devenir fou à force de les chasser dans tous les coins et de les voir disparaître entre les interstices des planches. La propriétaire dit que c'est moi qui les ai ramenées, comme si on avait ces bêtes-là au café. Elle va s'en charger, me dire quand l'exterminateur va venir. C'est infect. Ça devrait rester dans les endroits sales, ne pas envahir ma vision périphérique. Je pourrais me dire que ce n'est pas grave, que ce ne sont que des insectes, et qu'il n'y en a pas tant que ça. Mais Tom le sait, elles ne se cachent plus, elles n'ont plus peur, la maison leur appartient.

Raphaël est venu livrer son stock de kombucha. Comme chaque vendredi, quand il est parti, les filles se confiaient ce qu'elles feraient avec lui s'il n'y avait pas de client. Ça devient moins beau un gars quand toutes les filles se pâment dessus et s'imaginent se faire prendre sauvagement par lui. Ça enlève du charme. Il ne faut pas soupçonner qu'on est la je-ne-sais-combientième. Ça doit être la loi de l'offre et de la demande. Trop de demandes et pas beaucoup d'offres. Je ne suis pas un bon sujet pour les publicitaires, ça me fait vomir de vouloir la même chose que tout le monde. Cynthia et Lucie chuchotaient, en faisant des espresso ou en moussant le lait. Chaque fois que j'arrivais pour placer les sandwiches derrière la vitre, je les entendais se dire que sur le comptoir ça serait bien ou sur la table du fond ou sur la banquette mais qu'alors, il faudrait baisser le store. Cynthia a proposé les toilettes (et elle doit avoir une belle expérience des toilettes de bars) mais Lucie n'a pas trouvé la suggestion très professionnelle, elle préfère la cuisine parce qu'il y a plus de possibilités et de discrétion. Interdiction totale de penser à venir dans mon territoire. Je suis castratrice, elles ont dit en pouffant, je les empêche de prendre leur pied. Et les filles peuvent rire tant qu'elles veulent, se dire que si c'était moi, je le ferais entrer dans mon repère mais ce n'est pas vrai. Il n'entre que pour poser les caisses et je l'aide pour que ce soit plus rapide, même s'il répète qu'il se sent mal parce qu'il est plus fort que moi et que personne aux autres cafés ne l'aide quand il fait des livraisons. Mais si je l'aide, il s'en va plus vite et les filles peuvent parler de lui, de ses fesses, de ses bras musclés mais pas trop, de ses yeux bleus verts et de son sourire un peu gêné.

Même si je ne l'ai pas revu depuis dix-sept ans, la nouvelle ne pouvait pas attendre. Elle a rencontré une ex belle-sœur dans un magasin et ça faisait une éternité qu'elles s'étaient vues. Dans la file à la caisse, la femme a raconté qu'il a été trouvé sur le sol dans son appartement par la concierge. Avant Noël, seul. Un truc du cœur, pas une crise cardiaque, un caillot dans une veine, je crois. À moins que ce soit justement ce qu'on appelle une crise cardiaque, un caillot dans le cœur? Assise au comptoir, en tailleur parce qu'elle revenait du bureau, elle parlait beaucoup trop fort, comme d'habitude. Et les filles écoutaient. Elles faisaient semblant de parler avec les clients, de rester à leurs affaires, mais leurs oreilles étaient assez proches pour entendre les histoires de ma mère, elles n'en perdaient pas une miette. Quand elle a enfin fermé la porte, j'ai pu retourner à la cuisine.

Je ne sais pas comment elles font pour rester devant toute la journée. Parler aux clients, se raconter leur vie, sourire, faire ce qu'ils demandent, mousser le lait pendant que le café coule dans la tasse, sourire, donner le muffin, le croissant ou n'importe quoi d'autre, le faire payer, merci, au revoir, à longueur de jour. Dans la cuisine, tout est plus calme, je suis tranquille, loin de tous ces regards qui étouffent et écrasent l'air autour. Marcher et travailler sans les regarder, ni avoir besoin de les imaginer qui m'observent.

Les coquerelles passent par la trappe qui ne ferme pas bien. La cave de terre battue en est peut-être recouverte, ça grouille sous le vieux bois de mon appartement et je ne le sais pas. Elles montent pour trouver des choses à manger. De la bouffe de chat, des miettes de biscuits. Il faudrait que je déménage, je n'aurais pas dû m'installer ici, même si c'était moins cher. L'appart à St-Henri était mieux, et j'aurais été à côté du café. Tous les matins, tous les soirs. Et il n'y aurait pas de cour mais pas de cave pleine de sales bêtes non plus. Méliisse racontera plein d'anecdotes demain. Je pourrais être au chaud avec elle au vernissage du barbu à lunettes qui vient souvent au café à la place de me geler ici devant un calorifère impuissant. Elle lui a montré ses dessins et il l'a invitée. J'aurais pu les rejoindre à la fête, après, dans un loft sur St-Ambroise. Plein de monde, du bruit, des rires trop forts, du brillant, de la peau et des regards qui jaugent, d'autres qui évaluent les possibles.

Une maison victorienne à la campagne, exactement celle que je voudrais mais en version délabrée, avec une grande galerie qui en fait le tour, deux étages, pas de voisins. Des arbres, du soleil et des fleurs. Le même genre de paysage qu'autour du chalet qu'on louait quand j'étais petite. Il n'y avait personne à l'intérieur, pas un bruit. La peinture s'écaillait sur le bois des moulures poussiéreuses. Sur les lattes, mes pas résonnaient entre les murs. En me promenant dans les pièces vides, j'ai remarqué un trou dans un coin, au niveau du plancher. Le plâtre s'effritait, comme si le mur était pourri. Sans trop y penser, avec mes doigts, j'ai agrandi l'ouverture. Quand elle a été assez grande, un flot de vermine en est sorti, c'était dense et compact, des rongeurs, des coquerelles, des mille pattes qui se déversaient hors du trou, ça n'en finissait plus de sortir et de se répandre sur le plancher, partout dans la maison. Je devais agrandir assez pour pouvoir me glisser dedans, passer par là pour voir d'où venaient toutes ces saletés. Tête première, en ayant peur de rester coincée, d'être incapable d'avancer, de mourir étouffée. Mon corps serré dans un tunnel à rats qui conduisait au sous-sol.

Le canal commence à dégeler. Il y a de l'espoir qu'un jour il fasse moins froid. La neige va enfin fondre, il ne tombera plus de slush, je pourrai ranger mes bottes et sortir mon vélo. Le corps dégèle, là-bas. Sa famille ne l'a pas fait incinérer. Ils auraient pu répandre les cendres quelque part. Je ne sais pas si le bois du cercueil pourrit avant ce qu'il y a dedans. Ma mère croit qu'il y avait une photo de lui dans l'album que j'ai pris quand je suis partie de la maison. Pour un souvenir de ce temps-là, je dois chercher dans mes affaires.

Vendredi. Raphaël est resté un peu, le temps de régler un problème de comptabilité (Christine avait oublié un paiement et elle est venue en vitesse). Il racontait n'importe quoi en attendant, assis sur ses caisses de kombucha aux bleuets. Il m'a fait goûter et je n'arrive pas à aimer ça, même si c'est excellent pour ma santé globale et pour ma flore. Toute cette fermentation, cette effervescence, c'est trop vivant pour moi. Il a remarqué les grilles aux fenêtres de la cuisine et il imaginait des moyens pour barricader la porte advenant une invasion de zombies. Il faudrait avoir plus de provisions pour tenir au moins une semaine. De l'eau surtout, en gros bidons pour ne pas boire de l'eau potentiellement infectée. Il écoute trop Walking Dead, il veut être capable de survivre dans toutes les circonstances, même extrêmes. Je lui ai montré le hachoir. S'il y a une invasion, je serai prête à tout et il a souri avec ses yeux particuliers. La couleur, la forme peut-être, mais autre chose aussi. Comme si une corde se tendait, et qu'il me regardait vraiment.

Il y avait un homme dans mon lit cette nuit. Je faisais trop de bruit et je tremblais. Ce n'était pas une autre, c'était à moi que ça arrivait, à moi comme si c'était vrai, comme si c'était possible. Et je ne le dirai pas aux filles demain matin pour discuter, je ne leur dirai pas que je rêve à des hommes et que je me réveille pleine de spasmes, je ne leur dirai pas qu'il y a des coquerelles, ni rien. Juste sourire, je vais bien et toi?

Pendant que nous faisons la comptabilité et que Lou dans la chaise haute dévorait de fines tranches de pomme, Christine m'a demandé si tout allait bien pendant son absence. Elle voit que j'en fais beaucoup depuis quelques mois, elle veut qu'on embauche quelqu'un d'autre, pour que la gestion du café ne repose plus sur mes épaules, elle dit que je n'ai pas pris de vacances depuis le début, que ce n'est pas sain pour moi de travailler autant, que mon corps a besoin de repos même si je ne me sens pas fatiguée, que si elle pouvait, elle dormirait 48h de suite tellement elle est épuisée à cause de la petite demoiselle qui ne fait pas ses nuits et trois ans sans vacances, c'est trop. Elle n'écoute pas, je n'ai pas besoin de vacances, je n'ai pas de bébé, moi, je dors. Et même si j'avais un bébé, je dormirais, il n'y a rien qui peut me réveiller, pas même des cauchemars de vermine.

Longue journée à ne rien faire. Il y a trop de gens en congé le dimanche. Prêts à envahir la piste cyclable qui n'a même pas fini de fondre, ils font des activités pour profiter de leur temps libre et dépenser les sous gagnés durant la semaine. Je ne pourrai pas rester dans mon lit toute la journée, il faudra que je trouve une idée. Je n'aurai rien à dire aux filles demain matin. À part que je me suis bien reposée, que je suis restée paresser au lit longtemps, que j'étais trop bien à rêver à tout ce que je pouvais faire de ma journée. Monsieur Tom réchauffe mes pieds et je laisse dépasser le moins de peau de sous les draps, l'air frais se réchauffe dans mes narines. Je vais rester en boule dans mon lit jusqu'à ce que je ne puisse plus tenir. Je ne rêverai plus à ma vie, ou à un gars que je ne connais pas, je ne penserai plus à Antoine, à comment j'ai fait pour me retrouver avec lui, pour que ça dure si longtemps, pour que l'idée de me séparer soit inconcevable, on ne quitte pas son âme sœur, je ne penserai plus à Raphaël quand il sourit, ni au kombucha, je ne rêverai qu'à une assiette de nans empilés les uns sur les autres, luisants de ghee et entourés de petites casseroles de currys et de kormas.

Cyn a eu vingt ans. Christine est venue avec Lou qui est trop petite pour goûter au gâteau au chocolat que j'ai préparé. Tout le monde était content, surtout Cyn qui ne s'attendait pas à être fêtée. Lucie est passée après son cours de yoga avec son chum, Raphaël est resté un peu après sa livraison et c'était très drôle de faire la fête en servant encore les derniers clients, en leur offrant du gâteau. Ils racontaient tous des anecdotes de leurs vingt ans, ils donnaient des conseils à Cyn parce qu'il paraît qu'on ne profite jamais assez de sa jeunesse mais Cyn n'est pas la bonne personne pour recevoir ces conseils, elle en profite bien assez comme ça, elle s'amuse et jongle avec, elle ne regrettera rien à quarante ans, en tous cas pas de ne pas avoir fêté et baisé assez. Christine se sent vieille avec sa vie de maman, les seins pleins de lait, les couches, les siestes, la maison en bordel perpétuel, le mari. Juste ça, que ça ne soit pas un chum mais un mari, ça résume tout. Ça fait prendre vingt ans d'un coup de dire mon mari et d'être la femme de quelqu'un. Antoine aurait bien aimé qu'on se marie, ça aurait facilité ses papiers et j'aurais été officiellement sa chose. En fait, rien n'aurait été différent. Quand les clients sont partis, heureux d'avoir été là, quand Cyn est allée rejoindre ses amis pas mal mieux que nous, quand le café est redevenu calme et que Lou buvait son lait en s'endormant doucement, j'ai commencé à préparer la fermeture et Christine répétait qu'elle avait hâte que Jeff puisse s'occuper de Lou le soir, qu'en ce moment il travaillait trop, qu'elle pensait que Raphaël m'aimait bien et qu'elle voulait savoir ce que je pensais de lui. Elle ne m'a pas crue quand je lui ai dit que je m'en foutais et qu'il était comme ça avec toutes les filles, qu'il avait fait un baisemain à Cynthia. Elle voulait savoir comment j'allais. C'est la seule personne qui me le demande et qui attend une réponse. Tout va bien. J'aime ce que je fais, Raphaël n'est vraiment pas mon genre, je ne penserais pas une minute qu'il est intéressé et, même s'il l'était, je ne le suis pas du tout. À part Walking Dead et le kombucha, il peut parler de quoi? Et j'irais contre mes principes en considérant un gars blond. Je ne suis pas désespérée à ce point. Et pourquoi je serais désespérée, ce n'est pas si mal d'être célibataire et de vivre la vie que j'ai. Il y a plein d'avantages à être célibataire, on l'oublie souvent. Et j'ai un chat, les gars sont souvent allergiques. Et si je suis bien seule qu'est-ce que ça peut faire à Christine? Ce n'est pas parce qu'elle est mariée et qu'elle a un bébé que tout le monde trouve son bonheur dans le mariage et la maternité. Et ça ne semble pas lui réussir tant que ça de toute façon le manque de sommeil, la bouche à nourrir, le mari qui travaille trop pour voir le bébé quand elle est éveillée. Je n'ai

pas envie de la vie de Christine ni de celle de Cyn. Je ne sais pas ce que je voudrais si j'avais besoin d'une autre vie.

Comment j'ai fait au début pour rester au comptoir, répondre aux clients, sourire, être dynamique, efficace, avoir de la répartie et faire des remarques sympathiques pour que les clients se sentent appréciés, qu'ils n'aient pas l'impression d'être des numéros, sans être trop familière. J'ai réussi à le faire et je ne le ferai plus jamais. Ma réserve de sociabilité est épuisée. À la cuisine, pas besoin de parler. Ni avec Cyn ou Mélisse ou Lucie. Pas de clients qui s'obstinent à réclamer plus que ce qu'on peut donner, pas de conversations qui flottent dans les airs et qui assomment dès qu'elles rentrent dans mes oreilles à force d'être stupides, pas de sourires obligés, de regards sur mes gestes pendant que je prépare ce qu'on m'a demandé. Dans la cuisine, un vide de regards.

Elles parlaient tout à l'heure, un complot tout bas parce que j'ai refusé que Cyn parte plus tôt. Je ne sais pas ce qu'elle a raconté à Mélisse mais elle m'a à peine regardée quand je suis arrivée. Il n'y a rien à dire sur moi. Elles ne savent rien de moi, je suis toujours correcte avec elles, avec les clients et je lui ai dit à Cyn qu'on avait besoin d'elle, que c'était trop à la dernière minute et que les vendredis ce n'était pas idéal mais elle est quand même frustrée de ne pas pouvoir partir à 18h pour aller se changer, peut-être faire une mini sieste parce que ce soir, elle va avoir une sortie importante. Elle croit que je ne comprends pas, que je n'ai pas de vie et que je suis frustrée alors je veux juste contrôler celle des autres. Selon elle, je reste toujours au café parce que je n'ai que ça à faire et ce n'est pas vrai. Je n'ai pas envie de sortir et je ne suis pas si sociable, c'est tout. Je ne crois pas que Christine l'aurait laissée partir. Ou je me raconte n'importe quoi. Si Cynthia a raison, je suis vraiment une sale personne.

Tout est prêt pour demain, je peux me coucher maintenant. J'ai tout rangé, il n'y a rien qui traîne par terre, pas de petite culotte, de vieux mouchoirs de fin de rhume d'hiver qui n'en finit plus, pas de saletés. Monsieur Tom va rester dans sa cage de voyage pour la journée, tout est organisé. Ils peuvent venir déverser, pulvériser, asperger l'appart au complet de tous leurs produits chimiques. Ça ne sert à rien de retenir mon souffle, leurs grosses bottes vont entrer et cogner sur les vieilles planches de pin après que leurs grosses mains aient frappé sur la porte, que leurs doigts épais aient écrasé la sonnette même s'ils ont les clés. Ils vont entrer et faire le travail, parce qu'ils savent comment et qu'ils s'y connaissent. Il fallait qu'ils viennent, n'importe quand, je n'en peux plus de voir les bêtes qui bougent dans ma vision périphérique, jamais clairement, juste du coin de l'œil, quelque chose qui grouille à un endroit où ça ne devrait pas remuer. Dans le couloir, à côté du téléphone, sur le comptoir de la cuisine et je n'ose pas penser à ce qui se passerait si Monsieur Tom n'était pas là, si son odeur de chat n'éloignait pas les souris et les rats de Montréal et si toute la vermine des égouts ne pouvait plus être contenue dans le sous-sol et qu'elle reflue, qu'elle sortait de la trappe de ma chambre et se répandait dans l'appartement. Peut-être que je vais arrêter de faire des rêves dans lesquels les coquerelles envahissent mon lit.

Dans les sentiers boueux pas tout à fait dégelés du Mont-Royal, j'ai trouvé mon chemin jusqu'en haut, jusqu'au petit belvédère d'où on voit l'université de Montréal, toute mon ancienne vie et la montagne qui continue. Je me suis perdue un peu là-bas, dans l'air. J'ai plané tranquillement au soleil juste en ouvrant les bras. Comme si le vent pouvait m'emporter si je me plaçais exactement dans le bon angle. C'est mieux que ça ne soit pas au Mt-Royal, je n'aurais pas voulu qu'il pourrisse dans cette terre. Il est avec Hubert Aquin et la belle-mère d'Aurore. Et d'autres gens célèbres que je ne connais pas. À la maison, les coquerelles agonisent entre les murs, dans les fentes du plancher, et je me gèle les doigts à écrire proche de la croix. Je ne veux pas respirer le poison aussi, des particules qui entrent dans mes poumons, qui circulent dans mon corps, qui collent sur ma peau. Il ne fallait pas que je reste toute la journée, je devais m'aérer, ce n'est pas bon pour moi de macérer dans mon lit encore imprégné de pesticides. Je dois m'oxygéner, respirer fort, l'air de dehors est meilleur que celui de l'appart, l'air de dehors n'est pas si sale.

Je devais vraiment faire pitié pour que Raphaël insiste et vienne me reconduire à la maison en camion. Mélisse pouvait me remplacer. Il a vu où la mémé pliée en deux habitait. Il est entré, Monsieur Tom est venu le flairer et s'enrouler contre sa jambe. Je lui ai dit que j'allais survivre, que c'était ridicule, je ne sais pas comment j'ai fait pour me faire si mal avec une caisse même pas lourde alors que lui en transporte deux sans peine. C'est la première fois qu'un gars entre dans cet appart. Il est parti continuer ses livraisons, m'a regardée une dernière fois dans l'entrée. Encore ses yeux.

Lucie a dit que je suis trop tendue et c'est pour ça que je me suis fait mal. Elle voudrait que tout le monde fasse du yoga, ou au moins des étirements pour que l'énergie circule. Si tout le monde était bien dans son corps comme elle, en harmonie avec l'univers parce qu'on est tous pareils, sans distinction, il y aurait plus de joie et d'amour dans la vie et c'est pour ça qu'elle est toujours gentille, qu'elle est toujours ouverte avec les clients, qu'elle les écoute et qu'ils l'aiment et demandent de ses nouvelles quand elle n'est pas là. Elle fait une différence dans leur vie. L'autre jour, elle voulait que je fasse comme elle, que je me déploie et je n'arrivais pas à garder la position, je me voûtais toujours un peu. Tête droite vers le ciel, pieds dans la terre, poitrine ouverte. Ça a tenu une minute. Elle fait de la danse, toutes les sortes de danses du monde je crois et son corps bouge, elle peut en faire ce qu'elle veut. Comment je pourrais ne pas savoir respirer? Même Lou le sait et elle a six mois, j'ai regardé son ventre qui bougeait doucement l'autre jour quand elle dormait. Lucie a essayé de me montrer et je n'arrive pas à respirer comme il faut, à laisser entrer l'air profondément et à le laisser sortir, je dois pratiquer, elle dit que c'est important, non, que c'est très important, la base de la santé, l'origine de la vie, que je pourrais l'accompagner à son studio qui est juste à côté et ça me ferait du bien, tout le monde fait du yoga, tout le monde se sent bien dans son corps, bien dans sa vie et ils partent le matin avec l'envie de tout dévorer tellement ils sont heureux, ils ne se font pas bêtement mal au dos.

Repos forcé décrété par la reine mère Christine. Ne rien faire, ne pas bouger. Elle a même apporté de la soupe, du pain et du fromage. Elle sait que ça constitue la base de mon alimentation. Jeff reste à la maison pendant la fin de semaine, elle est un peu plus libre d'aller faire des sauts au café et ici. Il paraît que ma mère est passée hier soir, Lucie lui a raconté et elle était inquiète pour mon dos. Ma mère a dit que je n'étais pas assez forte pour soulever des boîtes si lourdes. Comme si elle en savait quelque chose. Si ça ne passe pas, Christine a un ami qui a son bureau sur St-Patrick. Il vient au café parfois, je crois que je l'ai déjà vu. Christine dit qu'il fait de la magie avec ses mains.

Bibliothèque en taxi pour la vieille qui fait sa sortie de la semaine. J'ai embarqué de gros romans comme quand j'étudiais et que je lisais. Passer mes journées à lire et à manger de la soupe et du pain. Lire jusqu'à ce que je n'en puisse plus d'avoir envie de pipi ou d'être affamée puis une pause puis retour au livre, abattre mes dix heures de lecture quotidiennes. Ce n'est pas vrai, je ne fais pas que ça, je caresse aussi monsieur Tom, il a trop besoin d'amour, il lit avec moi toute la journée. Il y a aussi les étirements recommandés par Lucie pour délier ma colonne vertébrale et les respirations à travailler pour m'oxygéner correctement. Je suis vraiment occupée.

Ma mère voulait que j'aille manger chez elle et que j'apporte les photos pour qu'elle les remette dans l'album. Mais c'est tellement pratique un mal de dos, ça empêche de chercher dans la boîte à papiers, de prendre le métro, de rester assise longtemps, ça empêche aussi d'être de bonne compagnie et tant pis pour l'osso buco.

Je devrais être aussi froide que je veux en avoir l'air. Détachée de tout, personne ne parviendrait à m'ébranler. Surtout pas un gars trop beau et de mon âge que les autres filles trouvent attirant et qui pourrait les baiser n'importe quand sur le comptoir à en renverser les tasses par terre, tout ça. Je le sais, c'est les vieux qui veulent de moi. Les vieux avec leur peau qui plisse autour des yeux et qui commence à pendre dans le cou. Ils peuvent m'imaginer en petite culotte en se racontant que j'ai dix ans de moins. Un jour, je vais laisser tomber et je vais accepter de sortir avec un vieux riche. Je ne penserai à rien d'autre qu'à l'argent, à la maison confortable et lumineuse dans un beau quartier, aux vêtements que je peux acheter sans regarder les étiquettes. Je vais avoir plein de chats et je vais les laisser se reproduire, surtout s'il est allergique. Je vais lui mener une vie impossible et il va être content quand même parce que j'aurai quarante ans de moins que lui. Et cette fois-là, ça va me donner quelque chose. Je vais devoir me marier pour avoir la moitié de ce qu'il a et je pourrai rester au lit toute ma vie si j'en ai envie. Raphaël est trop beau pour moi, il ne m'intéresse pas, c'est nul de réagir comme les autres filles, de me faire mener par son image, par ses bras qui commencent à bronzer, ses poils dorés, son t-shirt un peu serré, ses yeux vert bleus, son nez arqué, son sourire et sa manière d'être gentil avec tout le monde qui fait qu'on ne sait pas s'il est juste gentil ou si c'est un peu différent, un peu spécial. Il pourrait bien prendre les filles sur le comptoir, baisser son pantalon, les baiser et ça serait aussi bien, au moins je saurais à quoi m'en tenir, je saurais que je dois me méfier de cette attirance pour un gars qui peut avoir qui il veut. Mais je suis assez idiote pour vouloir jouer le jeu de l'indifférence, comme si je me débrouillais toujours tellement bien toute seule et que je n'avais pas besoin d'aide. C'est horrible, j'ai cent vingt ans. Pas envie qu'un gars comme ça me plaise, juste à cause de son corps, de ses yeux ou de sa manière de bouger, je ne veux pas être attirée par n'importe qui, de manière mécanique, hormonale ou je ne sais pas ce qui travaille en moi, malgré moi.

Il doit y avoir quelque chose de coincé dans mon dos. Au moins, j'arrive à rester debout. Christine dit que j'ai fait un faux mouvement avec la caisse et qu'un ligament ou un nerf a été pris entre mes vertèbres et je ne sais pas à quel point son explication est scientifique, toujours est-il que ça fait encore foutrement mal. Ça fait plus que deux semaines et ça ne guérit pas. En passant tout à l'heure, elle m'a vue faire des étirements dans la cuisine parce que je ne peux pas rester droite très longtemps. Et j'ai reçu l'obligation de me présenter chez son docteur guérit tout, spécialiste du corps et de ses merveilles. Il faut que mon dos aille mieux, je le sais, mais je déteste tellement les trucs comme ça. Même si ça ne coûtait rien, je n'aimerais pas y aller. Christine le voit depuis longtemps, elle le connaît bien. Mais j'ai mal et aucune envie de me farcir des pilules pour ne plus rien sentir de mes nerfs, de mes ligaments ou de je ne sais quel morceau de chair qui est coincé là, m'engourdir et travailler dans un état second, trop relaxée. Comme quand Antoine fumait et qu'il rentrait à la maison avec d'autres yeux que les siens, qu'il se jetait sur le sofa et que je le couvais, je prenais soin de lui dans sa débâcle. Et je laissais faire, même si ce n'était pas vraiment lui et il s'endormait plus vite et je regardais le plafond de la chambre attentivement, je cherchais quelque chose dans les stalactites de plâtre que nous avions au-dessus de la tête. Il est parti et je ne le reverrai plus dans notre ancien quartier, ni à l'université, je ne le croiserai pas au resto indien. Sa mère doit être tellement contente de l'avoir retrouvé après ces longues années d'absence, son homme de la maison, elle lui a certainement préparé une blanquette de veau pour fêter son retour en terre sainte. Tous les liens qui allaient de sa tête à la mienne sont coupés.

Il m'a embrassée dans la camionnette de livraison vide, il m'a embrassée sur les lèvres, sur la joue, sur les pommettes. Il me regardait avec ses yeux qu'il a. Tous ses baisers se sont rendus à destination, ses lèvres se sont posées sur ma peau. Je ne suis pas normale, je le savais mais là c'est trop, juste incompréhensible. Il est venu tard, à la fin de sa tournée. On allait fermer et il est arrivé. Il était content de voir que je tenais debout. Cyn devait aller chez elle, ses amis l'attendaient pour aller boire une bière avant de faire le genre de chose qui remplit une vie sociale. Il était là, avec le diable plein et il prenait son temps. Il est resté pendant que je comptais la caisse. Sur ma nuque et dans mon dos, je sentais ses yeux. Il posait des questions sur le travail, ce que j'avais fait avant, pourquoi je n'avais pas terminé mon bacc, pourquoi je n'étais pas devenue prof. Je lui ai retourné les questions sur ce qu'il voulait faire et ce n'est pas clair, ça n'a jamais été clair. Il aime ce qu'il fait, les gens avec qui il travaille, son meilleur ami qui a démarré la compagnie et tout va bien. Il voudrait faire un voyage quelque part, peut-être cet été. Il ne comprend pas que je travaille autant, il dit que je n'ai pas le temps de faire autre chose de ma vie si j'ouvre à 6h30 et que je ferme à 20h presque tous les jours et il a raison mais je n'ai pas trop envie de faire autre chose de ma vie. Il m'a regardée, sans rien dire et m'a proposé de me raccompagner. J'avais terminé de fermer le café, tout était rangé. Il a dit que je n'avais plus l'air d'avoir mal et je lui ai répondu que je faisais bien semblant. J'ai dit ça, comme une conne. Je lui ai dit que j'allais voir le charlatan de Christine lundi et il a trouvé ça drôle. Pas un charlatan, un monsieur Pierre qui fait plein de trucs, presque de la magie. Raphaël aimerait bien voir ça de la magie de charlatan. Il veut que je lui garde une gorgée de la potion qu'il va me prescrire. Et je ne sais plus de quoi on a parlé pendant les cinq minutes que ça a pris pour aller du café à chez moi. Quand il s'est stationné, il m'a demandé si j'avais besoin d'aide, non, il m'a fait la bise et il m'a regardée avant de m'embrasser.

Je n'ai rien senti.

Christine ne m'a pas reconnue, elle a trouvé que j'avais une voix étrange, plus grave, elle croyait s'être trompée de numéro et je lui ai dit que j'étais juste fatiguée, un peu enrouée et que c'était gentil de prendre des nouvelles et c'est vrai que je suis fatiguée, toute la journée j'ai pesé trois tonnes et je suis fatiguée et je n'en peux plus de fatigue, de trainer mon corps dans la cuisine, j'ai fait ce que je devais faire et je suis malade je n'ai plus mal au dos, Christine est contente que son ami Pierre ait pu me soulager. Il y avait quelque chose de coincé mais tout va mieux. Elle a raison, je devrais prendre des vacances un jour.

Il faudrait boucher la fenêtre de la porte de la cuisine. Chaque fois que quelqu'un passe devant, même si c'est un client qui va à la toilette, même s'il ne regarde pas de mon côté, je le vois, il existe et c'est trop. Les filles, c'est moins pire, je n'ai presque pas le temps de les voir qu'elles entrent, me disent de venir ou me demandent quand les sandwiches seront prêts, même si ça fait trois mille fois que je leur dis que ce n'est jamais avant 11h15. Elles retournent au comptoir, je reste dans la cuisine à préparer la soupe, les salades, les sandwiches, les muffins, en écoutant Billie Holiday. Le mieux serait que personne ne puisse entrer et que la porte soit barricadée, même pour elles.

Tout me ramène à lundi, une vie assommée. Pas la force de tenir le crayon ni de penser à ce que je devrais écrire. Pas de mots. Il est arrivé quelque chose chez le rabouteur. C'est la périphérie qui mène, ça tourne autour et ça empêche de voir quoi que ce soit d'autre. Les choses que je ne vois pas prennent toute la place, celles que j'essaie de saisir sans que je puisse les voir, je tombe dedans et je ne comprends rien. Je n'ai plus mal au dos, tout était normal. Je ne suis plus capable de travailler sans penser à cette image dans ma tête qui ne me laisse pas tranquille, qui se remet devant mes yeux.

Nulle part où me réfugier pour ne pas l'entendre. Nulle part où aller quand elle a sorti le sac de choses qu'elle veut me donner. Elle parle toujours si fort, il n'y a rien à faire. Des vêtements que je vais encore devoir traîner à la cloche de l'Armée du Salut demain, et tu sais bien que je ne ferais pas ça s'il y avait des clients mais là, Anne, c'est tranquille, ça ne dérange personne si on se parle, si tu regardes ce qu'il y a dans le sac. Et Mélisse qui fouille pour moi, qui ne se gêne pas, elle, qui trouve pas mal le chandail bleu, ça t'irait bien, et qui me demande si elle peut l'avoir. Elle est repartie avec tout le linge, elle était bien contente. Elle a des principes, jamais elle n'aurait acheté une jupe à 250\$ (en solde à 100\$) mais comme elle ne la paie pas, elle va la porter. Ce n'est pas encourager le capitalisme de la même manière que si elle avait la responsabilité de l'achat. Mais elle va avoir sa responsabilité sur le cul, une jupe de marque, un peu de tissu et beaucoup de marketing pour pouvoir vendre cher même quand c'est fabriqué en Chine. Et elle peut bien tout prendre, il n'y a rien là-dedans qui me plaît, ma mère devrait le savoir depuis le temps qu'elle essaie de me refiler ses vieilles fringues, elle devrait le savoir après toutes les séances de magasinage ratées. Mais non, elle l'oublie, elle se dit toujours que cette fois est la bonne, que mes goûts ont peut-être changé et qu'on va finir par s'entendre sur quelque chose. C'est un lieu public, elle peut bien venir comme n'importe qui. Elle ne parle pas si fort que ça, c'est toi qui es trop sensible. Qu'est-ce que ça peut bien faire que tout le monde entende ce que je dis, je ne dis rien de mal et je suis ta mère, tu ne m'appelles jamais et je sais que tu es toujours ici. Mélisse la trouve géniale, la prendrait bien comme modèle un de ces jours parce qu'elle est déjà un personnage et il ne faudrait pas que ça arrive.

Je ne veux plus regarder au comptoir les gens qui engloutissent tout, tous ces gens trop bien coiffés qui mastiquent fixés à leur téléphone, habillés avec les bons vêtements, qui font du sport et qui suivent les dernières séries. Ça fatigue les yeux tout ce succès, tout ce brillant, je m'ennuie des gens d'avant, ceux que je vois passer dans la vitrine qui ne s'arrêtent jamais pour entrer ici, ceux qui résistent à l'envahisseur, ceux qui n'ont pas de doctorat, de iPhone, de poste important, ceux qui font encore la file le premier à la caisse populaire, ceux-là ne me demandent rien. C'est avec eux que je devrais être.

Pas eu assez de mon lit pour classer les photos. Par périodes, en ordre chronologique, par lieux ou par activités, tous les Noëls, toutes les photos d'école ou de vacances. Une petite fille qui montre son costume d'Halloween, qui déballe un cadeau de Noël, qui souffle sur les bougies d'anniversaire. Des photos normales comme dans n'importe quelle famille. Je ne sais pas ce qui s'est passé entre cette enfant et moi, ce qui a fait qu'elle est si loin. Je fige sur chaque image, je plonge et je scrute pour apercevoir l'indice qui m'échappe, la petite chose signifiante dans ses yeux, le sourire, les cheveux et je me perds entre là et maintenant et je ne sais plus ce que je cherche ni ce que je voudrais voir. Il doit y avoir quelque chose mais je n'arrive pas à entrer dans les photos. Je n'arrive pas à me rappeler. Mes yeux n'accrochent pas.

Je ne peux rien lui dire. Expliquer quoi, faudrait que je sache. S'il avait été vraiment intéressé, il serait revenu me voir, il n'aurait pas démarré sans rien dire quand je rassemblais mes affaires, il ne serait pas parti avec un petit sourire et un signe de la main. Je ne sais même pas si c'était une excuse sa livraison tard, je ne sais même pas pourquoi il m'a attendue, si c'était prévu, si c'était spontané. Il n'aurait pas fallu accepter. Rentrer chez moi à l'abri et qu'il s'en aille n'importe où avec sa van. Comme si j'étais capable de vivre autre chose que le trajet qui me mène de l'appart au café, aller-retour.

Christine est venue avec Lou pour les payes. Elle est restée un peu, Lucie s'est accaparée du bébé, lui a montré comment faire un latte. Christine a vu que je n'avais plus mal. Elle n'a rien dit d'autre. Parce qu'elle ne sait rien ou qu'elle ne veut pas me montrer que son ami a brisé le secret professionnel. Lou chantait en observant Lucie, sa mère me fait confiance, pour tout, toujours parce qu'elle doit rester à la maison pour entendre son premier maman, que c'est bien plus important que de venir au café faire de la bouffe et vérifier que le travail est fait, qu'il n'y a pas de laisser aller. Quand elle a repris Lou, elles se sont regardées comme si elles étaient amoureuses. Avec sa fille dans le porte-bébé, Christine est repartie chez elle. Tout proche du bureau de Pierre. Si elle le croise, ils vont parler de moi encore, même s'il n'y a rien à dire. Anne va mieux, elle n'a plus mal, elle travaille. Si je le revois, il va me demander de revenir pour continuer le travail, me dire qu'il sait où poser les doigts pour tout effacer en profondeur ou me presser de lui raconter tout ce que j'ai vu, senti la dernière fois, discuter de mon cas, du traitement à adopter. Il me dirait ce que je dois faire, où je dois aller, ce qui s'est passé. Je vais avoir la confirmation que je ne suis pas normale, que ça ne lui était jamais arrivé que quelqu'un réagisse avec tant d'intensité. Anne va mieux mais elle ne sait pas pourquoi sa tête est si encombrée qu'elle ne voit plus au travers et elle a encore du mal à respirer, comme si les muscles de sa poitrine se déchiraient sur ses côtes.

La vie au café, les sandwichs, les muffins aux bleuets, les cafés glacés, les gens qui courent le long du canal, ceux qui poussent des poussettes géantes avec un bébé minuscule dedans, les jours qui passent, les contacts avec les autres, Raphaël qui se tait et ne me laisse plus soulever une caisse, les gens que je croise en allant au dépanneur et qui regardent par terre, les femmes pressées et bien habillées qui se dépêchent de remonter à Westmount, le soleil qui se couche de plus en plus tard, Monsieur Tom qui se blottit contre moi sous les couvertures, les mots que je trace sur le papier, je pourrais écrire n'importe quoi de faux mais le dessin des lettres est là, le stylo, le cahier, les petites dents que j'ai trouvées dans une enveloppe avec les photos, mon visage de petite fille figé il y a vingt ans, le souvenir des meubles et des vêtements que j'avais, les images de mon enfance glacés dans ma tête, le nom des amies perdues, les adresses des maisons qu'on a habitées, mes bulletins de 6^e année et de secondaire, de vieux dessins, des bricolages, des cartes que j'avais faites à ma mère et que je lui ai reprises en même temps que les photos, les nouvelles, les femmes qui se font violer par des bandes, les gens qui sont des bombes, les filles qui se font encore marier de force, les enfants qui ne sont plus des enfants, qui ne sont pas des personnes, les enfants morts, les centres communautaires qui s'occupent des gens qui en arrachent, des édentés qui n'ont pas les moyens de payer un loyer, des couples qui gueulent dans la rue parce que leur vie explose, des morts-vivants qui traversent la rue en revenant de trop loin, des bras, des jambes, des corps qui bougent tout le temps, des clients qui se présentent en trois secondes, avocat, ingénieur, artiste, truc de jeux vidéo, des maisons vieilles qui sont là depuis plus longtemps que moi et qui ont vu passer des générations de familles, des maisons qui restent, peu importe ce qui se passe dans la pièce double qui sert de chambre aux enfants, le temps qui passe, mon image dans le miroir, ce visage-là que je peux prendre pour le mien... tout ça existe pour vrai.

J'ai vraiment dit que j'avais d'autres plans. Moi, des plans le vendredi soir, il doit y avoir quelqu'un qui meurt de rire quelque part. Il voulait me parler, après tout ce temps, il y a toujours quelque chose de mieux à faire que de parler, que de se faire embrasser et je ne lui ai rien dit, juste évoqué les autres plans que je n'ai tellement pas et s'il vient ici, il va voir la lumière, il va savoir que je suis chez moi et que mes autres plans c'est de passer la soirée en camisole et en pantalon de pyjama avec un chat sur les genoux à manger des biscuits au chocolat, il va vraiment être content de ne pas perdre son temps avec moi, je lui rends service en fait. Je vais peut-être arrêter de faire des rêves de rats et d'intrus un jour, c'est quoi l'idée d'habiter dans un appart miteux qui est plein de miasmes qui s'infiltrant partout dans mes pores et qui me font rêver à des choses dégueulasses mais banales la nuit, dans mon lit. J'ai d'autres plans, je dois écrire tout ce qui ne va pas bien dans ma tête, tout écrire là et que ça reste sur les pages, que ça ne revienne pas et enfin pouvoir vivre un peu et aller bien. Je ne sais pas ce qui parle, rien ne fonctionne depuis quelques semaines, ma vie dérape et il faut que ça revienne, il faut être normale; ne pas tomber. Ne plus penser aux petites filles

à Raphaël

à la maison, à ma mère, à lui.

Faire mon travail, lire, dormir. Sourire. Travailler, dormir.

Je n'aurais pas dû le laisser me reconduire chez moi, lui montrer où j'habite pour qu'il puisse venir voir si je suis là le soir, qu'il puisse me surveiller ici aussi pour venir cogner à la porte, se tenir dehors à attendre que je sorte. Je n'aurais pas dû le laisser. Le travail et le reste, tout le monde sait qu'il ne faut pas mélanger les deux, que ça ne donne rien de bon, tout le monde sait que ça crée des situations compliquées. Et sa nouvelle saveur est dégueulasse. Je n'ose plus sortir, peur qu'il m'attende, qu'il ne soit pas loin, qu'il me surveille, qu'il sache que je ne suis pas sortie de toute la journée même s'il fait beau, que je ne fais rien de ma vie, qu'il le dise à tous les gens que je connais, qu'il vienne me parler, me demander, que je n'aie plus d'endroit où me réfugier parce qu'il sait où je suis, il sait où est mon lit. Et ça va être difficile de lui faire croire que j'ai d'autres plans si je suis toujours chez moi, que je ne fais rien que regarder des photos, écrire, manger des bouts de pain, lire, arroser les tomates en attendant que le jour finisse et que tout soit moins lourd à soutenir, que l'air soit moins dense à en écraser ma poitrine, que les gens cessent de s'agiter. Creuser mon lit à en tomber là où personne n'est allé.

Les photos disent quelque chose, je suis certaine qu'elles disent quelque chose, je vais finir par comprendre à force de scruter chaque image, de décortiquer chaque expression des petites filles, je vais bien finir par déchiffrer leur langage, la clé ne doit pas être si loin, il faut juste la trouver et je pourrai leur répondre, répondre de là où elles parlent.

Rien n'est arrivé. Mécanisme déréglé. Pas de on, off, je ne connais pas le programme, il fonctionne tout seul. Avec Antoine, je savais quoi faire et ses lèvres n'étaient pas si douces et il n'attendait pas de voir si je répondais ou pas pour continuer et je me laissais faire et j'aurais pu le pousser, lui dire non, demander de partir mais j'ai attendu qu'il se lasse de lui-même, je ne fais que ça me laisser faire. Ça aurait été plus simple s'il n'avait pas attendu que je réponde, s'il était venu me reconduire et qu'il m'avait embrassée sans attendre, en forçant sa langue dans ma bouche jusqu'à m'étouffer, s'il avait pris son désir pour le mien. Frotté mes seins, pris mon cul dans ses mains en collant son sexe contre ma jambe, que je sente bien qu'il est dur. S'il m'avait déshabillée, s'il avait craché dans ses mains après m'avoir touchée entre les cuisses. J'aurais compris si ça s'était passé comme ça, j'aurais voulu, je l'aurais laissé faire. Et il m'a juste embrassée. Et je ne veux pas être cette fille-là.

Je ne suis même pas capable d'embrasser un gars.

Je peux être une bonne fille, me contrôler et ne pas la détester trop. Une animosité raisonnable. Mais tout d'elle, son linge, ses cheveux, sa teinture cuivrée, son maquillage, son odeur de parfum de madame, ses talons hauts, son sac à main de marque, son portefeuille plein de cartes, ses dents blanchies, sa peau qu'elle ne sait pas si elle va lifter ou pas, sa voix et surtout toutes les conneries qu'elle dit, les hommes, les soldes, mon avenir, les ongles rongés, le ménage pas fait, les restaurants, son condo, mon enfance. Et même si elle ne disait rien, même si elle était pas si mal habillée, même si elle sortait de la douche, je ne veux pas qu'elle me regarde, pas qu'elle me touche, pas que Mélisse et Lucie se mettent ensemble pour dire qu'on se ressemble.

Le miroir, les photos.

Je ne sais plus ce que je regarde.

Ce que j'écris.

Mon lit. Le seul endroit qui me convient, le seul endroit où je peux me faire toute petite. Personne ne me voit. Rester là, que la journée s'achève, que la pression du faire devienne moins forte, que les gens normaux rentrent chez eux avec leurs habits hyper respirants pour la course et leurs cuissards de vélo, que le monde cesse de s'agiter et il y aura moins de friction entre mon lit et le dehors.

Je n'arrive plus à aimer ce que je fais. Ni la cuisine, ni être avec les filles. Cynthia se fout des autres, ne pense qu'à elle. Mélisse a des ambitions artistiques et Lucie prêche pour le bien-être global de tous. Pas envie d'entendre leurs vies, les gars qu'elles fréquentent, ni de voir les clients qui bavardent, qui arrivent à parler de la température sans éclater de rire, sérieusement, juste comme ça, et je ne sais pas ce que c'est un ciment social, je ne sais pas parler de la pluie et du beau temps, je ne sais pas demander comment ça va en souriant, je ne sais pas répondre sans avoir envie de me faire passer dessus par un camion, sourire, sourire, montrer les dents. Toute la semaine passe, ouvrir, fermer, faire la bouffe, faire la caisse, aller porter l'argent à la banque, acheter le pain, le lait, le sucre, lundi, vérifier ce qu'il manque, faire les commandes, mardi, réception du café avec le torréfacteur qui reste boire au comptoir, mercredi, rien, jeudi, Christine qui vient pour la paye, avec ou sans Lou, vendredi, Raphaël, samedi, rien. Le temps ne passe pas, ne file pas, ne s'écoule pas. Il s'arrache. Et je rentre et je dors, je me réveille et repars. Des aller-retours sur le pont du marché. Les traversées du canal sonnent les douze heures. Ma tête n'arrive plus à comprendre, tout va trop vite, il y a trop d'informations en même temps, je ne réponds plus et même dans mon lit, il y en a partout, je ne peux pas les mettre à leur place parce que je ne sais même pas, il ne devrait pas y avoir de place, ça encombre et ça devient très gros, bien plus gros que moi, et ça étouffe quand je suis dans mon lit et ça écrase quand je suis au café, je suis devenue toute petite, tellement petite que je n'existe plus, qu'on ne pourra plus me voir. Tellement c'est ce que je veux, qu'on ne puisse plus me voir. Plus jamais me voir et que les regards glissent sur moi parce que je ne suis même pas là, il n'y a rien à dire, rien à penser de moi, plus besoin d'essayer très fort d'être normale parce que je le sais que je n'y arrive pas et que je ne pourrai jamais l'être, plus besoin de rien de tout ça, plus d'essai, de rien maintenant. Je n'y arriverai pas, je le sais et je ne veux pas rester dans mon lit toute ma vie à attendre que ça aille mieux parce que rien ne se règle vraiment, c'est toujours là, même si je ne m'en rends pas compte comme avec les autres, comme avec Antoine, toujours pareil, la même fille peu importe le gars, même s'il est beau et gentil, même s'il est tellement doux que je n'ai rien senti. Faudrait juste me perdre dans le bois, ne plus me laisser approcher et je ne veux rien savoir de ma vie et de ce qu'une fille de vingt-six ans est supposée faire, dire, penser, croire, sentir, je ne sais pas. Ce que c'est d'être moi. Tous les autres qui marchent et qui sont pleins d'idées, pleins de leur vie, pleins de tout ce qu'ils aiment et je marche aussi. Je peux mettre une jambe devant l'autre, je peux faire attention, me tenir droite et marcher. Je n'y

arrive jamais, je ne veux pas retourner là, je ne veux pas penser à ça et ça ne se peut pas, je le saurais, ça ne se peut pas et je suis qui pour penser ça, me mettre à la place des gens à qui c'est vraiment arrivé, qui le savent, qui s'en souviennent. Je ne suis personne, il ne s'est rien passé, je le saurais, c'est impossible que ça habite mon corps comme un passager clandestin ou un virus latent depuis vingt ans sans que je le sache. Pourquoi je ne peux pas marcher comme les autres, pourquoi je ne peux pas faire ce que je sais que je devrais faire, il y a des circuits qui ne fonctionnent pas dans ma tête, je sais que j'aurais dû répondre, je sais que j'aurais dû aimer ça. Il ne s'est rien passé. Il ne s'est jamais rien passé.

Pierre est venu.

J'étais certaine qu'il demanderait aux filles d'aller me chercher dans la cuisine, qu'il m'inviterait à m'asseoir avec lui, qu'il prendrait son chaï et me poserait des tonnes de questions, juste comme ça, pour savoir ce que j'ai dans la tête. Je le voyais déjà parler fort de moi, de l'autre jour dans son bureau, de ce qu'il a appris en parlant avec Christine. Il est venu s'asseoir à la place où je l'avais déjà vu, il lisait un livre quand je suis passée devant lui et il ne m'a rien dit. Juste un sourire et un salut en sortant, rien d'autre. Il est juste venu prendre son chaï en lisant.

Si je commence à faire des liens entre tout ça, si je commence à essayer de comprendre ce qui m'arrive, tout s'agite dans ma tête, des je pense et des peut-être, et ça ne sera jamais la vérité. Je ne sais pas qui se tenait dans le cadre de porte, je ne sais pas pourquoi ma gorge a envie de vomir, je ne sais rien du tout. Je n'aurais pas dû soulever la caisse, je n'aurais pas dû écouter Christine ni me réjouir d'avoir un rendez-vous si vite, il fallait aller chez le médecin, faire les choses simplement, normalement. Je ne sais pas ce qui s'est passé et je ne veux pas le savoir et si j'avais su ce que c'était, je n'y serais jamais allée, il aurait dû le sentir qu'il ne fallait pas, qu'il ne fallait rien toucher et je ne sais pas où il a mis le doigt ou la main, je ne sais pas ce qui m'a prise, d'où tout ça est sorti mais ce qu'il y a maintenant, c'est que quelque chose est sorti.

Raphaël est parti. Il a laissé la job à un ami et il est parti faire son road trip. Tout l'été. Le vendredi va redevenir une journée comme une autre, je n'avais plus envie de me cacher, de faire semblant qu'il n'y avait rien. Tous les jours de la semaine semblables, à travailler, à ne plus savoir où je vais, à ne pas être capable de rester dans la cuisine et respirer. Il a tout organisé pour bien s'amuser, il est parti sans avertir que ça ne serait plus lui, même si c'était prévu, son ami était surpris qu'il ne nous ait pas prévenues, Cynthia n'avait pas l'air de trouver ça très important, Raphaël ou cet autre gars, peu importe, celui-ci est encore plus sexy selon elle. La vie peut reprendre son cours. La vie normale. Je peux ranger les photos, arrêter de chercher dans les yeux de la petite fille et ça va aller.

Les filles doivent voir que je reviens de loin, que ma vraie vie se joue dans mon sommeil. Et toute la vermine encore cette nuit et à côté de mon lit, un fœtus tout petit dans son sac, sorti de moi, mort parce que je ne m'en occupais pas... ça m'a collé à la peau toute la journée. Je ne sais pas, ça se sent ces choses-là, une odeur de rats, d'égouts, de transpiration aigre. Elles n'osent plus m'approcher.

Plus capable de travailler tranquille. Trop raide, je sens mes mécanismes à sec, je ne vois que les baisers tombés sur ma peau et la crise chez Pierre. Je ne veux rien savoir de la maison, des photos, de ma mère. Juste une image et j'allais mourir, là dans son bureau. Je n'étais pas couchée sur la table de traitement, j'étais dans l'image, je n'étais que là, absorbée par la silhouette qui se découpait à contrejour avec le cadre de porte. Juste la porte qui s'ouvrait, lui qui apparaissait ou qui était déjà là, sans visage. Je ne sais plus, il se tenait sur le seuil et je pensais que j'allais mourir, Pierre a arrêté pour me calmer, me ramener. Ne plus être dans cette image qui m'a prise en entier alors qu'il avait ses mains dans mon dos, posées là, sans rien faire d'autre et je ne sais plus ce qu'il a dit, il me parlait, ne me faisait pas mal, répétait mon nom, je l'entendais et je ne pouvais pas arrêter la panique qui montait à me faire exploser la gorge, je ne pouvais pas contrôler ma respiration qui allait de plus en plus vite ni tous ces sanglots qui m'ont prise. Pierre disait mon nom et je n'étais pas là, Anne ne pouvait pas répondre, Anne, Anne, cette image prenait toute la place. Anne, Anne. Il a réussi à me ramener, je ne sais pas comment il a fait pour me tirer de là avant que je sois complètement broyée par une image dans le cadre de porte, il m'a tirée de là par les pieds, Anne, il a tiré et je suis sortie. Un homme dans le cadre de porte, ça ne veut rien dire, ça ne dit rien du tout. Et ça n'explique pas les sanglots, la morve sur mon chandail, ni l'impression de revenir de loin. Je ne sais pas ce qui est arrivé. Rien à dire. Je ne sais pas d'où tout ça a pu sortir, je ne sais pas ce que Pierre a fait de moi pendant que j'étais dans son bureau. Il ne devait que guérir mon dos, que ça à faire, je n'ai rien demandé d'autre. Il s'est passé quelque chose. Comme si je tombais dans un grand trou et que la chute était interminable. Il m'a tirée de là, il a réussi à me tirer de là, l'image n'est plus devant mes yeux, elle n'est plus collée à ma rétine mais je sais qu'elle existe, en attente.

Cet homme.

Je ne comprends pas, quelque chose agit.

Cette image. Je ne suis rien.

Un automate. Raide. Mes pistons fonctionnent sous ma peau morte et le reste, pétrifié.

Ça n'arrête pas de dire. Plein de mots coulent, arrivent de nulle part, jamais de silence. Trop de choses que je ne comprends pas, que je dois laisser en suspens, que je ne peux pas garder dans ma tête. Errer dans la ville, les mots suivent, les voix ne se déposent que dans mes oreilles, les phrases ne se prennent pas dans les branches, tout reste là. Je ne sais même pas qui se promène quand je marche, en morceaux, mon corps figé, pas de place, nulle part, mes poumons sont trop raides pour se dilater, mon diaphragme est toujours plein de crampes, mes intestins se contractent, tout est prêt à être attaqué, toujours. Et je regarde, et je repère et je surveille autour parce que tout est danger. Je suis allée loin sur Laurier acheter un croissant au beurre d'érable. Meilleur que les nôtres. Marché loin dans Hochelaga pour aller chercher du pain, marché au centre-ville pour rentrer à la maison, en regardant tous les passants comme s'ils appartenaient à un autre monde que le mien, ce monde qui avance en un beau grand flot, qui n'a pas plein de voix dans la tête qui disent n'importe quoi. Je vais me rendre folle à force de ne pas savoir, tout parle et je ne comprends rien. Les sons, les vibrations me sont étrangers, me glissent dessus, ne font que bourdonner dans mes oreilles, dans mon corps, comme à la périphérie de ma cervelle et je n'arrive pas à saisir, je n'arrive pas à isoler le sens de tout ce bruit dans l'épaisseur des sensations. Ça parle et je reste à écrire n'importe quoi parce que je ne sais pas quoi répondre. Ce n'est pas dans les mots. Je ne sais pas ce que je vais faire avec ce cahier, en le prenant au café, en écrivant comme si j'écrivais, ce que j'essaie de me faire croire surtout. Je ne fais que perdre mon temps, ça ne m'aide pas à comprendre. Pas accès, les mots ne se rendent pas, ne correspondent à rien. Mon corps, mes sensations, la lourdeur dans ma gorge, la raideur de mon ventre, la fatigue constante, l'envie de dormir, de me cacher, tout le dit trop fort et j'attends les mots, j'attends les mots depuis tellement longtemps que je ne sais plus quoi faire à part attendre et ça crie et ça répète et c'est lourd, la tête qui tourne en rond, la pétrification de ce que je suis, une fille statue, une fille qui ne bouge pas, une fille qui ne dit rien, une fille qui se casse.

Ça ne se peut pas, je ne le crois pas. Il a dit que le corps avait sa manière de réagir, que toutes les réactions étaient normales, le corps a sa propre mémoire, les souvenirs ou les émotions peuvent être gardés derrière des portes closes. Mais quand Christine va le voir, elle ne s'effondre pas dès qu'il pose ses doigts sur elle, elle n'a pas de flash qui lui sortent de la tête pour la rendre folle. Ce n'était pas normal, il ne s'y attendait pas, il a posé ses mains sans savoir sur quel bouton il appuyait ni la réaction qui allait suivre. Ça n'aurait jamais dû arriver, ce n'est pas possible que quelqu'un puisse éjecter quelque chose de moi. Si facilement me faire pleurer alors que je n'en suis même pas capable, ce n'est pas possible que cette image-là soit vraie, que ce soit un flashback comme il dit, je m'en souviendrais. Il n'y a rien quand je regarde les photos, il n'y a rien quand je me creuse la tête, que je pense à lui, que je pense à la maison, il n'y a rien de vrai. Ce sont des choses qui arrivent mais à part dans les livres, à qui ça arrive.

Je ne sais plus pourquoi j'écris alors que je ne dis rien, un personnage de plus, je n'arrive à rien dire de vrai, j'entends les mots dans ma tête et je les vois qui s'impriment, je me regarde écrire et il faudrait que ça sorte sans que je m'observe. Ne plus entendre la voix qui me dit quoi écrire, ne plus avoir l'impression que les mots sont faux, qu'ils viennent de trop loin, qu'ils ne correspondent à rien, qu'ils sont menteurs, qu'ils sont trop petits ou trop gros, que rien ne passe et que tout ça ne sert qu'à me dire que je fais quelque chose mais c'est faux et je ne sais pas pour qui je le fais, je ne sais pas à qui je parle, je ne sais pas pourquoi rien ne sort, jamais.

Dans la cuisine, au comptoir, je ne suis plus capable de parler, de sourire, je suis trop loin, ma bouche ne m'entend pas lui dire ce qu'il faut faire. Sortir des plafonds qui vont céder, des rêves qui imprègnent les journées, des draps trop lourds. Retourner à son bureau même si je meurs, retourner là où tout le monde autour m'a entendue pleurer des gros sanglots d'hystérique. Je ne pleure pas, ça reste coincé quelque part entre ma tête et ma poitrine, comme dans un entonnoir trop serré et ça ne passe pas dans ma gorge mais cette fois-là, tout le monde dans les bureaux d'architectes ou de pub, tous ces gens qui réussissent à avoir une voiture d'été remise en hiver, tous ces gens qui ont toutes ces choses inutiles, ils ont dû entendre ces sons-là, ce bruit tout cru et ils m'ont vue sortir après. Marcher comme si j'allais au sacrifice, comme si ma vie n'était déjà plus en jeu, comme si les jeunes professionnels de l'informatique pleins de succès dans leurs condos minimalistes pouvaient me regarder de haut. Je ne suis qu'une passante. J'ai laissé quelque chose là-bas, comme un manteau pour me couvrir. S'il pouvait me dire juste un peu ce qui se passe maintenant. Juste que ça s'en aille, tout liquider, expulser par n'importe où, que ça ne soit plus là, que ça me laisse de la place pour respirer. Ne plus rêver, surtout plus d'hommes qui me prennent dans leurs bras quand je dors pour me mener je ne sais où. Rien à dire, pas de mots dans ma tête pour dire quelque chose. Je suis trop lente pour parler, il n'y a rien qui fonctionne vraiment. Un cerveau sans usage, neurones asphyxiés, pleins de goudron. L'information ne passe pas, je n'ai rien à dire, il devrait comprendre, rien à dire du tout parce que je ne sens rien, je ne me rappelle de rien, juste vu ça. Et je ne suis même plus certaine de ce que j'ai vu, si c'était vrai, je devrais pouvoir le tirer de ma tête, je devrais pouvoir le prendre et le mettre à sa place dans la chronologie, comme avec les photos et là, je ne sais pas. Juste cette image qui n'est rien.

Cette nuit, un homme est entré. J'ai entendu la poignée tourner, j'avais oublié de barrer, je l'ai vu dans le cadre de porte, la même silhouette que chez Pierre. À moitié endormie, je ne pouvais rien faire, pas la force de donner des coups avec mes bras trop faibles, pas d'air pour crier, yeux aveugles. Il est entré dans ma chambre. Quand je me suis réveillée, cette impression, encore. La poignée était barrée. Personne dehors et personne dedans. Peur quand même.

Plus la force de me relever. Moelle épinière sectionnée dans un flop à mes pieds. Des morceaux qui semblent être moi qui ne sont rien. Rien à faire, rien à dire, pas besoin d'essayer d'être normale, je ne le serai pas, parce que je me noie dans mes pieds, m'écrase à chaque pas et le jus sort, rien à faire, les liens ont lâché, tout est noir quand même. Je suis tombée et je ne me ramasserai même pas. Le comptoir d'inox me blesse avec ses coins pointus, attendrir mon cerveau en le tuméfiant bien sur toutes les parois de ma boîte crânienne, prendre l'élément rougi du four à pleines mains, me coucher dessus pour voir les dessins que ça fait sur ma peau, griller mes cheveux, passer le scrub sur mes brûlures, que la cuisine devienne un laboratoire d'enfer, que ça devienne un lieu de culte parce qu'il n'y a que les sorcières pour dire certaines choses avec leurs bouches sales et leurs doigts qui font n'importe quoi. Il faut faire des nouvelles recettes, de la soupe avec toutes les cochonneries que je trouve en venant ici, toutes les saletés, je les ramasse et hop dans le sac et zou dans la soupe tout cracher là-dedans, que ça bouillonne, que ça frémissse, que ça pue à mourir parce qu'il y aura plusieurs échantillons de merde de chien et je ne dis jamais ce mot-là mais dans la cuisine je ne serai même pas gênée de le dire ou de l'écrire. Les filles vont voir la fumée, je vais calfeutrer la porte, mettre du duct tape sur la fenêtre, elles ne me verront pas essayer les couteaux sur mes cuisses blanches et maigres, elles ne me verront pas et je leur dirai que l'odeur de roussi est normale, j'ai fait brûler quelque chose, elles ne verront pas les lames enfoncées sous mes ongles, elles ne verront pas les trous de l'aiguille du thermomètre à bonbon dans le creux de mes bras, ni les cloques boursoufflées laissées par l'huile à cuisson. Me badigeonner de soupe. Ça va faire du bien. Je ne pourrai plus faire semblant d'être propre.

Je ne suis pas plus claire qu'avant. S'il me touche encore une fois, je vais devenir folle, je vais crier encore et il ne pourra rien faire si ça ne s'arrête pas mais je suis prévenue maintenant, je sais ce qu'il fait. Je suis retournée à son bureau comme chez le médecin, pour qu'il m'enlève ça, qu'il le sorte de moi comme une tumeur, comme un furoncle à tentacules, qu'il le mette dans un pot aux fins d'analyse, qu'il m'en redonne des nouvelles pour me dire que tout est bien, de ne pas m'inquiéter. Je ne veux plus y penser. Il dit que ça ne partira pas tout seul, que ça ne partira jamais parce que c'est là depuis le début, c'est arrivé, je ne voulais juste pas le voir, que je m'entête à ne pas le voir. Mais il croit que c'est normal. Que c'est vrai. Qu'il a pesé sur le bouton eject des souvenirs et que c'est apparu. Il dit que c'est réel, même si je ne m'en souviens pas. Ça ne règle rien, je ne sais pas quoi faire avec ce qui s'est passé l'autre fois. Il veut bien être là pour explorer ce que c'était, tant que je lui donne du cash. Il veut bien avoir l'air gentil et respectueux, dire qu'il est là pour moi, tant qu'il est payé. Je ne veux rien savoir de tout ça, de ces choses inventées, sorties de nulle part. Il m'attire dans le fond pour me noyer. Je respire comme si j'étais malade, je marche comme si je revenais d'un combat. Il faut que j'y retourne pour que ça me laisse respirer, que ça arrête de figer l'air, il faut que j'y retourne, même si c'est une maison hantée, même s'il y a plein de rats et que la mort est partout, il faut que j'y retourne, même si juste à y penser, je respire mal, trop vite, ça tire sous mes clavicules, ça me broie la gorge. Il dit que si je l'ai vu, si je l'ai senti, ça ne peut pas être inventé.

Elle s'acharne à m'appeler, à ne pas comprendre que je ne veux pas lui parler et que si je ne dis que oui ou non c'est pas parce que je manque d'idées et de vocabulaire et raccrocher quand c'est elle, ne pas répondre mais c'est pire après, elle ne comprend pas ça que je n'aie pas envie de lui parler, que je n'aie pas envie de lui dire non je n'ai pas trouvé de photos de lui, on s'en fout en fait, ça ne changera rien que j'en aie une et que je la garde et elle n'écoute rien, rien d'autre qu'elle qui parle, elle qui raconte, elle toujours. Il faut juste attendre qu'elle se lasse, qu'elle se rende compte qu'elle parle seule et après, c'est fini, elle ne viendra pas au café parce qu'elle n'arrive jamais à me joindre et que je ne retourne pas ses appels, elle va me laisser tranquille deux semaines, trois semaines, jusqu'à la prochaine fois où elle n'en pourra plus de ne pas avoir de mes nouvelles, où elle va sentir que c'est son devoir de m'appeler, ou que c'est le mien de l'écouter, et qu'on devrait tellement être amies, magasiner ensemble, regarder les hommes ensemble parce que son dernier avait trente ans, juste un peu plus que toi et j'aurais dû te le présenter, il était très mignon mais pas tellement intéressant. Et elle s'inquiète parce qu'à mon âge elle m'avait déjà, elle était presque mariée et retournée à l'université, elle se prenait en main pour ne pas vivre une vie médiocre pour le reste de ses jours, elle faisait quelque chose d'elle et contrôlait son existence. Elle ne s'effondrait pas.

Faire tout ce que je dois faire, même si Christine est là, en pesant trois tonnes de plus que d'habitude, chaque cellule lestée, les voix qui mènent et je n'entends pas vraiment, elles parlent en dessous de ma voix. Des mots que je me répète, ça va aller, trois tasses de farine, je vais m'en sortir, que ça ne se peut pas que ma mère, ne pas oublier les croissants, tout parle en dessous, des vraies phrases, des vrais mots, des vraies pensées qui se faufilent, atterrissent et je me retrouve assise dans les toilettes à essayer de forcer l'air à entrer. Donne-moi du lait, prends-moi aussi, je ne peux plus tenir, personne ne voit que je suis tombée, trop loin pour remonter un jour. Berce-moi, berce-moi. Dans mes rêves. C'est lui qui entre chez moi, qui reste là, ne veut pas partir, c'est lui qui me prend dans ses bras quand je dors, c'est lui, tout le temps. Je ne peux pas me lever sans avoir rêvé à lui, à la maison ou ici. Je ne peux pas aller travailler sans que son image soit encore autour, que je sente sa présence, que je croie l'apercevoir du coin de l'œil. Et si je faisais le derviche tourneur sur le comptoir du café comme Lucie à la fête de Cyn, ma tête tournerait moins. Je me débats. M'affole dans tous les sens pour que ça ne se pose pas là, dans cette case, que ça s'incrute dans le fil de l'histoire et je ne veux pas que ça soit arrivé, pas à moi, pas à cette petite fille-là qui sourit tout le temps, pas avec lui. Je n'ai pas besoin de savoir, rien ne change, pas besoin d'y croire non plus. Il faut qu'il puisse poser ses mains sur moi et que ça ne me fasse rien. Il faut qu'il puisse me toucher sans que j'aie des spasmes de possédée, que rien n'arrive de nulle part. Il ne m'avait pas dit que je plongerais tellement loin que je n'aurais jamais le temps de remonter prendre de l'air, que je resterais là bloquée sous la surface à ne plus pouvoir respirer. Je savais qu'il ne fallait pas y aller, que ce n'était pas le meilleur moyen d'avoir une vie normale, je n'aurais pas dû l'écouter, pas dû y retourner, ni avec lui, ni toute seule, ça n'aurait pas dû arriver.

La maison pleine de vermine, ma maison. Ma chambre, le couvre-lit avec des oies et des fleurs multicolores, la jupette qui dépasse du sommier, ma commode blanche et l'étagère de jouets et de livres. Le tapis rose en forme de cœur où je posais mes pieds de petite fille le matin. Tout était là, pareil, comme sur les photos. Il fallait partir, je voulais m'en aller mais la porte était barrée. Mes doigts qui effritaient le parquet pourri pour agrandir l'ouverture ont fait entrer un flot de coquerelles. J'étais de retour.

Mon corps fait plein de choses que je ne commande pas, il m'empêche d'embrasser, de respirer, il m'empêche de sentir toutes les caresses et je ne comprends pas comment il pourrait être fiable. Pierre dit que le corps ne ment pas. Les images sont dans ma tête, pas dans mon corps et c'est ma tête qui est assommée, qui ne peut plus se relever, qui ne peut pas croire que c'est arrivé, que c'était lui qui se cachait dans toutes les choses qui ne vont pas, lui, et je vais devenir folle de ne pas l'avoir compris avant, je vais devenir folle de ne rien avoir soupçonné, d'avoir cru que si je ne sentais rien, c'était parce que je n'étais pas habituée, qu'Antoine ne me plaisait pas trop, que ça allait venir et je ne me posais pas de questions. Je vais mourir comme lui, il doit être dégelé, mangé à moitié, juste que la chute finisse.

Il dirait peut-être que ce n'est pas vrai, que je raconte n'importe quoi, que je suis vraiment devenue perverse et sale, qu'il faudrait que je me fasse soigner parce qu'il n'a rien à se reprocher, qu'il n'était pas dans une période très heureuse mais qu'il s'est toujours très bien acquitté de son rôle. Qu'il m'achetait des choses, des jouets, des livres, des vêtements, qu'il me donnait mon bain, qu'il brossait mes cheveux, qu'il me lisait des histoires, qu'il me faisait écouter du Mahler en m'expliquant la beauté de ses passages préférés, qu'il était comme un père pour moi. Il dirait ça et on le croirait.

L'asphalte du bord du canal. Les filles couraient, les gars avec leurs chiens, les cyclistes, les mamans avec leur poussette, je sentais leurs regards se poser sur moi. Passer vite, me passer au travers mais se déposer, me regarder, comme s'ils me voyaient vraiment mais je n'avais rien dans le visage, j'étais habillée comme d'habitude. Je sentais leurs questions. Je ne sais pas ce que me font les mains de Pierre pour que tout mon corps ne soit plus à la même place, que les morceaux soient retournés de travers et que tout se voie sur ma peau, je ne suis plus capable de le cacher si bien. Tous les regards parce que j'étais un peu nue en marchant. Comme dans les histoires de revenants, les morts ne savent jamais qu'ils le sont jusqu'au moment où ils l'apprennent et là, je le sais. Avec mon corps qui n'a pas besoin d'air parce qu'il est séché. Et ça tourne trop dans ma tête, je vais devenir folle à être lourde, à m'écraser d'air, et tout le bruit, toutes les voix qui parlaient, je les comprends maintenant, tout est calme, je suis épuisée, je ne veux plus rien écrire, je ne veux plus rien penser, juste regarder le vide, le plafond, sur mon lit et attendre que ça passe, à ne rien savoir. Harcèlement de vouloir comprendre, de guérir un peu, plonger et me déchirer parce que ça ne se peut pas cette sale histoire, j'ai toujours eu beaucoup d'imagination, ma mère l'a dit, il est mort et je salis sa mémoire juste à y penser, je ne suis pas une bonne fille et il a raison, je n'ai plus besoin de faire semblant. Pierre ne dit rien à Christine. Personne ne remarque que je ne suis plus capable de faire bouger mon visage, que je ne tire plus les bonnes ficelles, que le mécanisme s'est enrayé. Le soleil épuise. Et ça continue, ça fonctionne. Ça marche encore si je me tiens debout et que je vais travailler. Christine m'a regardée avec ses yeux de maman tout à l'heure. Comme si je faisais de la fièvre et que je lui cachais. Quand je suis rentrée, toutes les voix de la journée se sont déversées et je ne pouvais rien faire d'autre qu'entendre ma tête frapper contre le mur. Comme une berceuse. Si je me tape la tête, ça va peut-être sortir de moi et ce sera réglé. Il n'y aura plus de voix à entendre, que le bruit de ma tête sur le mur. Je serai juste folle. Rien d'autre au moins.

Mes cuisses, trop d'énergie pour rester assise devant lui, mes jambes veulent partir en sprint, foncer dans les murs, sauter par la fenêtre, courir le long du canal jusqu'à la maison, ma gorge écrasée. Il ne peut rien faire sans moi mais je ne sais pas où je suis. N'importe où. Comment me guider s'il ne sait pas où aller, il ne peut pas comprendre que je n'ai pas envie de retourner là-dedans, que dès que je parle, il y a quelque chose qui pousse vers le dehors et c'est trop gros, trop fort pour que je le contrôle, pour que je reprenne mon souffle et s'il veut que j'écrive, je peux aussi écrire qu'il m'énervé avec son calme de vieux hippie à toute épreuve et que je déteste le bruit que sa bouche fait quand il parle, comme si sa salive était collante et qu'on entendait sa langue décoller de son palais, il m'énervé à être assis là avec le chien pas loin qui dort tout le temps sauf quand j'arrive et que je pars, je pourrais m'effondrer en larmes qu'il ouvrirait à peine les yeux, je ne peux pas rester assise sans bouger, ça secoue trop. Ne pas exploser et m'effondrer par terre, plein de morceaux trop petits pour les recoller. Mes yeux, ma tête en gyrophare mais il n'y a rien à voir. Plonger sans savoir si je vais remonter à la surface un jour. Et si je remonte, le paysage ne sera plus le même. Il faudrait que Pierre extirpe tout ça de moi, qu'il mette ses mains dedans et qu'il le jette par la fenêtre pour que ça s'écrase sur l'asphalte du parking. Pas moi, pas mon corps désarticulé, juste le truc gluant qu'il a sorti de moi, qui sèche au soleil. Il faudrait qu'il me délivre, qu'il me dise quoi faire quand je me tape la tête sur les murs, quand tout dit que je ne devrais pas être visible, quand j'ai envie de crier. Qu'il m'impose ses mains, qu'il fasse tout sortir le plus vite possible. Survivre. Aimer tout le mal, tout le noir et l'extraire de l'eau de mes cellules. La poussière et les traces sales de mon enfance. Il va me laver, il va couper tous les fils des lests avec ses mains nues, effacer le passé, me rendre toute neuve, intacte, il va me purger de tout et ne rien vouloir me faire d'autre que ça. Me sauver de tout ce qui guette. Je suis peut-être en train de devenir folle, de perdre le contact avec la réalité, tombée sous l'emprise d'une espèce de gourou diplômé, en train de croire ce qu'on me dit. Mon corps ne ment pas, la réalité de ce que je sens. Il veut peut-être simplement avoir du pouvoir sur moi et il n'y a rien dans mes souvenirs, rien du tout là-dessus, je le saurais, ça ne s'oublie pas et je ne l'ai pas vraiment oublié il dit, parce que tout mon corps le disait, mais je ne le savais pas et comment je pourrais savoir quelque chose sans le savoir, comment l'image et les sensations peuvent être là sans que j'en sois consciente. Si mon corps ne ment pas, qui me ment alors, qui dit vrai, il faudrait que je demande. Ce qui est arrivé, qui pourra me le dire? Et si j'usurpe la place de la victime dans cette histoire, si je fantasme, si je

suis folle qui pourra me le dire maintenant? Et comment je vais pouvoir le croire? Il n'y a rien, je ne me rappelle de rien, je ne vois que l'image de l'autre fois, même pas un souvenir, une image sortie de nulle part mais elle parle à en enterrer le reste et je vais faire comment pour comprendre si je n'ai nulle part où plonger, et je ne sais même pas ce que j'écris, n'importe quels mots, comment croire que c'est arrivé alors que ça sort des doigts de cet homme, de mon dos, du court-circuit dans ma tête. Ça ne se peut pas que toute ma vie jusqu'ici soit fausse. L'école, le travail, les gens, Antoine, les voyages. Faux, toujours à côté, à moitié. Il n'y a rien de vrai, pas de dedans, de carapace, nulle part où mettre les pieds en sécurité. Aveugle, ça se dérobe, ça joue tout seul, sans savoir ce qui se cache en moi et je ne disais rien aux autres et je me cachais le plus possible et il n'y avait rien à cacher vraiment parce que même moi je ne peux pas y aller, même moi, je suis prise dehors et dedans, je ne suis nulle part, ni dans la zone désaffectée, ni dans le monde, juste posée à la surface, une enveloppe qui bouge pour faire croire aux autres que tout est normal, que tout va bien.

Il m'a dit de continuer à écrire, c'est bien pour moi. Comme si j'étais une espèce d'enfant débile qui devait manger de la soupe parce que dans mon état, il faut tout prendre, même les petites choses qui ne servent à rien vraiment mais qui donnent l'illusion d'exister et là j'écris même si ça n'a pas de sens. Des mots, des lettres une après l'autre, des sons, des phrases et je ne sais pas ce que j'écris pour qui, que, quoi, je le fais comme si je me parlais, comme si je parlais à quelqu'un qui n'est pas le moi qui écrit, comme si je devais noter parce qu'il y a quelqu'un qui se tient à l'écoute, qui a envie d'entendre, ça ne veut rien dire mais sinon à qui j'écris si je sais tout ce que je suis en train de tracer? Des messages à l'aveuglette.

Envie de crier tellement fort que ça sorte de moi, que ça se décolle, se diffracte. Ma gorge est trop serrée pour faire du bruit et si ma tête ne fonctionnait pas toute seule, tout le temps à essayer de me convaincre du vrai et du faux, si ça n'expliquait pas tellement de choses que je pourrais expliquer autrement, je suis certaine et il n'y a pas forcément de raison d'être comme je suis, peut-être il n'y a rien à chercher, pas de cause ni d'explication et ça ne sert à rien tout ce que je fais, la surchauffe dans ma tête toute la journée à réaliser que ce que je ne dis pas

c'est à cause de ça, que si je n'arrive jamais à respirer c'est à cause de ça, je ne veux pas qu'on me voie, qu'on entre en moi, dans la cuisine, dans l'appart, les rêves et tout s'explique, c'est trop simple pour être vrai. Si simple.

Faut que je l'écrive pour que ça soit clair mais qu'est-ce que des mots sur du papier peuvent faire contre tout mon corps, toute ma tête qui y croit qui me le marmonne en litanie tout le jour, que c'est ma faute, ma faute et que je dois me cacher, que personne ne doit le savoir, qu'ils vont me voir comme je suis sale, si laide qu'ils vont s'écarter, qu'ils vont me laisser comme dans le rêve où je crie à l'aide et que personne ne vient, ils doivent savoir déjà que j'ai bien mérité ce qui m'arrive. Ce n'est pas vrai, ce n'est pas moi qui l'ai fait. Pas moi.

Tout le monde bouge dehors. Il ne faut rien manquer ni perdre une miette de soleil d'une journée de congé et il faut être en forme surtout et ça brille et ça s'active et ça fait du vélo avec le chien, ça pousse la marmaille, c'est heureux et ferme et bronzé. L'agitation de l'autre côté de la porte, qui ne veut pas y rester, qui essaie de rentrer et je le sais qu'il faut sortir, qu'il faut arroser les planter, donner de la bouffe à Monsieur, que je dois me laver, m'habiller, faire la vaisselle qui traîne avant que les coquerelles et les souris ne reviennent manger ce qu'il y a dedans, changer les draps et les laver, il y aurait trente-six mille choses à faire et je ne peux pas les faire parce que je ne suis pas là. Je ne sais plus comment marcher, comment me lever le matin, comment traverser la passerelle du canal, comment continuer après. Comme une passante hébétée après une explosion, qui marche dans une rue défoncée, qui ne voit plus, qui n'entend plus mais qui avance toujours parce qu'il y a quelque chose de vivant malgré tout. Ma vie s'écrase et il faut que je sois capable de rester, de continuer. Vivre encore au moins une fois un peu moins lourde.

Christine veut que je prenne des vacances avant la rentrée. Même avec le bébé, elle peut venir aider et une fille pourrait me remplacer. Elle ne me croit plus quand je lui dis que tout va bien, elle ne veut rien entendre et je n'ai rien à faire toute seule pendant deux semaines, elle ne

comprend pas que ça va être pire. Pas maintenant, juste parce qu'elle cherche un moyen de m'aider et qu'elle ne sait pas quoi m'offrir à part le chalet de Jeff à Dunham. Seule toute la nuit, dans le noir.

Je ne sais pas ce que dirait Pierre de mon cahier. Il serait content que je l'écoute, que je fasse la bonne fille qui suit les consignes. Il trouverait que je n'écris pas les bonnes choses, que tout passe en dessous, que je ne parle pas des vraies affaires, que je contourne trop parce que j'ai peur de plonger. Il dit ça, lui. Tu as peur de plonger, c'est normal. Il se dirait que je suis un cas désespéré. Que c'est pire que ce qu'il croyait, que j'écris n'importe quoi, pas ce que je sens mais ce que je pense devoir montrer. Si j'écris que je vais devenir folle, ce n'est pas assez, que j'ai honte, que je veux mourir, ça ne veut rien dire. De toute manière les mots peuvent se poser sur mon épiderme, pas plus loin.

Je ne sais même pas s'il y a quelque chose en moi, je ne sais pas si moi existe, peut-être que non, peut-être qu'il faudrait le dire à tout le monde, au café quand les gens entrent, quand ils partent aussi pour qu'ils s'en rappellent, être certaine que les mots sont entrés dans leur tête, ils auraient une bonne raison de me regarder, le dire à tout le monde que je connais, à ma mère, à Antoine, aux filles, aux gars des restos qui m'invitent, le dire comme un avertissement parce que je ne réponds plus de rien si c'est arrivé, je ne sais pas ce qui est en moi, je ne sais pas comment je réagis, je ne sais même pas si c'est vrai, si les mots vont avec le reste, si je ne suis pas en train de tout inventer et il faudrait qu'il soit encore vivant, il faudrait qu'il puisse être là pour me dire ce qui s'est passé, ce qu'il a fait de moi et même s'il nie tout, même s'il dit que je suis folle, que j'invente des histoires, que je suis horrible de penser à des choses pareilles alors qu'il a toujours été bon pour moi, juste être dans la même pièce que lui, respirer le même air encore et je vais savoir, il devrait me le dire, il n'a rien à perdre à le dire, je ne ferai rien, juste qu'il me dise si je suis folle, si je m'invente des histoires pour rendre ma vie intéressante, pour avoir l'air d'une pauvre victime, il devrait me dire ce qui s'est passé, me dire que je suis vraiment une pure imbécile alors qu'il croyait que j'avais du potentiel, que j'allais aller loin dans la vie parce que j'aimais les livres et la musique. Les mots sortent de sa bouche parce qu'il le sait mieux que moi, je ne pourrais rien dire, aucune preuve, il soutiendrait que non, même lui me prendrait en pitié parce que je dois être bien malheureuse pour avoir besoin de raconter des choses pareilles, il serait tellement raisonnable que je me tairais, ça serait fini, il ne resterait rien de moi.

Et je me fous des appels de ma mère rentrée de ses merveilleuses vacances, elle ne peut pas croire que je n'étais pas au café quand elle est passée, elle ne peut pas croire que je faisais autre chose, que j'étais chez Pierre à vouloir défoncer la fenêtre pour me sauver, elle veut tout savoir, il faut lui dire pour la rassurer, pour qu'elle se couche tranquille ce soir en ne pensant pas que je suis malade, parce que c'est comme ça des mères, ça s'inquiète pour un rien et ça prend soin et ça protège, elles sont faites pour se soucier des autres. Alors tu comprends, ce n'est pas pour m'immiscer dans ta vie que je le demande, juste pour être certaine que tout va bien parce que tu n'as pas l'air en forme, Anne, est-ce qu'il y a un problème, je peux faire quelque chose? Et

ça n'arrête pas, elle continue à parler sans se rendre compte que je ne réponds jamais, que je ne lui dis rien et tant pis, elle continue.

Il y a encore une chance que mes neurones connectent mal et que tout redevienne comme avant. Pas cette petite fille-là sur les photos, pas son sourire plein de dents qui poussent, pas elle. Je devrais savoir sans avoir besoin de demander, sans avoir envie d'une confirmation, le juge ne dira pas si c'est arrivé ou pas, il ne décidera pas pour moi, si je veux y croire, il me faudrait des preuves. Et je ne sais pas qui va mourir mais quelqu'un certainement. Et comment je pourrais plonger, comment je pourrais trouver, tous les souvenirs se cachent, il n'y a rien de fiable, rien de certain et de reconnu, il faut trouver quelque chose, je ne sais même pas si je l'invente, je vais tout fausser et je n'ai aucun accès à moi, comment je pourrais me croire. Il faudrait qu'il me dise ce qui s'est passé. Ce qu'il a fait et après je vais pouvoir y croire. Ou je dois pratiquer, me mettre les mots dans la bouche pour être capable de les recracher, pour qu'ils veuillent dire quelque chose un jour, qu'ils transportent du sens sur leur dos. Et ça tourne dans ma tête et ça ne devient pas plus réel, même si je me le répète toute la journée, que j'y pense tout le temps, ça ne devient pas plus réel, ça flotte. C'est arrivé ailleurs, il y a trop longtemps et je ne sais plus comment attacher les morceaux ensemble, comment faire ce paquet surprise qui ne va nulle part, qui explique tout mais qui n'a pas de place.

Aucune envie d'écrire là-dessus, ni de mettre des mots, dire ce qui est arrivé comme si c'était à une autre que moi, tant que les mots sont légers, je ne dirai rien. Quarantaine à attendre que ça passe, que ça change, que la maladie s'en aille et ça ne part jamais, je ne guéris pas, je ne vais pas mieux, je reste infectée, envahie par je-ne-sais-quoi qui a grandi en moi, tellement que je ne sais plus si je suis là. J'écris et je ne sais plus qui écrit. D'où viennent les lettres, qui veut qu'elles soient sur le papier. Je reste enfermée et quand je pars au café, il faut expirer tout l'air vicié pour qu'il reste à m'attendre. En apnée, cloisonnée hermétiquement, je vais au travail dans un ziploc pour la congélation, je change de couleur, je suis prête, tout est rangé, rien ne dépasse, je suis normale, je suis capable, ni petite, ni faible, il ne faut pas infecter les autres, ils ne doivent pas voir en moi, entendre ce qui se dit et dès que je sors c'est comme s'il y avait des caméras de surveillance au pas de ma porte, qui m'attendent, qui m'observent. Elles me suivent le long du canal, jusqu'au café et il y a les clients, les fournisseurs, tous les autres yeux qui enregistrent, leurs regards m'écrasent, l'air me presse, les voix m'assourdissent.

C'est trop, je vois mes morceaux et c'est insoutenable. Je vois sous ma peau, dans mes os, il n'y a plus rien que ces fragments qui s'entre-choquent et c'est mon corps qui est écartelé, ce que je croyais être moi qui est mis en charpie. Ne voir que les rouages de la machine, elle ne fonctionnera plus si on la démonte et je ne serai pas mieux que les gens du quartier, je vais aller aux carrefours d'éducation populaire et ce sera la chute libre, me brader au plus bas prix, je ne pourrai plus entretenir l'illusion que je vais en sortir, parce que je ne pourrai pas m'en sortir avec un corps défait, une tête en pièces détachées et la panique qui monte, les morceaux partent à la dérive, il n'y a plus de colle, ça flotte en petits paquets et ça va couler, de la bouffe aux requins. Disloquée.

Plein de souvenirs sous ma peau et je n'en peux plus de plonger et de ne pas savoir ce que je ramène. Je fais quoi avec ce qui sort de moi? Il reste assis dans un coin de ma tête sans bouger. Je ne veux plus continuer à me réveiller, à repenser aux rêves, à les rejouer projetés sur le plafond. Tout parle, le plafond descend sur moi et m'écrase, je prends ma douche, et les images coulent dans l'eau avec la sueur de la nuit.

Mon corps dans le miroir, seins, hanches, fesses, poils, m'habiller pareil, toujours, me brosser les cheveux, les attacher, boire de l'eau pour être en santé, éliminer toutes les toxines de la nuit, donner de la bouffe à Monsieur Tom avant de partir, marcher au soleil du matin et avoir envie qu'il n'y ait rien de plus qui existe. La lumière et la chaleur qui entre en moi. Pourquoi ma vie ne serait pas que ça, mon corps qui absorbe le soleil, la lumière qui entre et brûle tout le mauvais, peu importe ce qui est arrivé, peu importe ce que je fais. Faire du vélo et laisser le reste derrière, ne plus m'en occuper, sortir boire le soleil par grands rayons qui me coulent dans la gorge, qui me font du bien, qui réparent plus que Pierre ne peut réparer. Délirer, faire de la place, il ne contrôle pas ce qui sort, il ne peut pas savoir, il ne peut pas réparer, tout laver. Il faut aller mieux, ne pas être morte toute ma vie.

Quand j'ai trouvé la photo dans la pile, une photo où il me regarde le regarder, je l'ai rangée vite, je ne savais pas pourquoi je ne la donnais pas à ma mère ni pourquoi je ne pouvais pas l'observer. Ce n'est qu'un vieux bout de papier mais ses yeux sont là, les mêmes yeux qu'avant, ils m'attrapent de l'autre côté de la caméra, à des années de distance, je perds l'équilibre, je retourne dans la photo, je retourne là-bas, quand ces yeux se posaient sur moi. Je garde l'image de cet homme qui me terrorise. Mais ma mère ne le sait pas, elle ne sait pas ce que je deviens.

Je n'y arrive plus, Christine va s'arranger pour le samedi, les filles vont être capables de fermer ou d'ouvrir quelques fois par semaine. Je n'arrive même pas à travailler, à faire ce que tout le monde est capable de faire, je déçois les autres, même si Christine dit qu'elle comprend, qu'elle est d'accord, que c'est aussi ce qu'elle pensait, je lui cause des soucis, elle ne sera jamais

capable de laisser Lou à sa belle-mère qui va lui parler anglais toute la journée et qui va la contaminer avec son parfum, même si elle est plus grande maintenant et je ne sais pas ce qu'elle va faire, je n'aurais pas dû lui demander, j'aurais dû être capable de continuer comme les autres. Essayer de ne pas m'effondrer, de ne pas devenir folle, de ne pas vouloir que tout arrête, de ne pas avoir envie de me jeter dans les remous de l'île aux hérons, de ne pas passer la journée à me cogner le front sur un mur, de ne pas vouloir me griller la tête dans le four, de ne pas penser me faire des dessins sur la peau avec les couteaux, de ne pas rester dans mon lit toute la journée, tous les jours, de ne pas descendre Atwater en lâchant les freins du vélo et en imaginant mon corps dans les airs si une portière s'ouvrait, de ne pas espérer qu'une auto me renverse sur St-Antoine et qu'on n'entende plus parler de moi. Plus de flash, plus de rêves. Tout disséquer, même si ça prend des heures et des mois, continuer encore parce que je n'ai pas de choix de ne pas devenir mauvaise.

Ses yeux plus verts qu'avant... le soleil lui sort de partout, son road trip a été plus long que prévu, il en est encore excité, rempli de ce qu'il a vu en Californie, en Oregon, du bio partout, une foule d'idées de nouvelles saveurs de kombucha, les néo hippies, ces expériences, les gens tellement accueillants qui le laissent stationner dans leur cour pour la nuit, dehors tout le temps, il n'a pas bronzé avec sa barbe, il a pensé à la raser, la route, toute la route avec de la musique dans les oreilles, du blue grass, du country parce que tant qu'à aller aux États-Unis, il faut s'immerger et les Mc Do qu'il n'a pas eu le choix de se taper, la cure en revenant, une semaine de jus et de trucs crus, plein de légumes, c'est les récoltes, il a le choix, tout ça. Ça brûle presque tellement il est heureux.

Il a dû rencontrer plein de filles sur la route, plein de filles bronzées, des Américaines, solides et saines, pleines de soleil comme lui. Baiser sur la plage, peau salée, du sable partout, le feu sous les étoiles, tous les clichés. Des filles qui savent tellement quoi faire avec leurs lèvres et leur langue quand on les embrasse, qui aiment ça de tout leur corps, des filles qui respirent fort comme dans les films, qui font du bruit, des gémissements, des soupirs, des cris, pas juste pour se convaincre qu'elles veulent et qu'elles sont là, des filles qui ne font pas semblant, des filles qui ont un sexe et qui veulent se faire toucher, qui veulent juste montrer qu'elles sont cochonnes, qu'elles sont capables de jouir fort et souvent comme des gars, qu'elles peuvent dominer aussi et ne penser qu'à elles, des filles qui aiment se faire baiser par des gars qu'elles ne connaissent pas, des filles qui font tout pour se faire dire qu'elles sont bonnes. Plein de filles qui se laissent faire et j'espère qu'il en a bien profité. Et Raphaël doit être comme les amis de Cyn, inconscient, qui veut profiter de la vie sans se poser de questions. Il dit qu'il est content de me voir, juste comme il est content de tout ce qui est dans son champ de vision. Et moi, je n'entends que la périphérie, je suis en dessous. Rien à lui dire. Raphaël est revenu au travail, dans sa vie de Montréal. Pas besoin de dire qu'il est content de me revoir. Pas besoin de sa politesse, pas besoin qu'il se sente obligé de dire des choses qu'il ne pense même pas, juste des mots, dans l'air, comme ça.

Il y avait un homme dans ma chambre, je ne pouvais rien faire, je ne pouvais qu'attendre et essayer de ne pas mourir. Un vieux soûlon qui voulait entrer chez lui après avoir passé trop de temps à la brasserie à côté, je sais que ma chambre est derrière la porte et que de l'autre côté il y a le trottoir. La poignée a fait du bruit et la panique pure quand je me suis réveillée et l'impression qu'il était là. Tout se mêle, la nuit, trop petite, trop faible pour faire bouger mes bras endormis qui ne peuvent donner des vrais coups. Incapable de bouger ou de crier. Quand le bruit derrière la porte s'est arrêté, il n'y avait plus d'air dans la chambre, je ne pouvais plus bouger de mon lit. Est-ce que je peux le dire au juge, est-ce qu'il va me croire si je lui raconte cette panique, ces sensations, il va écouter et il va comprendre, ça va peser autant que des dates, des photos ou des pièces à conviction et des témoignages. Il va descendre de sa tribune, me prendre dans ses bras, me dire que tout va bien aller, que c'est fini, que c'est arrivé mais que c'est fini maintenant et qu'il va tout arranger, les méchants vont en prison même quand ils sont morts et il va me bercer, caresser mes cheveux parce que je suis une vraie personne. Avec ces mots-là qui ne veulent rien dire, ces mots-là qui me font peur, qui ont l'air trop gros pour ce qui s'est passé, les images, je sais qu'elles existent et je ne veux plus entrer dedans, il y a trop de choses coincées entre mon lit d'enfant, la table de la cuisine et l'évier. Je ne veux plus voir cette petite fille qui me regarde et qui attend. Il faut tout laver, ranger. Je dois demander à Pierre de me mettre en hibernation. Arracher toutes les mauvaises herbes qu'il peut, me poser plein de gri gri, je vais le laisser faire son travail tranquille pour qu'à mon réveil, ce soit fini. Je serai vivante.

C'est tombé sur elle comme si je vomissais. Comme si j'entrais dans un autre espace temps, que je pesais sur une commande qui change le décor. Elle est restée tard pour prendre des nouvelles après vacances. Lou a détesté la mer. L'eau était trop froide et le sable trop chaud. Christine est toute belle, ses taches de rousseur ont éclos partout. Je lui ai dit qu'il se passait des choses, que je continuais à aller voir Pierre, pas pour mon dos. Elle ne savait plus quoi répondre, elle m'a prise contre elle et je ne pouvais pas me retenir, incapable de fermer tout ça hermétiquement, de le pousser sur le côté, et personne ne me demande jamais comment je vais, personne ne me dit «je suis là pour toi», pas avec ces yeux-là, comme si elle savait déjà et je n'aurais pas dû lui dire que ça n'allait pas, ce n'est pas ses affaires, je n'aurais pas dû rester dans ses bras, je me débrouille toute seule. Elle va revenir bientôt, dès qu'elle aura une place pour Lou. Ou elle va engager quelqu'un, peut-être la fille de ses voisins qui a l'air responsable. Je traîne une nausée à force de mentir et de faire semblant, je n'en peux plus de dire que ça va alors que je suis en apnée toute la journée. Si je raconte à tout le monde ce qui se passe chez Pierre ou dans mes rêves, est-ce que ça va changer quelque chose, si je ne cache rien, si tout le monde peut voir ce que je suis.

salesalesalesalesalesalesalesalesale

Le gars qui remplaçait Raphaël, je ne sais pas son nom, est revenu voir Cyn. Lucie était en pause, il n'y avait pas tellement de clients. Le gars est retourné à Poly, il a échangé son numéro avec Cyn. Elle a dit que c'était dommage qu'il étudie, qu'elle préférerait quand c'était lui qui livrait, qu'il était plus sympathique. Et le gars a parlé de Raphaël. Comme si c'était une autre personne. Un homme que je n'avais jamais rencontré.

Si Raphaël venait et qu'il restait encore à la fermeture, qu'il me parlait pendant que je compte la caisse, si je sentais son regard sur ma nuque, s'il me regardait sans rien dire puis me demandait si je voulais marcher avec lui, s'il me montrait tous les nouveaux collants qu'il a placés sur la camionnette, si je pouvais le regarder et le croire quand il me parle. S'il m'embrassait encore doucement. Il faudrait que je lui dise que je ne comprends pas, que je ne sais pas, que ce n'est pas moi, que je suis prise, toujours bloquée et Pierre dit que la rivière n'est pas tarie, il y a juste trop de roches. S'il était au café avec moi et que je savais ce qui allait se passer, que je pouvais me préparer. Un peu. À avoir envie de me mêler à ses bras, de me coller à son sourire, de sentir l'air qui sort de ses narines. S'il m'embrassait et qu'il ne s'attendait à rien d'autre. Pendant tout le temps qu'on a passé ensemble, mangé ensemble, dormi dans le même lit, Antoine ne m'a jamais embrassée sans vouloir autre chose, sans que ça soit le début, le jeton, la clé de ce qui devait arriver après. Son billet d'entrée. Une formalité. Faudrait que j'arrête d'avoir peur, Pierre dit qu'il faut prendre le temps mais je n'en ai pas, je veux que ça arrête maintenant, je veux aller bien tout de suite. Je ne veux rien savoir du reste, ni des instants où je tombe dans mon enfance ni de cette petite fille qui espère trop, qui ouvre trop grands les bras, rien savoir de Pierre et de sa voix calme et insupportable, trop enraciné dans la terre alors que j'ai envie de courir partout dans le bureau. Il faut que je sache quoi faire. Tout examiner et trouver une solution, comment aller mieux, ce que je dois faire pour être bien parce que je n'ai pas envie d'être malheureuse toute ma vie, d'avoir peur de tout et d'être aigrie, méchante, malheureuse toujours. Faut que j'arrête tout, de faire semblant, d'être une automate, que j'essaie d'être là sans avoir envie de me jeter contre les murs.

Encore rêvé, ça ne partira pas, je ne serai jamais tranquille. Je ne pouvais pas me défendre. Il m'a attaquée, il était trop grand et mes coups ne portaient pas, comme si mes muscles étaient trop faibles, que mes bras ne savaient pas comment se tendre pour donner un coup percutant. Je visais mal et quand je le touchais, il n'y avait aucun impact. Mes cris, mes bras, mes jambes, tout mon corps inutile. Je me suis réveillée et ce n'était pas fini, pas vraiment sorti de mon corps. J'ai des bras trop maigres, mes muscles ne servent à rien.

Mon corps, ma tête, mes yeux, mes mains, ma peau, mon ventre, tout est dérégulé, irrité, inflammé, ça ne peut pas durer longtemps sans que la mort ne perce la surface et je ne fais rien, tous les mots tombent sur le papier et ils sont faux, toujours inadéquats, toujours menteurs parce qu'ils veulent dire autre chose, ils ne sont pas assez flexibles, pas assez à l'écoute de ce qui se passe et si je parle, les autres vont comprendre ce qu'ils veulent, si je veux qu'ils me comprennent, il faudrait donner des détails, en dire plus toujours pour dresser un portrait juste mais je ne sais pas ce que je veux dire et je ne sais pas comment le dire. Il y a que les mots sont trop carrés, des cases déjà trop pleines, ça sonne faux, ils n'entrent pas dans ma bouche, je les vomis sans qu'ils ne veuillent dire. Des mots étiquettes attachés à rien.

Je lui ai raconté que mon horaire avait changé depuis qu'il y a la nouvelle, que je travaillais moins depuis quelques temps. Rien de plus mais je n'ai pas inventé, pas menti, pas embelli. Trois livraisons que je l'évitais. Encore beau en automne. Il a congé dimanche et deux personnes qui ne font rien peuvent bien ne rien faire ensemble sans que ça veuille dire quelque chose de spécial. Ailleurs qu'au café, il va falloir reparler, expliquer. Pas envie de lui dire ce qui s'est passé, que ma vie ne ressemble à rien depuis quelques mois, que j'ai passé l'été enfermée chez moi, au café, que j'ai besoin de tout mon courage pour aller faire du bike, que je ne sais plus qui je suis, que je ne sais même plus ce qu'a été ma vie avant, que je ne peux pas raconter mon enfance sans qu'il y ait des trous dedans, que ma mère me harcèle, que je doute de tout, qu'il y a un gros bonhomme quelque part au cimetière qui sait quelque chose mais qui est mort, que quelqu'un a voulu entrer chez moi et que je n'ai jamais eu si peur, qu'un gars qui me plaît m'a embrassée il y a presque trois mois et que je n'ai pas senti ce que j'aurais dû sentir.

Il va se passer quoi s'il appelle, s'il veut qu'on se voie? Je ne sais pas ce qu'il veut de moi. Comment je pourrais faire entrer quelqu'un là-dedans. Ça doit vouloir dire quelque chose sur lui qu'il veuille me revoir, ça doit vouloir dire qu'il est malade ou je ne sais pas quoi. Le gars de Poly a dit qu'il était très différent de ce dont il avait l'air. Qu'il était vraiment réservé. Que son voyage en solitaire était presque spirituel. J'ai lavé mes jeans et mes cheveux, je suis prête. Il va sûrement avoir oublié ou il ne disait ça que pour faire la conversation, sans y penser vraiment, il a perdu mon numéro depuis l'autre fois, il s'est rendu compte que ça ne servait à rien d'essayer quoi que ce soit avec moi, il a plein d'autres choses plus intéressantes à faire, des amis à voir, des fêtes dont il doit se remettre, des drinks au kombucha à tester, du ménage, des courses, n'importe quoi. Je ne sais pas son nom de famille.

J'ai fait des milliers de trucs aujourd'hui, s'il me le demande demain, je vais pouvoir lui dire que j'ai cueilli toutes les petites tomates qui restaient, que j'ai coupé le gazon dans la cour, le voisin ne le coupe jamais et que je ne l'avais pas coupé depuis des semaines, je me suis aussi occupée des griffes de Monsieur Tom, j'ai lu dehors pendant l'heure où le soleil est entré dans

la cour, mangé une salade infecte avec les tomates, fait le ménage de l'appart au complet (la moppe et tout), écrit (en ce moment), coupé ma frange (un peu trop courte, comme d'hab), fait des courses en vélo à la fruiterie et à la boulangerie de Verdun après avoir été me promener au bord du fleuve, qu'est-ce que je pourrais faire d'autre à part écrire toutes ces conneries ennuyantes juste pour remplir un peu. Le temps, la page.

L'appel de la rentrée, le même depuis quatre ans. Même pas lui. Elle veut avoir de mes nouvelles, savoir ce que je fais de ma vie, si je veux retourner à l'université, en quoi, tout ça. Et je ne sais pas ce que je devrais lui demander. Aucune envie de lui dire autre chose que tout va bien, je ne sais pas encore, je suis bien au café, je n'ai pas trouvé de photos, je n'ai besoin de rien, plein de choses à faire, pas le temps. Et raccrocher vite avant qu'elle parle encore.

Quand on a marché le long du canal jusqu'au Vieux Port, le soleil s'est couché et je n'avais pas peur des malades qui se cachent derrière un poteau, un buisson, sur la piste cyclable. Tout recommencer du début. Il n'est pas comme je croyais, je n'ai peut-être pas besoin de me méfier de lui. Je lui ai fait mal avec ma froideur et il a eu le courage de m'appeler quand même, d'essayer encore, même s'il se disait que ça ne servait à rien, que c'était clair mais il voulait en être certain, une explication, se comporter en adulte. Attirant comme je n'ai jamais senti. Mon corps. Pas que mes yeux, ma tête. Je me trompe de personnage depuis le début. S'il est capable de faire des milliers de kilomètres en van tout seul, il doit être capable de parler à une fille pour savoir ce qui s'est passé. Et je lui ai dit, juste un peu. Que je ne comprenais pas vraiment, ok, je ne lui ai rien dit de précis mais je n'ai pas menti au moins. J'ai marché avec lui au bord du canal, je sentais qu'il était là, juste à côté, même si je regardais mes pieds écraser les feuilles jaunies sur le gazon. Ce qui s'est passé ce soir-là. Il pense que c'était trop rapide.

Raphaël est venu me chercher après la fermeture, il a attendu que Mélisse soit partie pour cogner à la porte du café. Et je ne savais pas quoi faire quand j'ai ouvert. On a marché jusqu'au cinéma, même s'il ventait fort et qu'il y avait des tornades miniatures en montant Atwater. Il a choisi le film, je ne sais plus comment être avec un gars, je ne sais pas ce qui se passe. On parle, on marche, on raconte n'importe quoi d'absurde et on rit. Il y a autre chose aussi. Il m'a fait la bise après, devant ma porte. Et je ne sais pas ce que j'aurais voulu de cette soirée, ce que je veux, moi.

La nouvelle dit que le cerveau n'a pas les mêmes chemins selon les expériences vécues. Elle est bien élevée, elle doit avoir eu de bons parents, les voisins de Christine doivent être bien pour qu'elle engage leur fille. Sûre d'elle, les dents super droites et elle sait des choses. Si mon cerveau a des chemins tout croches qui ne vont nulle part, je devrais lui demander comment on en trace d'autres parce que je ne veux pas tourner en rond toute ma vie, jouer le même rôle encore et encore même si personne ne regarde et que personne n'écoute. Mon cerveau n'est pas normal, il n'a pas développé les bons chemins, tout est mélangé et tortueux là-dedans, ce ne sont pas que les souvenirs qui me hantent. Il ne me reste plus rien à moi s'il a modifié même ma tête.

Retrouver les chemins qui vont quelque part, qui ne tournent pas en rond, la pierre sur laquelle on peut construire parce qu'elle ne bougera pas, voir les choses telles qu'elles sont et partir de moins zéro, recommencer. Le voir pour vrai, je préférerais mon idée et là, tout s'ouvre et je me fous que les journées raccourcissent, qu'il commence à faire frais, que le soleil ne soit pas là autant, que les feuilles changent de couleur. Il y a quelque chose de possible.

Je suis passée le prendre chez lui, dans son minuscule appart de gars seul, pas vraiment décoré. Je l'ai attendu, le temps qu'il finisse de se préparer. Affiches collées sur les murs blancs, de zombies, d'un des vieux Star Wars, des photos de paysages de l'Oregon prises cet été. Il voulait me montrer d'autres photos de voyage. Pas de filles. Le resto était tout proche de chez lui, je

n'y étais jamais allée. Il a pris ma main et il l'a caressée comme si c'était fragile... Ou précieux. Ses doigts sur ma peau. Je voulais rentrer en métro, il n'était pas trop d'accord et je regardais tous les gens qui étaient dans le wagon même tard et sur leurs visages, ils allaient quelque part eux aussi. J'étais assise sans pouvoir dire ce qui venait de se passer. Il a appelé pour savoir si j'étais bien rentrée. Bonne nuit, bonne nuit.

Me reposer, qu'il veille sur moi. Il est gentil et je ne sais plus ce que je dois faire, s'il est bon ou pas, si je dois arrêter de le voir, il est trop différent, il ne voudrait jamais me faire de mal mais je suis quoi pour un gars comme ça, je suis trop petite, trop cassée, trop sombre pour lui, pour qu'il veuille vraiment être avec moi et je ne sais pas pourquoi il vient me chercher au café, pourquoi il perd ses soirées avec moi si je ne lui donne même pas ce qu'il veut.

Être heureuse comme tout le monde, gagner plein de sous, avoir une BMW, une vraie job avec des responsabilités, être en charge de plus qu'un café, utiliser ma tête pour autre chose que me rappeler des recettes que j'ai faites 100 fois, pour compter la caisse et réfléchir à combien on commande de café cette semaine, je veux avoir une maison, vieille et pleine de bois, pas de rats, de souris, de coquerelles, de fourmis ou de coccinelles, un chien, plein de chats, je veux magasiner des beaux vêtements, savoir me maquiller sans penser que c'est de la triche et du mensonge, je veux mettre une robe – mes seins, mes fesses – sans suffoquer sous le regards des autres, je veux me tenir droite et m'accrocher au soleil, me prendre les pieds dans les racines, être toute seule au sommet d'une montagne, regarder l'horizon et tout comprendre. Que tout soit clair, je veux être vivante. S'il vous plaît.

Il est venu me chercher encore et on a marché jusqu'chez moi. Il est entré boire un thé même s'il était tard. Plonger dans ses yeux comme si c'était possible de me perdre. Raphaël m'a embrassée, les yeux ouverts. Je ne suis pas morte.

Dans mon lit tout habillés, se tenir dans nos bras, rester enlacés, le plus longtemps mêlés, ne rien faire d'autre. M'habituer à son odeur, à son corps, à l'avoir si près de moi, à le regarder, à lui sourire, à avoir envie de pleurer dès qu'il me touche, qu'il me caresse, qu'il me regarde si doucement, ses baisers qui me rentrent dedans jusqu'aux pieds, qui sont absorbés. Raphaël m'embrasse. Derrière l'oreille, il écarte mes cheveux, dépose ses lèvres sur ma peau blanche avec un grain de beauté qu'il aime. Il me prend dans ses bras et je fonds, je veux rester là le plus longtemps possible, que nos ventres s'alimentent du même air, que nos souffles se mêlent, aller en lui qu'il vienne en moi, ne plus savoir où est la ligne qui nous sépare.

Tout le monde le sait. Mélisse nous a vus ensemble, elle l'a dit sans qu'on ait le temps de réaliser ou de se préparer. Christine s'en doutait. Il aurait fallu aller plus loin que dans le quartier, dans un autre endroit, quelque part où on risquait moins de rencontrer quelqu'un. Les filles se permettent des commentaires comme quoi je suis cachotière, Cyn surtout, elle veut tout savoir, elle veut que j'étaie tout, qu'il n'y ait plus de secret pour personne. Je suis restée dans la cuisine toute la journée.

Juste nous deux dans un chalet, enlevée pour la fin de semaine. Faire du feu, marcher dans le bois, manger les trucs qu'il avait apportés, de la fondue, du vin, jouer à vérité et conséquence une fois la bouteille vide, s'éclairer à la chandelle, dormir l'un contre l'autre dans les sacs de couchage, s'embrasser sur les paupières, les pommettes, à la commissure des lèvres, plonger dans ses yeux le matin, quand il caresse mes cheveux pour les écarter de ma bouche, lui dire bonjour avant de me lever, l'embrasser encore, sur le cou, sentir ses cheveux pas lavés, m'accrocher à lui très fort, le laisser me caresser lentement, le laisser regarder où sa main glisse, l'observer sortir du lit en boxer et t-shirt, tellement beau et gêné, faire une randonnée à Sutton, prendre un thé après, lui tenir la main par dessus la table, ne plus pouvoir le lâcher, le regarder,

l'entendre dire que je suis belle, que je lui plais beaucoup, retourner au chalet, se glisser dans les sacs de couchage, raconter nos vies, des bouts, se dire où déposer les livraisons de baisers, derrière l'oreille, un, non, deux, sur le lobe, le regarder sourire. Plein de photos pour se rappeler que ces deux jours existent. Sentir ses baisers, ses mains. Jusqu'où aller.

Je ne peux pas m'échapper. Tout est revenu à cause de l'obscurité, de la lueur à travers mes paupières, de son corps collé au mien, de moi qui ne faisais rien, sentir ses mains se promener sur ma peau et ses mains trop grandes couvrir tout mon corps en une caresse, effacée de la tête aux pieds dans ses bras et c'était d'autres mains qui me touchaient comme par en dessous. Je voulais croire que c'était différent, que je pourrais aller ailleurs, que je pouvais vivre autre chose mais tout revient par derrière par en dessous. Ses mains sur moi et j'ai envie de vomir, de mourir et tout mon corps est sale de ne pas pouvoir être touché sans que les fils se mêlent, sans faire revenir des sensations qui donnent la nausée, qui souillent tout. Et j'étais tellement contente que ça ne pouvait pas durer, il fallait que tout soit gâché parce que je suis cassée, il y a des images qui flottent en moi qui n'attendent que de se surimposer sur ma vie mais qu'est-ce que ses mains faisaient là alors que tout allait bien, alors que j'arrivais un peu à me laisser aller, à baisser la garde, ses mains me rattrapent, il me reprend, ses mains entre ma peau et les mains de Raphaël, il les suit contre mon corps et je ne peux plus, je n'existerai plus et Raphaël ne sait pas ce que ses mains ont réveillé, il ne sait pas qu'il y a quelque chose en moi qui n'est pas moi, qui est là, qui me possède et qui me prend, il ne sait pas que les mains étaient à la fois dehors et dedans. Je ne suis pas capable d'être là, ça réveille des monstres et les monstres mangent les petites filles. Et ça ne pouvait pas être bien, ça ne pouvait pas être beau seulement, il fallait qu'il y ait l'autre aussi qui vienne mettre ses grosses pattes sur moi, ça ne pouvait pas être neuf pour une fois, comme si j'avais le droit de vivre, comme si c'était possible que ma vie ne se résume pas à essayer d'être normale, aller au café pour le reste de mes jours. Encore pire qu'avec Antoine, je me rends compte de ce qui se passe, de ce qui se joue, je me rends compte que je ne veux que les mains de Raphaël sur moi et il y a toujours aussi celles de mon beau-père.

Je ne veux plus rien sentir si c'est pour le faire sortir de sa tombe chaque fois, je ne veux plus rien sentir de mon corps qui se laisse prendre, je suis loin et je ne sais même plus qui me touche, je ne sens presque rien et c'est quand même insupportable, il faut que j'éclate assez pour dire que c'est insoutenable, essayer de garder ma voix calme, les mâchoires détendues. Sortir de moi, laisser mon corps trop marqué, laisser ma tête à quelqu'un d'autre, me laver de tout ça. De l'abrasif pour défaire les chemins qui se sont formés. Et même s'il ne me touche pas, que je reste seule pour toujours, même si ma peau reste tranquille, je sais qu'il est en moi, qu'il n'est pas parti, qu'il n'est jamais vraiment mort. Vivre avec ça, avec ce qu'il a fait de moi et devoir croire que j'existe pour autre chose que pour lui, toujours pour lui. Et je ne veux rien savoir de ma vie, de ce qui s'est passé, juste que ça arrête, que ça arrête maintenant et rester avec une peau qui est la mienne et une tête qui est vide, juste propre, pas toute mal connectée, embrouillée avec des fils qui mènent toujours à lui et jamais à moi.

Il faudrait que je marche pendant des jours pour que ça arrête de parler, pour que ça grossisse assez et pouvoir le crier. Personne ne sait ce qu'il y a dans ma tête, tous les corps sains que je croise, en forme, qui savent où ils vont, équilibrés, souriants même s'il fait froid et gris, personne ne me regarde vraiment assez longtemps pour le savoir. Que Raphaël. Je devrais lui dire, il saurait pourquoi je suis anormale, pourquoi je n'y arrive pas, il me semble qu'il faut qu'il sache, que je dois lui donner cette information sinon ce ne serait pas correct. Il doit savoir ce qu'il regarde.

Cette gangue de souvenirs qui s'ouvre comme si chaque cellule de ma peau était reliée à un fil de mémoire. Tout se rejoue sans cesse, ses mains, son ventre trop lourd, je ne sais même pas. Il faudrait que ça arrête, que mon corps ne soit que mon corps, que ma peau soit propre et qu'elle ne charrie rien de plus qu'une peau normale. Ma peau liée à trop de choses qui tirent parce que lui est entré et je fais tout pour qu'il sorte mais il s'incrute, s'incrute toujours parce que mes cellules sont polluées et je fais toujours tout pour plaire comme j'ai appris. Il est toujours là et je ne sais pas je ne sais pas comment, quand il va pouvoir partir. Si un jour il me

laisse, je vais être toute seule dans ce trou de corps, toute seule et je ne saurai plus comment respirer.

Ses mains qui passent sur moi, qui me caressent, qui me prennent. Il est toujours là, et j'essaie de le cacher, de faire comme si rien n'était arrivé, ma tête ne veut pas y croire, je m'accroche au doute mais il est dans la chambre et il faut garder la porte fermée pour ne pas que ça se répande, pour ne pas que ça paraisse, pour ne pas que ça sorte mais tout est infecté, comme des moisissures qui courent sur les murs et les plafonds, je voulais le cacher mais ma peau est zébrée de toutes ses moisissures et je ne serai jamais saine, jamais bonne, jamais pure, jamais moi. Juste une peau pourrie. Et je ne sais pas ce que je croyais, ça s'est fait sans moi, défense d'entrer, défense de voir ce qui macère là-dedans. Je le sais, toute ma tête le sait, elle fonctionne à plein régime pour me convaincre, pour me montrer mais je veux me cacher depuis presque vingt ans, me fondre aux murs, devenir toute petite, qu'on ne me voie plus, exister un minimum et je ne sais pas l'écrire, il ne faut pas que les gens sachent ce que j'ai fait. J'ai essayé de ne pas être là, pas réussi à partir complètement, tout s'est enregistré et il ne fallait pas, il fallait que ça tombe dans l'oubli, que ça ne se dise pas, que je ne me souviens pas et que ça n'ait jamais existé et il est mort, et je pourrais inventer tous les sévices du monde et lui mettre sur le dos, ça ne changerait rien, il est mort, je ne peux rien dire. Il ne répondra pas. Il ne dira pas les mots qui vont avec ce qu'il a fait, ça restera tronqué, chut tout va bien, tu es si gentille, dors ma jolie. Et je vais rester handicapée et ça ne paraît pas tant que ça, sauf si on m'embrasse, si on me touche trop doucement et que je montre les dents, je serre les poings, plus personne ne m'aura maintenant, je suis avertie, je ne me ferai plus prendre, pas deux fois les mêmes conneries.

Raphaël touche la même peau, son corps lourd sur le mien, mourir étouffée et je n'aurai pas la force de dire parce que je ne suis rien, je ne sais pas parler. Il y a quelque chose dans ma bouche, dans ma gorge et ça reste là, toujours envie de vomir quand je parle, ma gorge s'étire, mon palais monte pour tout laisser passer mais rien ne vient. Et je ne dirai rien à personne, il n'y a rien à dire, pas de mots qui fonctionnent là-dessus. Je ne sais même pas ce qu'il a fait, je ne

crois pas aux mots, je ne veux rien étaler, surtout pas ce qu'il a fait, ce n'est pas vrai, il n'a rien fait. Pas de réalité, que des sensations, des impressions et du flou parce que je dormais, parce que je ne comprenais rien, je ne sais pas. Des mots faux, eux aussi. Des comme et des si menteurs. Il en faudrait, des groupes de mots, les coller tous ensemble et ça ne dirait rien quand même et la petite sur les photos me regarde parce qu'elle est partie et elle demande quoi? De la retrouver, de vivre à sa place une vie tronquée. Elle est morte. Il a pondu en moi et c'est pour ça que je ne sais plus qui je suis, que je veux rester dans mon lit toute la journée, que je me traine et que je n'arrive à rien, il m'a infectée et ça prend toute la place, ça a grossi, ça s'est répandu, quelqu'un d'autre est là, quelqu'un d'autre qui me parasite, qui continue à manger avec sa grande bouche, même mort, qui continue son œuvre de sa tombe. Je suis à moitié morte et je ne sais pas quoi faire pour que ça sorte, que ça arrête de me sucer le sang, que ça arrête de prendre toute la place, toutes les alvéoles à l'intérieur de ma peau, je ne sens plus rien, les baisers, les caresses, je ne peux plus respirer ni penser ni sentir, il y a de la mort depuis trop longtemps et une fois que c'est entré, ce n'est pas facile à faire sortir. Il y a des colonies partout dans ma tête, je ne sais pas comment réfléchir, dans mon ventre, ma poitrine, ça fonctionne, ça grossit, il n'y a rien à faire maintenant que c'est bien accroché, ça ne voudra pas partir, ça va rester, jusqu'à prendre toute la place et je ne pourrai rien faire, me laisser prendre par n'importe qui parce que je suis morte de toute façon. Depuis longtemps et on ne revient pas de ça. Je ne saurai jamais ce que la petite fille sur les photos serait devenue. Elle a cessé d'exister même si elle apparaît encore sur les photos, qu'elle grandit, elle n'est plus là. Il a pris toute la place, s'accroche et je n'existe plus, il m'a colonisée, il s'est répandu en moi, m'a tuée et je ne sais pas revivre. Les mains de Raphaël réveillent ses mains mais pas mon corps enseveli. Me taire, ne plus y penser, travailler au café, ne plus penser à Raphaël ou à un autre, ni aux enfants. Continuer à faire ce qu'on me demande.

Jamais eu de place, jamais existé ailleurs que dans mes rêves, tout remonte dans ma gorge, mes tripes, l'acide brûle la peau et la seule chose constante c'est la nausée, l'envie de vomir et de les massacrer tous. Il m'a laissée faire. Il faisait semblant d'être gentil, respectueux, patient mais il m'a laissée faire et je pensais que c'était derrière et que ça ne reviendrait plus, qu'il n'y aurait pas d'homme dans mon lit, que ma mâchoire ne se serrerait plus au point de me faire mal à force de retenir cette envie de leur vomir dessus, qu'ils fondent et se dissolvent, devenir une fontaine de vieux sperme rance qui n'a jamais été digéré, qui s'est emmagasiné dans une poche d'œsophage comme les oiseaux, tout ce vieux sperme pourri et macéré des années, le recracher enfin comme un geyser, brûler leurs yeux, brûler leur peau et qu'ils vivent avec leurs visages laids, qu'ils vivent avec ce qui leur appartient et vomir sans pouvoir arrêter, que les rats et les coquerelles ne cessent de couler parce que les mots que j'ai à dire ne sont ni beaux ni polis et qu'ils sont mêlés de semence brunâtre et surie, vomir en jets tout ce qui pèse, expulser ce qui me parle toujours sans être compris, expulser ce qui ne m'appartient pas, ce qui n'a jamais été à moi et leur vomir ce qui me donne mal au cœur en gros jets brûlants et rester prise de spasmes après tout cet effort d'expulsion, ce réflexe vomitif trop longtemps avorté. Fébrile, contempler la flaque et ceux qui pataugent dedans, agonisants, brûlés à l'acide, transpercés. M'en aller. De toute façon, il n'y a pas de place pour moi ici, pas de place pour que je reste et pas de place pour que j'existe. Exploder puis partir. Exploder ou mourir étouffée, la gorge noyée dans les reflux, mourir parce que le sperme entre dans mes poumons, je ne peux pas le laisser sortir jamais, quelqu'un le verrait, il faut avaler, ne pas laisser de traces, avaler tout ce qui arrive et continuer à sourire, encore.

Même mort. Son corps a dégelé, s'est fait manger tout l'été et va geler à nouveau. À moitié pourri, troué, défait, ses yeux ne pourront plus me regarder, je ne pourrai plus poser ma tête sur lui et le trouver confortable, il ne sait pas que je pense à lui, il ne sait pas que je parle de lui, il ne sait rien de ce qui s'est passé depuis qu'il est mort et même avant, il ne savait plus rien de moi depuis longtemps. Et tous ces gens qui sont morts, enterrés ou incinérés là, ce ne doit pas être le seul, il doit avoir d'autres amis que la belle-mère d'Aurore, il doit y en avoir plein des gens croches qui ont fait du mal, qui continuent à en faire. Ils doivent terroriser les autres morts, se répandre dans la terre, se mêler aux autres, ceux qui ont eu une vie bonne et ceux qui laissent

leur descendance tranquille et ils mêlent leur chair toxique et la terre absorbe tout sans se douter de rien. Une flaque de corps, de graisses souterraines, des miasmes dans l'air du cimetière et ils infectent, ils continuent à infecter l'air du cimetière, en transmettant leur sang, en ne mourant pas tout à fait. Peut-être qu'ils veulent tellement exister que plutôt que de créer, ils détruisent et ce qui reste d'eux, c'est la marque de leur destruction. Les zombies qu'ils laissent derrière. Comment je vais pouvoir croire qu'il est gentil et qu'il est là pour moi, toujours pour moi, s'il m'a laissée faire et que c'était pour lui plus que pour moi et que je ne veux plus jamais que ça arrive mais que ça se fait tout seul. Je pensais que c'était différent et je ne sais pas ce que je fais et comment le croire encore, avoir envie de le voir encore alors qu'il m'a laissée faire. Tout ce qu'il veut c'est profiter d'une fille docile, à moitié morte. Ça ne sert à rien depuis le début, ça ne sert à rien d'essayer et de croire que quelque chose de différent, de beau est possible. Comment quelque chose arriverait avec un gars de mon âge et attirant, je ne suis pas capable de vivre ça, tout tourne de travers, il n'est même pas si beau, je vais faire ressortir les pires côtés de son caractère et il va me faire mal, me trahir à répétition et je vais me laisser faire. Comment je peux croire que ça ne sera pas comme avec Antoine, que ça ne finira pas dans un bain de sang, que je ne vais pas devenir mauvaise à force d'être gentille et que je ne pourrai plus me cacher. Il va finir par comprendre que sous la surface de ma peau, à l'envers de mon sourire, il y a plein de manettes, de fils et des rouages et que je suis une sale petite bête manipulatrice et que j'aurais pu me taire mais je lui ai dit et maintenant, il se sent mal et il s'en veut, il est désolé et je lui fais de la peine, toujours moi parce que je suis une mauvaise créature. J'ai l'air inoffensive et triste, je fais tellement pitié que ça fait peur parce qu'il y a un monstre qui exulte de le voir se morfondre et se dire qu'il est con de m'avoir laissée, qu'il aurait dû et que c'est sa faute sa faute sa faute.

Dès qu'il y a un gars trop proche, je ne pense plus, je ne sens plus rien, je sais juste quoi faire. Sans me plaindre, sans contrainte et c'est ce qui fait le plus mal. Être gentille et ça engluie la gentillesse, ça rend visqueux et ça entre dans les poumons, bloque les alvéoles, c'est une maladie. S'il revient dans mon lit plein de mucus, je ne sais pas comment je vais faire pour ne pas asphyxier. Je suis trop conne, c'est moi, il n'a rien demandé. Il ne m'a pas obligée, je n'ai pas dit non, je l'ai fait sans pleurer, je ne sais même pas s'il me l'a demandé, je ne sais même

pas, peut-être que je savais déjà ce que je devais faire. Que c'était dans mes gènes que je suis comme ma mère finalement, que je ramasse tous les pires connards. Je ne veux pas mourir encore, il ne m'aura pas, plus maintenant, pas encore. Ce n'est pas vrai, il n'y a pas de fin et ça déborde de la marmite de sorcière, ça bouillonne en grosse écume grasse qui coule et s'écrase sur ma vie en mottes lourdes. Même Christine ne peut rien faire et je ne sais pas si elle voudrait le faire parce qu'elle a déjà son bébé, son mari à aimer, protéger et respecter. Qui écoute une fille qui n'arrive pas à aligner deux mots, qui bloque, qui fige et qui a peur tout le temps, de tout. Rester à la cuisine, tranquille. Faire les sandwichs et arrêter le bruit, arrêter d'avoir peur, arrêter de penser aux autres, aux regards sur moi, arrêter d'être une automate téléguidée. Arrêter la vie sans mourir. Mais il faudrait que je redevienne un bébé, que j'aie un cerveau et un corps tout neufs parce que je ne peux plus vivre là-dedans, il n'y a rien à faire, tout est condamné. Il m'a laissée faire, il veut vraiment juste mon bien, il me regarde comme si j'étais merveilleuse et qu'il voulait me protéger de tout. Il éloignerait les catastrophes mondiales, il serait là à temps pour me sauver d'un tsunami, rien rien de mal ne pourrait m'arriver, plus jamais, pas avec lui dans les parages et surtout qu'il ne sera pas comme Antoine, ni comme les autres, que lui ce n'est pas pareil parce qu'il a les dents blanches, qu'il est bon dans tout, qu'il est gentil, tellement gentil qu'il sourit à tout le monde et il est tellement gentil qu'il m'a laissée faire. Tellement gentil qu'il faut le remercier. La vie rejoue en boucle, tout le temps. Mais il s'est excusé. Et ça me tire par les manches et ça m'oblige à refaire toujours les mêmes choses, ouvrir la bouche, sourire et quelque chose s'affole, se cogne aux parois, ça ne se peut pas. Rien à dire, pas capable de contrôler mon corps, ni ce que je fais, ni ce que je pense et je pourrais bien partir que ça ne ferait aucune différence.

Elle est sale cette petite fille, je ne veux plus la voir, je ne veux pas savoir ce qu'elle a fait, elle me donne envie de vomir, je ne veux plus l'entendre, il faut la faire sortir de ma tête, il ne faut pas qu'on la voie. Peut-être que je ne me rappelle de rien parce que j'ai fait quelque chose de terrible, toute ma vie je vais devoir vivre honteuse, expier. Moi seule. Si tout le monde sait, Christine ne pourra plus vouloir m'aider, elle va se dire que c'est ma faute, que c'est cette petite fille qui est à blâmer et tout le monde saura, dans la rue, au café, les voisins et je vais les dégouter parce qu'elle est en moi, elle a fait ça et ils vont vouloir me tuer, m'ignorer, ne pas

me voir parce qu'ils vont avoir peur de se mêler à moi, peur de ce que je fais comme saletés et ils vont savoir que je suis mauvaise, il faut la faire sortir pour qu'elle me laisse et que ça ne soit jamais arrivé. Il ne faut pas que je sois un monstre. Et si je colonise moi aussi, que j'ai une grande bouche et les dents pointues, si je me déserte pour aller vivre ailleurs, dans la vie des autres et si je suis comme lui, toujours comme lui et qu'il me regarde et que ça le fait sourire de voir comme je m'agite, comme je cours dans tous les sens pour me débarrasser de lui et que je n'y arrive pas, parce que ce n'est pas comme les coquerelles, on ne peut pas répandre de l'insecticide, ça se tue comment une chose comme ça, personne ne le sait. Ça ne s'efface pas.

Je ne veux pas me laisser tomber du pont en revenant de chez Pierre rester sur les rails quand la cloche commence à sonner traverser en courant juste devant un poids lourd me pendre dans la garde-robe me couper la peau me faire saigner les médicaments, il n'y aurait que les médicaments mais il faut être certain de la dose, certain que ça va marcher, je n'en ai pas envie non plus. Le délice de ne plus être là. Implorer en petit tas de cendres. Pierre dit que j'ai vingt-six ans maintenant.

Rester là rester là rester là

Il a envie de moi, je le sais, il l'a dit. Et son jeans lui fait mal et je sais ce que je devrais faire, je sais ce que j'aurais fait avec un autre. Et là je ne fais rien. Pas tant que j'ai envie de le mordre quand il met ses yeux dans les miens et qu'il m'embrasse si doucement que ma mâchoire et mes poings se serrent. Il est trop proche, je ne pourrai plus respirer, il prend tout l'air, il écrase ma poitrine avec son torse, il met ses mots, sa langue dans ma bouche pour m'étouffer. Mais il est gentil, il ne me veut pas de mal, il est désolé, ça faisait tellement longtemps qu'il n'y avait rien eu avec une fille, il a tout gâché.

Si je lui dis tout ce qui se passe depuis six mois, sans cacher des morceaux, est-ce que les mots vont pouvoir sortir, est-ce que je vais arriver à les prononcer? Et si je fais tellement pitié qu'il ne veut plus jamais me voir parce qu'il va se sentir trop peiné à mon contact, s'il ne peut plus jamais m'embrasser sans voir la petite fille que je lui ai montrée sur les photos, celle qu'il trouvait mignonne, si je lui dis et qu'il ne répond pas, qu'il ne réagit pas, s'il ne me regarde plus jamais et que tout ce qu'il voit, c'est mon cas, qu'il ne reste plus que sa gentillesse, qu'il fait attention à moi pour que j'aie mieux. Si j'ai toujours peur parce que ses yeux sont trop doux, si je lui chuchote comme un secret, comme si j'allais faire des aveux, parce que ça ne serait pas juste de le cacher encore et si je lui dis. Je ne sais pas ce qu'il va entendre.

Il m'a embrassée partout sur mon jeans, mon chandail, la nuque, les pommettes, je suis restée contre lui, collée contre lui à ne rien faire, à essayer d'écouter ce que je voulais faire, à essayer de voir si je respirais toujours ou si j'étais devenue subitement siamoise et que son sang circulait dans mes veines. Et il respirait fort et je savais ce que je devais faire et je ne l'ai pas fait. Tranquilles sur le lit, j'ai tout arraché de ma gorge et je lui ai dit tout bas dans le noir de ma chambre, je l'ai déposé dans ses oreilles et j'ai essayé de croire à ce que je disais, que ça ne soit pas vide, que ça veuille dire quelque chose, au moins pour quelqu'un. Pour qu'il le sache lui aussi. Qu'il sache qu'il y a d'autres mains dans la chambre quand il me touche, qu'il y a une autre bouche qui pourrait m'avaler, un autre corps qui m'écrase de tout son poids et que j'ai peur de mourir chaque fois, que je suis toute petite et que je ne sais pas comment grandir, que je ne veux rien savoir de tout ça mais que je n'ai jamais eu le choix, c'est toujours là et si je ferme les yeux c'est pire. Raphaël m'a serrée fort contre lui, plus proche encore et j'ai fondu, je me suis installée sous sa peau, protégée par ses os. À l'abri.

Il y a lui dans sa tombe, lui qui n'existe plus, qui n'est plus là pour me dire ce qui s'est passé, demander à ma mère, qu'elle puisse me dire que c'est vrai cette histoire, qu'elle n'avait pas compris sur le coup mais que maintenant, tout fait sens, les éléments se lient les uns aux autres, elle m'assure que je ne suis pas folle, ce que je soupçonne est bien réel, ce n'est pas dans ma tête, dans mon corps, c'est aussi arrivé à moi, petite fille, avec lui, son mari et qu'elle me dise qu'elle s'en doutait, qu'elle arrête de me servir la version de l'enfant parfaite et facile, qu'elle arrête de jouer avec moi. Il n'y avait rien à signaler, non, pourquoi tu me demandes, Anne? Pour rien, je voulais savoir c'était comment dans ce temps-là, quand on habitait la maison tous les trois et elle replonge dans ses souvenirs et je ne peux pas la suivre, et elle en ressort, tout était bien, quelques difficultés, tu l'aimais beaucoup, il s'occupait de toi quand je travaillais et quand je suis retournée aux études, il n'avait pas toujours de contrat, tu étais une enfant tranquille, tu ne me causais pas de soucis. Je n'ai jamais fait de vagues, jamais rien dit et si c'était arrivé, j'aurais dû crier, me débattre, même avec mes petits bras frêles. Je n'ai rien fait ou j'ai tout inventé parce que je suis malade et que je ne cherche qu'à salir les autres, les éclabousser et projeter mon mal le plus loin possible. Que ma mère puisse confirmer parce que si ça ne vient que de moi, d'un souvenir qui sort de ma boîte à surprises, je ne veux rien savoir, il y a trop de personnes qui disent je dans ma tête et il faudrait qu'elles arrêtent de parler, qu'elles se taisent parce que je ne sais pas quoi faire. Je fais quoi si ça gueule et que personne n'écoute?

Il y a trop de choses à faire, trop de choses à penser à régler, trop de fils qui me tiennent éveillée, je veux dormir tout le temps, penser à rien pendant dix heures. Les visages tournent, les choses s'accumulent tellement que même si je n'y pense pas, ça me fait tomber à la renverse, le café, Raphaël, ma mère, Christine, Pierre. Lui, en suspension dans l'air. C'est sur lui que je devrais écrire. Peut-être que si je dis comment il était, si je l'épingle avec des mots, il va me laisser.

Je ne sais pas pourquoi il se décompose dans l'est. Sa famille ne l'a pas fait brûler. Ils viennent de là, des raffineries. Du temps où les ouvriers étaient assez bien payés pour ne pas avoir besoin de savoir grand-chose et il ne voulait pas cette vie-là. Il est parti jeune, il a étudié, a rencontré ma mère, elle s'est vite rendu compte qu'il n'arrivait à rien, ils ont divorcé et après, il est mort dans son appartement et personne ne s'est douté de rien pendant quatre jours.

Il y a une bataille de mains, les siennes, qui veulent me garder proche, tout contre son corps, me ramener à la surface, me soutenir, me rescaper et les autres qui viennent de dessous, un lac, des grands bras sans tête, des pattes aux doigts palmés qui tirent vers le fond, je ne sais pas ce qui est le plus fort, ce qui va réussir à m'emporter sans que je me démembre et si Raphaël me tire et que mes jambes cèdent, que ma chair se déchire, que mes pieds restent pris au fond du lac, je ne plongerai pas les récupérer, je vais rester cul-de-jatte dans ses bras. Ou noyée aux cheveux flottants.

Il est sur ma peau, dans mon corps, dans ma tête, dans mes pensées, sur le visage de Raphaël, dans ce que je sens pour lui, il y a de lui partout et je ne sais pas ce que je dois faire pour qu'il sorte. J'ai mal au cœur et je fige. Je ne veux pas y aller comme une litanie d'enfant le dimanche soir, je ne veux pas y aller, je ne sais pas quoi faire et il faudrait que Pierre vienne tout démêler, tout arracher de moi, je veux les mains de Raphaël toutes nues, sans qu'elles s'accrochent à tout ce qui traîne en moi, je veux une chambre claire.

Elle a pleuré, elle ne peut rien entendre, rien écouter et elle s'emporte, se lamente, se morfond sur la mauvaise mère qu'elle a été. Je n'aurais jamais dû lui dire, jamais dû lui demander. Il ne fallait pas revenir là-dessus, elle n'est pas si conne, pourquoi je lui parlais de mon enfance, je ne pouvais plus lui raconter que c'était par curiosité, trop loin pour reculer, et c'est trop lui dire déjà, il ne fallait pas. Je ne sais plus ce que je lui ai dit ni comment ça s'est passé. Elle ne comprenait pas. Dehors, tout est en train de mourir, de sécher, de se concentrer pour l'hiver. Elle a pleuré plus que moi. Ne le savait pas, jamais et je n'arrive pas à la croire. Peut-être que j'étais tannée de lui dire que tout allait bien, peut-être que je voulais qu'elle arrête de sourire, d'être bien habillée, de ramener un homme aux deux mois dans sa vie, dans son lit et surtout qu'elle arrête de m'en parler tout le temps, de leurs tics, de leurs corps, de leurs manies. Comme si ces mots-là suffisaient à ce qu'elle se taise et qu'elle écoute pendant quelques minutes. Comme si elle pouvait faire autre chose que penser à elle, à sa collection de souliers, à ses crèmes antirides et aux hommes qu'elle doit se faire avant d'être trop vieille et trop molle pour être désirable. Elle va bien, elle va tellement bien qu'elle fonce dans la vie et qu'elle fait ce qu'elle veut. Et je n'aurais pas dû croire que je pouvais, que je devais lui en parler. Elle ne sait rien, c'est terrible et elle pleure, elle pleure sur elle qui n'a rien vu, qui a toujours fait de son mieux, tu le sais, et c'était difficile le retour aux études, le travail, le chômage, l'argent, le caractère instable de cet homme qu'elle a fait l'erreur de marier mais tu sais, on ne sait jamais qui on épouse avant de le faire. Elle ne croyait pas qu'il était déséquilibré à ce point, je t'assure et mon Dieu, c'est pas possible que ça soit arrivé. Il est mort, on ne peut rien faire pour avoir sa version des choses, il est mort, ne peut rien dire, pas se défendre et pauvre petite, je suis si bête de n'avoir rien vu mais je ne savais pas, je ne sais jamais quand quelque chose de mal se passe, je ne vois pas le mal, je suis comme ça et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour toi, je ne croyais pas qu'il était capable de quelque chose comme ça. Elle a raccroché sans que j'aie dit autre chose. Je savais que je n'aurais pas dû, que ça devait rester dans ma tête, qu'il ne fallait pas lui donner ce morceau-là de moi, qu'il fallait le garder jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour sortir sans ajouter je pense que.

Elle a demandé si j'étais certaine. Bonne question, maman.

Raphaël ne veut pas que je me noie.

Les voisins de droite étaient plus proches que dans mes souvenirs. Et il n'y a plus le terrain vague derrière. Tout est propre, clôturé, paysagé. C'était comme si en descendant du bus j'entrais dans un autre monde. Dix-sept ans. En descendant du bus, en marchant dans la rue où était ma maison pendant trois ans, je suis entrée dans une autre dimension. L'air était plus dense. Elle n'a pas été difficile à trouver. À l'endroit où la rue faisait un coude. Toutes les maisons pareilles, les familles pareilles, les autos stationnées sur le pavé uni devant les garages, le parterre aménagé, les plantes bien taillées, les arbustes protégés pour l'hiver. Il n'y avait que du gazon, ils ne voulaient pas mettre de fleurs, pas même planter les graines de fleurs sauvages que j'avais reçues à l'école, c'était trop d'entretien et pas nécessaire. Il y avait des fleurs sur le sofa et sur les napperons. Des dessins dans les fenêtres, des squelettes, des citrouilles. Les enfants n'en peuvent plus d'attendre, comme à Noël. Le sapin était dans le salon, en face de la grande fenêtre et je trouvais qu'il n'était jamais assez grand et il n'y avait jamais assez de cadeaux. En haut, les chambres. La mienne, avec le lit blanc, la commode blanche que ma mère poussait devant la porte quand il était trop en colère, le couvre-lit blanc et rose avec les oies. Dans les bras de ma mère, guetter la porte, les cris. Je pouvais voir les arbres de ma fenêtre. Me perdre dans le bois. Et c'est ridicule d'être allée là. Une journée de congé juste pour voir si la maison est encore là. L'érable de devant a grandi. Et la cour est restée la même, assez grande pour bâtir des cabanes, pour courir, pour se cacher même si elle ne communique plus avec le petit bois. Une cour faite pour avoir un chien mais ils n'ont jamais voulu, même si je jurais que je m'en occuperais bien, un chien juste pour moi, pour se coller à moi et dormir à mes pieds. Un chien assez gros pour me protéger des rats enragés cachés dans les bois, des mouffettes sous la galerie et des méchants, un chien pour jouer et ne pas être seule, un vrai ami. Ça aurait pu être la parfaite petite vie de famille à Montréal. Loin du centre mais encore sur l'île. Ça devait être écrit sur les dépliants des promoteurs. Une rangée de familles pareilles sauf une. Je ne sais pas d'où viennent les ondes écrasantes. Quand j'étais devant la maison. La lourdeur venait de l'air, de moi, de la maison, la présence était trop épaisse pour bien respirer. Trop lourd pour bouger. Même dans le bus, j'ai laissé une trainée, je suis certaine, de là-bas à ici, il en reste encore un peu dans mon lit, j'en ai ramené avec moi, ça n'est pas parti dans le bain chaud, le froid était entré trop loin. Quelque chose est resté.

Il me lisait les bandes dessinées du journal, le soir, avant de dormir, sur le sofa du salon. Plusieurs, en faisant la voix des personnages. Des voix très drôles mais je ne comprenais pas. Ma mère hurlait la nuit parfois et je ne sais pas ce qu'il faisait. Dans ma chambre, dans mon lit, je les entendais encore. Sa grosse voix, ma mère qui pleure. Il me parlait de la musique qu'il aimait. Pas comme les autres adultes. Et quand il avait un contrat, il ramenait des cadeaux à la maison, pour ma mère, pour moi, pour lui. C'était la fête. Il était gentil, il s'occupait de moi quand ma mère rentrait tard. Je ne la vois presque pas dans cette maison-là, comme si elle était transparente ou absente, il ne reste que des petits morceaux de vie, comme si tout était loin et délavé. Existait à peine.

Et je raconte peut-être n'importe quoi. C'est comme arracher quelque chose qui n'est pas mûr et qui se fait écraser, piétiner. Ça s'arrache comme si ce n'était que des mots, des informations objectives, légitimes. C'était quand, combien de fois, quoi, parce que faut savoir quoi pour évaluer la gravité, voir si j'exagère, sinon ce n'est pas recevable. Faut qu'elle sache pour comprendre et se dire que ce n'est pas sa faute, qu'elle travaillait, il ne faut pas la laisser entrer, elle prend toute la place et elle écrase avec sa peine, je suis une figurante, je ne fais que hocher la tête, elle explique tout tellement mieux que moi, elle répond aux questions, même celles auxquelles je ne pourrais répondre, elle est toujours là pour moi. Sa voix tellement forte qu'elle couvre la mienne et sa bouche trop rouge, tellement maquillée qu'on ne voit pas mes lèvres qui bougent aussi, qu'elle parte, qu'elle soit éjectée, qu'elle s'échappe de partout parce que ça ne va pas bien, elle fait trop mal avec ses talons hauts, avec ses mots. Elle pleure et elle se désole, elle n'a pas été assez là, pas assez bonne et il ne faut pas l'écouter, il ne faut pas l'écouter parce qu'après c'est elle qui devient petite, une toute petite fille à protéger, il ne faut pas l'écouter pleurer parce que sinon, on se sent mal et on oublie qu'elle a une grande bouche qui absorbe les mots des autres, tous les souvenirs, elle les mâche et quand elle les recrache, ils ne sont plus pareils, ils ne sont plus à nous, il y a sa salive dessus, son odeur et on ne les reconnaît pas, ils n'ont jamais été à nous et ça ne s'arrêtera jamais, elle ne se taira pas, elle aussi a été malmenée, c'est ce mot malmenée qui ne veut rien dire, qui ne veut rien dire. Elle aussi et je croyais que j'allais recevoir une révélation, que j'allais enfin tout comprendre mais non, pas du tout, il n'y a rien eu, juste une anecdote pour pouvoir pleurer sur elle, sur son enfance, pour cacher sa

bouche avec de grandes dents qui dévorent toutes les histoires, toutes les autres petites filles pour qu'il ne reste qu'elle, seule, unique et que si quelqu'un de gentil passe par là, elle soit choisie parce qu'elle a mangé la compétition. Des dents bien aiguisées. Se tenir à l'écart. Je me densifie, il n'y a plus rien qui circule. Mon cœur coagulé. Couler. Sans me débattre.

Je ne veux plus continuer. Je voudrais aller mieux, écrire tout ce que je dois faire pour que les choses changent, je voudrais tout laisser dans les mots, les remplir à ras bord et les laisser transpercer les pages, je voudrais que ça suffise mais ce n'est jamais assez, jamais fini. Je voudrais être seule et qu'on ne m'approche plus, je ne veux pas mourir aigrie et flétrie, les voix se lancent dans tous les sens, toute la journée, trouver l'issue et il n'y en a pas, elles rebondissent et je suis épuisée, tout est lourd, il n'y a rien de beau. Je ne sais pas ce qu'il me veut. Il doit être gentil, c'est moi qui ne suis pas capable de vivre ça normalement, il me faudrait un gars aussi cassé pour qu'on se comprenne, qu'on sache à quoi s'attendre. Je n'ai pas envie d'écrire ça, pas envie d'y penser, pas envie que les mots soient là, que ça ne soit plus possible de les effacer, qu'ils soient fixés sur la feuille et dans mes yeux et que ça devienne mon histoire. J'essaie par bravade, comme pour montrer que je suis capable d'utiliser ces mots-là mais ils ne veulent rien dire, il manque tout le dedans, il n'y a que le squelette et rien de plus. Je ne sais pas où est passée la chair.

Deux kilomètres sous terre. Par dessous mes pieds, tirée, accrochée. J'ai vu le soleil pâle et le ciel bleu, de loin. Il fallait rentrer pour ne pas couler au milieu du canal, pour ne pas défoncer la piste cyclable, avancer même lourde. Une ornière du bureau de Pierre à la maison. Tout est faux depuis le début. Mon visage, mes nerfs, mon histoire, mon sourire. Tout est faux et je me raconte n'importe quoi. Tomber de haut, m'écraser le corps. On me regarde comme si on n'avait jamais vu une fille comme moi. M'enfoncer dans mes jours de congé. Dormir, battue, chaque parcelle de ma peau pèse une tonne, tendons déchirés, tous les muscles endoloris et deux cent os cassés. Je dois dormir pour que ça se répare, que je sois encore capable de me tenir debout un jour.

Et si je dis, si j'essaie de m'approcher de ce qui s'est passé, je m'éloigne dès que j'y pense, je me sens m'envoler dès que j'y pense, mes yeux veulent regarder la lumière et il me faudrait du noir pour écrire, pour voir ce qui veut s'échapper, toujours scruter ou inventer, je ne sais plus, je me vois partir, chaque fois. Et les mots ne fonctionnent pas. Je peux répéter cinquante fois la même phrase et ça ne veut rien dire de plus. Il n'y a rien d'attaché aux mots, ils ne portent rien. C'est comme du silence, encore. Les images, les voix, comment les traduire.

Je ne sais pas ce qu'il a fait de moi, comment il a fait bouger mes bras et mes jambes, comment il m'a dit d'ouvrir la bouche, de tourner la tête, de ne plus bouger, que j'étais une bonne fille, je ne sais pas ce que ma mère faisait pendant ce temps-là, du magasinage, des courses, de la lecture, elle n'était pas là, au travail, peut-être, je ne sais pas ce qu'il a fait de moi. Je ne veux pas voir dans ma tête, il ne me reste que ses yeux et les impressions qui donnent la nausée. Il est mort et me possède encore. J'étais tranquille, je ne causais pas de soucis, j'ai toujours été une bonne fille.

Dans la cuisine. Sur la table. Sur le comptoir aussi, proche de l'évier. Et la cuisine était silencieuse, loin des chambres quand ma mère dormait. Le matin, le soir, elle me demandait pourquoi je ne mangeais pas, pourquoi je ne voulais rien avaler pendant les repas avec lui qui me regardait, qui souriait la bouche pleine en me disant que c'était bon, que je devais manger pour grandir et je ne sais pas si je voulais grandir ou juste mourir en me laissant tomber de la balançoire, le plus haut possible, presque toucher le ciel puis tomber, me casser le cou, ne plus être là pour voir leurs yeux sur moi au souper, leurs yeux sur ma bouche qui ne voulait pas s'ouvrir. Et ma mère ne savait rien, elle croyait que je n'avais pas d'appétit et quand j'allais chez une amie et qu'elle apprenait que j'avais dévoré le repas, elle s'étonnait, voulait connaître les recettes qui plaisaient à sa fille si capricieuse. Sa fille qui vomissait dans la voiture quand elle faisait une course avec lui. Sa fille trop maigre qui continuait de sourire toujours, comme une enfant. Et ma mère ne savait pas ce qui se passait dans sa cuisine, la nuit. Une marionnette endormie. Elle était trop occupée à refaire sa vie, à aller mieux, tous ces efforts pour se sortir de la vie qui s'était arrêtée quand elle m'avait eue. Et dans ma chambre, tout se mélange mais il est là aussi. Le cadre de porte. Il vient me chercher.

Il était là dans la porte et ce n'était plus lui. Ce n'était pas vraiment lui, d'autres yeux que ceux du jour et il me prenait, je voulais dormir, il m'emmenait et je voulais dormir. La veilleuse qui éclairait le couloir, je plongeais dans sa lumière. Je dirai au juge que je n'ai rien senti parce qu'il y avait la veilleuse, la petite lumière pour ne pas qu'il fasse noir, pour ne pas que les enfants aient peur pendant la nuit, s'ils se réveillent. La lumière éclairait quand il venait me chercher dans ma chambre. Je n'avais pas peur, j'étais déjà morte. Elle a fait comment pour ne pas savoir, pour ne rien voir dans sa maison. Sa fille. Juste une enfant qui ne mange pas, qui n'aime pas l'école. Un mariage qui ne fonctionne pas avec un homme malheureux et il fallait surtout qu'elle pense à elle, à s'en sortir ou qu'elle ne pense à rien, juste à ne pas me voir. Et il était là pour s'occuper de la petite pendant qu'elle essayait de réussir sa vie. Trois ans. Le temps qu'elle étudie, le temps qu'elle trouve un emploi payant, le temps qu'elle soit bien installée, le temps qu'elle divorce.

Il est mort et il me coupe la parole, je n'ai plus personne à qui le dire. Plus personne à accuser. Je pourrais raconter n'importe quoi, être une sale bête, ma mère le sait, elle n'est pas certaine, je devrais lui donner les détails, tous les détails, pour qu'elle croie que c'est arrivé vraiment et que c'était grave parce que je pourrais aussi exagérer. Elle doit savoir les faits pour déterminer si c'est important, si elle peut me croire, si elle peut se dire que oui, sa fille et son mari, pendant qu'elle était à l'école, pendant qu'elle travaillait, pendant qu'elle faisait sa vie, qu'elle dormait pour reprendre des forces et affronter une nouvelle journée. Il se passait des choses qu'elle ne voyait pas.

Il n'y a rien d'autre, couler, personne pour me ramener. Respirer l'eau tiède, me remplir enfin de partout, plus de vide. Juste l'eau qui me remplit et me fait flotter, ce sera plus simple, je n'aurai plus à exister, rien de sale. Je n'aurai plus envie de vomir. Suspendue quelques secondes, suspendue et partie.

Et je pourrais dire tout ce qui s'est passé, ce que je crois qu'il s'est passé, assembler les pièces du casse-tête, dessiner celles qui manquent à partir de sensations plus que de souvenirs, je pourrais tout dire, à Christine, à Raphaël, à ma mère. Ils ont besoin des détails pour comprendre, pour se le représenter et pour mesurer, ils ont besoin de mots et d'images parce ce n'est peut-être pas si grave parce qu'il n'y a pas eu, tu sais? Et ma mère peut soupirer, soulagée il n'y a pas eu, non? Lui dire non comme si je m'ouvrais les veines, comme si je me coupais les mains, m'enterrais vivante. Alors ce n'est pas si grave. Ce n'est certainement pas grave, je suis encore à moitié vivante, je vais t'avertir quand je ne le serai plus.

Il m'a fait ça. Le dire, le répéter et le redire encore pour que ça sorte petit à petit, que ça ne reste plus collé en moi, le dire encore et encore, épuiser tous ces mots-là, il l'a fait, il l'a fait. Dans cette maison que nous habitions, tout proche du parc, tout proche de l'école. Comme si c'était un jeu.

Et il ne m'aura pas, il ne faut pas qu'il réussisse à m'avoir, il ne faut pas qu'il réussisse à me manger toute crue, que sa bouche se pose sur moi et qu'elle fasse toujours entrer la mort, il ne faut pas qu'il gagne, qu'il réussisse à faire que je n'existe plus du tout, que tout ce qui me reste pour les cinquante prochaines années c'est de répéter toujours les mêmes choses, que tout ce qu'il me reste maintenant, c'est de le laisser me prendre. Trouver quelque chose qui m'appartient encore.

Je me suis déguisée en sorcière. Tout le monde a dit que ça m'allait bien. Je devrais faire ça toute l'année, être tellement noire que je n'existe presque plus. Personne ne remarquerait si je suis belle ou pas, ni comment je suis habillée. Je ne serais plus Anne, juste une sorcière, rien de personnel et ça ferait du bien, ça libérerait. Je n'aurais plus de visage, je me cacherais derrière mon nez immense et mes verrues, personne ne me verrait, personne ne voudrait voir autre chose que la sorcière et il n'y aurait plus à être normale, je me ficherais pas mal des chemins de mon cerveau, je cueillerais toute la journée des ingrédients infects pour mes potions. Je pourrais rester dans mon coin de cabane, perdue dans les bois et faire mes petites affaires sans me soucier des autres, je pourrais grommeler toute la journée devant mon chaudron en pensant à tous ceux que je déteste et que je veux faire mourir, je pourrais aller voir mon ami le diable et lui demander une entrevue avec un mort et il me conduirait aux enfers, je lui dirais que pour ce mort-là, les enfers ne sont pas assez souffrants et il me laisserait seule avec lui. Et là, je ne sais pas ce que je ferais. Je ne sais pas me venger, je ne sais pas comment je pourrais lui rendre ce qu'il a mis en moi, lui redonner le mal qu'il m'a fait et je ne sais pas comment lui faire mal, ma bouche n'est pas assez grande, je ne veux pas le voir.

Si j'étais une sorcière, je n'aurais pas peur. Il serait attaché à sa chaise et je lui demanderais s'il se souvient de moi. Je lui dirais qu'avant, je n'avais pas de verrues ni de nez crochu, que j'avais la peau lisse et que j'étais jolie. Je lui dirais que j'avais une belle robe blanche quand il avait marié ma mère et qu'il y avait des boutons de roses dans mes cheveux. Je lui dirais que sur la photo qu'il me reste de lui, il sourit et que si je n'étais pas sorcière, j'aurais peur de sa bouche qui mange les enfants. Mais il devrait avoir peur maintenant parce que je sais ce qu'il a fait. Je lui dirais qu'il est infect, qu'il me dégoûte, que je voudrais le piétiner avec mes bottines pointues et l'écrabouiller comme une coquerelle et qu'on n'en parle plus mais que je ne vais pas faire ça, ce serait inutile. Parce que c'est son âme que je veux pulvériser. Qu'il ne reste rien de lui sous sa couche de graisse, qu'il n'y ait plus rien comme espace où penser, respirer, sentir, il faudrait que j'invente un châtiment juste pour lui, une potion pour lui cracher ce qu'il a mis en moi et je n'aurai jamais ce qu'il a pris parce qu'il l'a mangé et s'il rit, qu'il me dit qu'il est déjà en enfer et que je ne peux rien lui faire de pire, je vais me casser en mille miettes. Satan

va venir voir ce qui se passe. Il ne pourra qu'avouer tout grelotant de peur, suintant le repentir. Je vais sortir des enfers, éblouie par le soleil et la terre va recommencer à tourner.

Si j'étais une sorcière, monsieur Tom aurait des pouvoirs et il saurait lire dans le cœur des hommes. Il me dirait qui est digne de confiance juste en le regardant avec ses yeux jaunes et je comprendrais tout de suite de qui je dois me méfier.

Ça ne pourrait pas se passer comme ça. Ce serait trop facile, je ne serais même pas vengée. Mais si j'étais une sorcière, je ne serais pas terrorisée. Et ce serait un massacre en bonne et due forme. Il souffrirait à ne plus se rappeler ce que c'est que d'être bien et je lui réciterais les livres d'images qu'il me lisait en lui coupant la peau avec une lame de rasoir mais ce serait trop doux, il faudrait plus que ça, je lui ferais manger les pages chiffonnées jusqu'à remplir sa bouche et qu'il respire à peine. Qu'il me regarde avec ses yeux implorants, qui sortent presque de leurs orbites et je lui parlerais d'une voix douce, je lui dirais tout ce que je lui fais calmement et s'il a mal, je lui assurerais que ça ne fait pas mal, quand je le pincerais au sang ou que je lui brûlerais les yeux, je lui dirais qu'il se comporte bien. Je pourrais le découper et le cautériser pour ne pas lui faire le plaisir de mourir au bout de son sang, lui faire manger sa chair, parce qu'il a une grande bouche sale pleine de dents pour dévorer, il faut que ça serve toutes ces dents pour mastiquer, pour écraser, broyer, avaler, c'est le grand déchiqueteur, il mâche tout ce qu'il trouve. Et je lui arracherais les dents une à une, il ne pourrait plus faire de mal aux autres, aux petites filles mortes et innocentes, il ne pourrait pas aller les chercher dans leur tombe avec ses gencives saignantes et il faudrait le neutraliser tout à fait, lui couper la langue et le sexe, lui coudre l'une à la place de l'autre ou les lui faire manger et il serait presque prêt à retourner aux enfers, il ne ferait plus de mal et il faudrait aussi appeler une autre sorcière, puissante, pour qu'elle tire toutes les ramilles qu'il a fait pousser en moi, un exorcisme de son mal et ensuite je pourrais le laisser brûler.

Superman a livré le kombucha et m'a ramenée à la maison.

Je ne sais pas pourquoi je suis allée là-bas, pendant tout le trajet j'attendais, je ne pouvais rien faire d'autre qu'égrener les stations une à la fois, voir la différence entre les passagers de Lionel-Groulx, ceux de McGill ou de Préfontaine. J'ai erré dans le cimetière avant de chercher sa place. Des cercles concentriques. Je n'entendais pas les chicanes des étourneaux et des corneilles, je ne sais pas s'il faisait soleil ou nuageux, je ne sentais rien, je ne me disais rien. Il était là, quelque part. Et je devais y aller, comme la maison. Raphaël ne devait pas être là, il aurait vu le vent dans les branches presque nues, il aurait senti le soleil ou la bruine sur ses joues, il aurait entendu les oiseaux. Mais pas que je m'approchais de quelque chose de gros, d'énorme et d'inconnu. Il y a des choses qui se passent et les mots viennent après, longtemps après. Parce que ça ne rentre pas tout de suite ou que c'est trop flottant pendant un moment. Son nom était inscrit sur la pierre, incrusté dans la matière pour indiquer sa possession au-delà de la mort de ce bout de terre du cimetière. Même mort, ça lui appartient encore. Son nom est écrit là, sa naissance unie à sa mort et il n'y a rien de plus. Rien sur ma mère, rien sur moi. Son nom gravé dans la pierre grise. Toutes les lettres que je ne veux pas écrire. Son nom était là, en entier. Son territoire se limite à ce carré-là maintenant et il est mort, il y a un début et une fin, un avant et un après le trait d'union. Comme si la vie était cette petite ligne entre la naissance et la mort, comme si ce n'était que ça, un trait d'union entre le début et la fin. Il y a sa naissance en 1958 et sa mort en 2014, entre les deux, rien. Ces deux dates-là sont les seules importantes au cimetière. Le mariage, la maison, le divorce, je ne sais pas leurs dates de début et de fin. Ce qu'il a fait, ce qu'il a été n'est pas écrit sur la pierre. Son nom, ses dates, repose en paix. Une croix avec un ange laid. Et il était là, dessous, dans son cercueil. Il avait sa place, son territoire à lui. Son espace privé pour se putréfier en paix, tranquille, personne qui ne peut venir le harceler maintenant, personne qui peut lui poser des questions, qui peut venir lui demander des comptes et on est censés faire quoi quand on a envie de vomir, on est supposés honorer sa mémoire malgré tout. Il ne peut plus rien dire, il ne peut plus parler pour se défendre, il reste là, seul dans sa tombe, avec ses dates, dans son repos que rien ne trouble et ça sert à quoi de donner des coups de pieds sur le sol, il ne les sentira pas. Il est mort depuis presque un an. Ça ne doit pas être beau à voir. De la graisse fondue, de la peau trouée, des cheveux rares, de la chair pourrie. Il ne peut plus rien dire. Ni que j'étais une bonne petite fille, ni que je raconte n'importe quoi, ni que ma mère était folle, ni que je suis une sale petite créature. Il ne peut pas répondre. Je ne peux rien lui lancer au visage en espérant que ça lui colle dessus. Il faudrait

que je me couche sur sa tombe, que ce qui lui appartient suinte de ma peau, que toutes les minuscules gouttes de son liquide visqueux se rejoignent et forment de grosses coulées blanchâtres qui imprègnent la terre jusqu'à réintégrer son corps. Que tout ce qu'il a déposé retourne en lui, qu'il reprenne les images, qu'il reprenne ses mains, il faudrait qu'il se mette à pleuvoir et que les gouttes extirpent cette histoire de moi, que l'eau me traverse et désincruste ce qui lui appartient. Que ça reste au cimetière, que ça reste dans le lot A-375, que ça n'en sorte plus. Rien de plus que lui, pas ce qu'il a fait et il peut reposer en paix après ça. Il n'est pas inquiété, personne ne lui refuse une sépulture, personne ne vandalise sa tombe. Il peut rester mort, avec sa terre, respectable parce que tout le monde est indifférent. Personne ne sait.

Je ne veux plus jamais lui parler. Si elle appelle encore, je vais vomir. Ce n'est pas assez de ne rien dire et de la laisser se faire la conversation, j'ai la nausée et je ne peux plus garder le téléphone proche de mon oreille, même cette distance me fait suffoquer et elle veut m'attraper par les ondes et je lui ai interdit l'accès au café, elle ne viendra plus jamais mais je ne peux pas lui faire confiance, elle ne peut pas penser à quelqu'un d'autre qu'à elle et si elle vient, je vais partir par derrière. Si elle appelle, je vais raccrocher, je ne répondrai plus. Elle a reçu la photo de son mari, elle a ce qu'elle voulait. Rien à lui dire maintenant.

Il faudrait occuper sa tombe, m'installer là, le cacher tout à fait, ou laisser son nom et ajouter une épitaphe au feutre indélébile. Du terrorisme de pierre tombale, avec tous ceux qui ont vécu la même chose, ça doit en faire des salauds qu'il faudrait débusquer. Et ce ne serait plus le cimetière du repos, il n'y aurait pas de repos, la nuit, tous en noir, des garçons, des filles, des vieux et des jeunes, des mamies, tous armés d'un feutre à écrire exactement ce qu'ont fait ceux qui sont enterrés là depuis des mois et des années. Peu importe s'ils ont été reconnus ou s'ils ont eu du succès ou fait de grandes choses. Écrire ce qu'ils ont été. Écrire ce que tout le monde oublie. Le vrai. Et la promenade paisible du dimanche serait un peu moins hypocrite. Tous ces gens morts ont fait des choses laides et ils dorment en paix alors qu'on s'agite ici, qu'on ne sait plus comment vivre parce qu'ils nous ont tués. Et on reste debout. Il faudrait le dire aussi. Barrer repose en paix et ajouter d'autres mots, pour rendre son repos impossible, qu'il soit inquiet de ce qui se passe en haut, de ces gens qui se retournent pour lire les inscriptions sur la tombe, d'abord outrés que quelqu'un ait osé vandaliser un lieu saint et ne pas respecter la pierre tombale puis dégoûtés par ce qu'ils liraient. Si leur nom est écrit sur la pierre, il faut aussi dire ce qu'ils sont. Il faudrait le faire. Devenir méchante pour de bon, ne plus être si raisonnable que rien ne paraît jamais, que tout reste lisse sur ma peau et qu'il n'y ait de dents que dans mon sourire.

Cet homme ne mérite pas d'avoir son nom sur une pierre.

Lou a commencé à marcher, en retard sur le calendrier officiel du bébé standard, Christine était inquiète parce que c'était long. Sa mère lui a dit qu'elle avait marché à 11 mois, Lou était en retard de trois mois, c'est beaucoup pour un bébé. Elle va chez la mère de Jeff quand Christine vient travailler. Pour sortir de la maison. Pour faire des salades, des muffins et de la comptabilité avec moi. Chez Pierre, un truc étrange, comme une révélation, un renversement qui fait tomber dans autre chose, une chute encore, quelque chose qu'on comprend sans que ce soit rationnel. Il a dit qu'il était mort, qu'il ne me hantait pas. Ma peau. Les mêmes cellules que celle de la petite fille figée dans le temps. Pas vraiment morte, elle. Depuis tout ce temps, ce n'est pas lui qui reste là, les mains ne venaient pas de lui, ce n'est pas lui encore dans mon corps. Il ne me possède pas. C'est elle qui rejoue sans cesse ce qu'elle a vécu. Son fantôme à elle. Ce ne sont pas ses mains qui me prennent, ses lèvres molles qui me frôlent, il n'est pas tout puissant, ne peut pas revivre en moi, il est mort, il pourrit sans avoir de pouvoir mais je ne suis pas morte et elle vit en moi, terrorisée parce que les mains de Raphaël lui rappellent l'autre qui venait la chercher dans son lit quand sa mère dormait, qui la menait à la cuisine pour lui dire quoi faire, je ne sais pas combien de fois, je ne sais pas le début, la fin mais c'est imprimé en moi. Elle ne peut pas oublier, elle ne peut pas comprendre que Raphaël n'est pas lui et que je n'ai plus huit ans. Elle ne me laisse pas vivre comme je ne la laisse pas parler. M'approcher de la terreur qui l'a pétrifiée.

Avec Raphaël, cette nuit, le commando est allé au cimetière. Creusé sous les grilles, sans se faire voir. Il n'y avait pas de feulements de zombies, rien que du silence. L'impression d'être dans un film, la peur de se faire prendre par le gardien de nuit mais il ne devait pas faire des rondes souvent, il faisait trop froid et Raphaël était là, tout proche à tenir la lampe de poche sans que la lumière nous trahisse trop. Comme des espions. Ce n'est que devant sa tombe que ça a cessé d'être excitant. Je suis revenue le voir avec du renfort. Pierre et Christine sont dans ma tête, dans mon dos, pas vraiment là mais je les sens aussi. Avec Raphaël qui se tient proche et me regarde. Je suis restée avec le feutre un petit moment pour me condenser, me rassembler. Il est mort. J'ai grandi.

Sur la pierre, j'ai aussi écrit.

TRACES

Pendant quelques années, j'ai voulu être comédienne. Je jouais des scènes, j'allais voir du théâtre, je lisais des pièces, je feuilletais Stanislavski. Ces années de théâtre resurgissent lorsque je me prépare à écrire. Je détermine d'abord le décor, le lieu, les costumes et les déplacements. Je place ensuite chaque élément comme si j'étais la metteuse en scène, pour que le spectateur comprenne les intentions du personnage et qu'il en vienne à oublier que ce n'est qu'un personnage. En écrivant ainsi, je ne joue pas. Je construis les grandes lignes de l'histoire qui permettra de faire entendre une parole.

Une fois le cadre posé, je peux me mettre dans la peau du personnage et lui laisser prendre la parole. C'est dans la peau d'Anne que j'ai écrit *Tombée lestée*. Metteuse en scène et actrice, j'ai écrit ce roman comme s'il s'agissait de moi. Je me tenais à la fois très proche d'Anne et distancée, en train de réfléchir aux manières de montrer tel ou tel autre aspect de son expérience. J'étais dans une position paradoxale faite d'écoute et de parole.

Bien sûr, je me tiens derrière le personnage. Ce sont mes choix d'écriture qui soutiennent le texte. Et ces choix sont influencés par mes idées, par tout ce que je suis. Mais pendant l'écriture, je voulais me faire oublier et que le texte produise un effet de réel assez fort pour que le lecteur croie à la voix d'Anne.

Après le théâtre, j'ai complété un baccalauréat en philosophie. Je réalise maintenant combien je suis encore marquée par ces études et par les questionnements philosophiques. Je ne me contente pas de ce qui est présenté, je ne me satisfais pas des lieux communs; je cherche à identifier ce qui sous-tend les idées auxquelles j'adhère. Que ce soit dû aux études ou à une tendance naturelle, cette remise en question des apparences et des idées reçues accompagne

mon écriture et me pousse à travailler à la fois le contenu et la structure de mon texte de manière à rendre présent ce que je veux vraiment transmettre.

Depuis que j'ai commencé cette maîtrise – même avant en fait – je pense à mon projet d'écriture. J'ai longtemps hésité quant au ton à adopter, à la manière d'aborder le personnage et l'histoire. Il y a longtemps, j'ai lu une entrevue d'Anne Hébert où elle parlait de son rapport à l'écriture. Je me retrouve dans ce qu'elle dit. «Je suis prise avec mes monstres. Quand je vais écrire, je vais, moi aussi, voir mon étang aux monstres, et je me dis, tiens, il y en a encore?...¹» C'est sur les monstres que je voulais écrire. Sur ce qui se cache dans le silence, dans l'ombre, dans la blessure. Les monstres que l'on porte en soi, ceux qui se conduisent comme des passagers clandestins, ceux qui sont invisibles mais font sentir leur présence.

Pour moi, écrire sert à montrer les monstres. À soi-même et à la société. Il fallait que mon texte dise quelque chose sur ces monstres qu'on ne veut pas regarder en face. J'ai choisi de parler de trauma, de l'inceste plus particulièrement. C'est un sujet dont on parle trop peu encore, puisque cela arrive toujours. Si l'art sert à faire réagir, comme on le prétend, il me semble que le sujet de l'inceste devrait être plus abondamment traité. En effet, bien qu'il soit présent dans le discours médiatique et social, l'inceste, en tant que réalité qui affecte un grand nombre² de femmes et d'hommes, demeure dans l'ombre. On pourrait croire le contraire en 2016, mais les agressions sexuelles (sur les enfants ou les adultes) restent entourées de silence, de malaise et de honte. Il faudra peut-être encore plusieurs récits d'inceste, plusieurs

¹ Pascale Navarro. Entrevue avec Anne Hébert, «Anne Hébert : démons et merveilles», *Voir*. 7 juillet 1999, en ligne, <<https://voir.ca/livres/1999/07/07/anne-hebert-demons-et-merveilles-2/>>, consulté le 29 avril 2016.

² Bien que des statistiques précises soient extrêmement difficiles à obtenir, certains soutiennent qu'une femme sur cinq aurait été victime d'une agression à caractère sexuel avant d'atteindre dix-huit ans. Voir par exemple les chiffres avancés par L'Association internationale des victimes de l'inceste, «L'inceste en chiffres», *Aivi*, en ligne, <<http://aivi.org/vous-informer/inceste-ce-qu-il-faut-savoir/les-chiffres.html>>, consulté le 29 avril 2016.

mouvements comme «agression non-dénoncée», plusieurs affaires Jutra, pour que les choses changent vraiment et que l'espace de parole reste ouvert.

Pour plusieurs raisons, le trauma ne se laisse pas facilement mettre en récit. Alors qu'il est plutôt simple de décrire des scènes horribles que le lecteur peut se représenter, il est plus complexe de mettre en scène l'expérience traumatique. En effet, celle-ci est inscrite dans le corps de la survivante et les réminiscences débordent à la fois du langage et de la temporalité. Dans *Tombée lestée*, j'ai choisi de mettre en scène un personnage qui a vécu l'inceste. Lorsque l'événement traumatique raconté est l'inceste, à la difficulté de le mettre en récit s'ajoute celle de prendre la parole. Dans ces conditions, comment montrer ce monstre qui se cache dans l'étang et que personne ne tient à voir? Pourquoi et surtout comment transmettre à autrui cette expérience? Pour comprendre et approfondir le rapport entre l'écriture et le trauma, de même que la tension présente entre la parole et l'inceste, je vais avoir recours à trois œuvres littéraires publiées au cours des vingt dernières années aux États-Unis, en France et au Québec. *Le rapt*³ (*The Kiss* dans l'édition originale anglaise) de Kathryn Harrison (1997), *L'inceste*⁴ de Christine Angot (1999) et *Bonsoir la muette*⁵ de France Martineau (2016) font chacun du trauma incestueux l'enjeu central de l'écriture. Les trois récits, bien que provenant d'horizons variés, font écho à plusieurs éléments présents dans mon texte. En analysant les marques du trauma dans ces œuvres, je veux ouvrir un espace de réflexion autour de mon travail d'écriture et des préoccupations sociales, éthiques et politiques qui ont guidé l'élaboration de ce mémoire.

Je tiens à préciser que les trois œuvres que j'ai choisies pour m'accompagner dans cet essai diffèrent sur un point fondamental de mon texte. En effet, bien que les quatre récits mettent en scène des femmes qui ont vécu l'inceste et focalisent sur leur expérience, les narratrices de

³ Harrison, Kathryn, *Le rapt*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Suzanne V. Mayoux, Paris, L'Olivier, 1997.

⁴ Christine Angot, *L'inceste*, Paris, Stock, 1999.

⁵ France Martineau, *Bonsoir la muette*, Montréal, Sémaphore, 2016.

Harrison, Angot et Martineau sont identifiées à l'auteure. Soit elles portent le même prénom (dans *L'inceste* et *Bonsoir la muette*), soit le récit est donné comme un *memoir* (*Le rapt*) ou une autofiction (*Bonsoir la muette*). Dans les trois cas, en entrevue, les auteures s'identifient, au moins en partie, à leur narratrice. Ce qu'elles écrivent est lié à ce qu'elles ont vécu. Malgré cette différence fondamentale, j'ai choisi ces œuvres parce qu'elles me paraissent pertinentes et qu'elles offrent de nombreuses similitudes avec ce que j'ai écrit. Bien sûr, les questions de l'énonciation, de la réception, de l'engagement et de la vérité ne se posent pas de la même manière selon que le texte se donne comme une expérience vécue ou non. Mais si l'on met un instant de côté ces considérations, je crois que l'on peut aussi établir qu'il y a, outre le sujet des ouvrages, une similarité dans l'écriture. Comme leurs auteures, je me suis engagée à nommer ce qui devrait être tu, à débusquer les monstres là où ils se trouvent.

Plusieurs courants de la psychologie et de la psychanalyse permettent d'aborder la réalité du trauma et de l'inceste. Des chercheurs spécialisés dans l'étude du trauma incestueux ainsi que des victimes ont émis des réserves quant à l'utilisation des concepts issus de la psychanalyse freudienne. En effet, avec les concepts d'Œdipe, de séduction ou de fantasme utilisés pour expliquer l'inceste, la théorie freudienne tend à minimiser l'importance de la réalité incestueuse ou à faire porter à l'enfant la responsabilité, même symbolique, de cet acte. Au contraire de l'effet escompté, cette théorie – ou son emploi sans nuance – semblerait entraîner une retraumatisation. C'est la raison pour laquelle cet essai privilégiera d'autres approches du trauma. Je m'appuierai en particulier sur les travaux de Pierre Janet et de psychologues d'approche janétienne, en particulier Onno van der Hart, Ellert R. S. Nijenhuis et Kathy Steele.

I

À l'origine, le terme trauma définissait une blessure physique, causée par un impact sur le corps. Avec le temps et, surtout, avec l'intérêt de certains psychiatres de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle (Charcot, Janet et Freud, notamment) pour certains symptômes difficilement explicables, le terme a été aussi employé pour désigner des blessures psychiques. Sans vouloir faire un historique des études sur le trauma, je trouve intéressant de remarquer que l'usage de ce terme qui semble commun (ainsi que les adjectifs qui en dérivent) est très récent : ce n'est qu'au retour des vétérans du Vietnam que les études sur le trauma se sont multipliées et que l'appellation de trouble ou syndrome de stress post-traumatique (TSPT ou SSPT) a été créé. Depuis une trentaine d'années, la définition de ce trouble a été élargie pour inclure d'autres événements traumatisants comme les viols, les agressions, les accidents de voiture et autres catastrophes.

Ce qui fait le trauma, c'est la manière dont est vécue l'expérience plutôt que ce qui se passe réellement. «Certains événements sont potentiellement plus traumatisants que d'autres. Ils provoquent des vécus puissants, soudains, incontrôlables, imprévisibles et extrêmement négatifs¹.» Le trauma submerge l'individu d'une telle façon que celui-ci est incapable d'assimiler, de catégoriser et de nommer l'expérience. De plus, les souvenirs liés à cette expérience traumatique sont conservés sous forme fragmentaire de sensations, d'images ou de sons qui les rendent difficiles à mettre en récit et à intégrer à l'histoire de vie de l'individu.

¹ Onno van der Hart, Ellert R. S. Nijenhuis, Kathy Steele, *Le soi hanté: Dissociation structurelle et traitement de la traumatisation chronique*, Bruxelles, De Boeck, 2010, p. 42.

Pierre Janet⁷ a été le premier à différencier la mémoire traumatique de la mémoire normale. Il considère que la mémoire des événements courants de la vie est une mémoire narrative, explicite. Cette mémoire liée au langage et à la communication tisse des liens entre les éléments de notre histoire pour donner du sens aux faits. Elle permet de jouer avec les souvenirs puisque l'individu est distancé du contenu mémoriel.

Or, c'est tout le contraire qui se produit en ce qui concerne la mémoire traumatique. Les réminiscences traumatiques ne sont pas organisées comme un récit narratif. Elles n'ont pas de début, de milieu ni de fin. «[...] [T]he imprints of traumatic experience are organized not as coherent logical narratives but in fragmented sensory and emotional traces : images, sounds, and physical sensations⁸.» L'impact de ces réminiscences est beaucoup plus grand et potentiellement handicapant que celui des souvenirs.

Contrairement à la mémoire narrative ou explicite, la mémoire traumatique échappe au langage et à une mise en forme cohérente. Le corps est possédé par le trauma et malgré toute l'énergie dépensée par l'individu pour ne plus s'approcher d'une situation terrorisante, des fragments de souvenirs peuvent lui exploser au visage à tout moment, par exemple sous forme de flashbacks ou de cauchemars. Dans ces conditions, il est compréhensible que l'expérience traumatique ne se laisse pas facilement mettre en récit. En effet, comment écrire une expérience qui a laissé des souvenirs fragmentaires? Pourtant, chacun à leur manière, les récits de Harrison, Angot et Martineau parviennent à nommer le trauma et à en montrer les traces, malgré ces obstacles de la mémoire. Pour comprendre ce qui est en jeu dans l'écriture de ces auteurs relativement à l'inceste, je vais analyser les procédés littéraires qu'elles mettent en

⁷ Pour approfondir les travaux de Pierre Janet, se référer, entre autres, à : *L'évolution de la mémoire et de la notion du temps*, Paris, l'Harmattan, 2006 et à *L'état mental des hystériques*, Paris, l'Harmattan, 2007.

⁸ Bessel van der Kolk, *The body keeps the score*, New York, Viking, 2014, p. 176.

place pour rendre possible la transmission de leur expérience. Cela me permettra d'éclairer le processus d'écriture de *Tombée lestée*.

II

Pour mieux observer comment l'inceste travaille l'écriture dans *Le rapt*, *L'inceste* et *Bonsoir la muette*, il importe d'approfondir certains aspects de la réalité de ce trauma. Je précise que dans cet essai, le terme inceste est pris au sens large pour désigner les actes de nature sexuelle commis par une personne en position d'autorité, un parent (un père, une mère, un beau-parent, un oncle, une grand-mère, etc.) sur un(e) enfant (je privilégierai le féminin dans cet essai parce que les agressions sont majoritairement commises sur les filles). L'enfant est placée dans une situation qui la nie et la détruit. La personne qui devait l'aider à se construire est celle-là même qui fracasse ses frontières physiques et psychiques. Son territoire est envahi. L'enfant devient pour l'agresseur un objet à utiliser (Julia Kristeva dirait qu'elle devient abject² : ni un sujet, ni un véritable objet).

Dans *L'inceste*, Christine Angot montre très bien la confusion qui résulte de cet éclatement des limites entre soi et les autres. L'amante de Christine en fait elle-même le constat. «Certains ont des limites, toi tu n'en as pas³». La marque de cette absence de limites se traduit entre autres par un usage flou de l'intertextualité. Le texte est envahi par d'autres discours et il vampirise l'œuvre des autres. Angot recourt au livre de Hervé Guibert *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* paru neuf ans avant. Les préoccupations de Guibert et certaines de ses phrases sont calquées sans que cela ne soit dit clairement. En puisant de cette manière dans l'œuvre de Guibert, Angot montre et fait vivre au lecteur l'absence des limites entre soi et les autres, entre le texte qui vient de sa narratrice et celui qui vient de Guibert. Ce qui est particulier, c'est que l'intertextualité est le signe de l'envahissement à la fois *de* la narratrice et *par* la narratrice.

² Julia Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur*, Paris, Seuil, 1980.

³ Christine Angot, *op. cit.*, p. 148.

Angot fait entrer le lecteur dans les pensées de la narratrice et dans ses associations d'idées qualifiées d'«incestueuses». Pour produire l'effet d'un discours intérieur, l'écriture est empreinte d'oralité : les phrases courtes, hachées, cassées abondent, les idées sitôt énoncées sont annulées par une idée contradictoire. Combinée à cette écriture aux accents intérieurs, la mise en page du texte, presque étouffante en raison du peu d'espace entre les rares paragraphes, présente tout ce qui est dit sur un même plan. En effet, si le discours est placé sur un seul niveau, la juxtaposition des phrases peut créer des associations significatives et des images parfois difficiles à soutenir. Alors, l'absence de limites se montre clairement. Par exemple, Christine associe son amante à sa fille, l'homosexualité à l'inceste, le sexe à l'amour maternel. Elle passe ainsi de l'évocation du sexe de son amante à celui de sa fille. Ces associations montrent à quel point les limites entre les êtres peuvent être transgressées.

J'ai pleuré, mes larmes sur mes joues et les sécrétions vaginales de Marie-Christine Léonore-Christine, ce restaurant, on fera couler le champagne. Léonore. Léonore. Marie. Marie. Christine. Je pleurais, c'était la fusion, j'étais elle, en plein délire homosexuel¹¹.

Les associations font perdre de vue la limite entre agresseur et victime. «Je cherche à être un monstre, peut-être, comme lui, je suis folle, comme lui, ça gâche tout, comme lui, j'ai des petites mains, comme lui¹²». Si les limites entre l'envahisseur et l'envahi sont floues, cela signifie que les rôles peuvent facilement s'interchanger. Angot se tient loin de la dichotomie coupable/victime. Elle n'accuse pas et elle n'excuse pas le père. Sans porter de réel jugement, elle énonce les actes commis. C'est ultimement au lecteur qu'il revient de trancher.

La disposition du texte s'aère dans la troisième partie, «La Valda». Pour introduire ce qu'elle s'apprête à déclarer, Christine s'adresse au lecteur comme elle l'a fait à quelques reprises.

Je vais essayer de vous parler. [...] J'essaie de vous parler, j'y vais, il n'y aura pas de jeux de mots, il n'y aura pas de haine, il n'y aura rien, il n'y aura pas de

¹¹ *Ibid.*, p. 72.

¹² *Ibid.*, p. 188.

construction littéraire, il n'y aura rien; rien rien, rien, il n'y aura rien. Il n'y aura que des souvenirs, chaque souvenir va être un arrachement à écrire. Souvenir, livre de souvenir. Je me souviens. Je me souviens de Ricola, bonbons Kréma, mais aussi, autre chose¹³.

Elle veut parler pour se libérer, parce que son amante l'encourage à le faire et aussi pour nommer les causes de cette folie qu'elle a montrée en première et deuxième parties. Pour écrire ce qu'elle sait devoir écrire, il lui faut replonger dans le souvenir, ce qu'elle fait après avoir livré cet avertissement. Elle plonge en entraînant le lecteur, en lui donnant à voir tout d'abord une enfance normale, à laquelle il peut s'identifier (Ricola, bonbons Kréma, Vittel Délice, jardin public, balançoire...) et en lui disant qu'il y a autre chose, parce qu'il y a aussi le père, et les souvenirs.

Alors que le reste du récit tenait en un bloc, si l'on excepte les définitions de termes psychanalytique de la deuxième partie, les quarante dernières pages sont séparées en paragraphes délimités. Angot donne un titre à chaque scène. Les réminiscences sont déclarées dans une partie séparée du reste, hors de la vie qui se donnait à lire dans les deux autres parties. Ce traitement des scènes d'inceste est en accord avec ce que j'ai dit de la mémoire traumatique. Les titres nomment et sortent les événements traumatiques du temps du récit. Comme si ces souvenirs-là ne faisaient pas partie du récit de la même manière, comme s'ils ne pouvaient être réarrangés, construits ou modifiés. Ils sont figés dans le temps, présentés comme expliquant les comportements, les pensées et la folie. Lorsqu'elle énumère le titre des souvenirs dont elle veut parler, Christine semble se donner un devoir de tout dire. Comme si elle devait sortir du sac, cracher sa Valda sans rien oublier.

Le Codec, c'est fait. Le Touquet, je vais le faire, ça ne m'amuse pas. La sodomisation non plus. La voiture, le sucer dans la voiture, lui manger des clémentines sur la queue, tendue, les pharaons d'Égypte, le jour où on est pas allés à Carcassonne. Nancy, j'en ai déjà dit pas mal. Qu'est-ce qu'il y a d'autre¹⁴?

¹³ *Ibid.*, p. 146.

¹⁴ *Ibid.*, p. 162.

Le titre des scènes est énuméré sans affects, de manière presque clinique. Christine décrit ce qui s'est produit sans rien oublier, mais entre la première et la deuxième parties, qui montrent une femme troublée, en proie à de fortes émotions, et la troisième partie, qui détaille les agressions sans sentiments, il y a un fossé. Cette différence de traitement montre les traces du trauma à rebours. L'inceste est identifié comme cause de la folie, le récit opère un retour vers cette cause et montre l'absence d'affects, alors que le lecteur aurait pu s'attendre au contraire, vu les deux autres parties. L'inceste est déclaré noir sur blanc et ses marques sont montrées, éprouvées par le lecteur.

L'inceste ne s'arrête pas au dépassement des limites et à l'envahissement, il est aussi marqué par la prise de possession du territoire psychique et physique de l'enfant par l'agresseur. Celui-ci «[...] pousse les frontières du territoire parental à un extrême, jusqu'à s'emparer de l'espace psychique de l'enfant¹⁵». Possédée par le parent, l'enfant n'a plus d'existence propre. Kathryn Harrison décrit cette emprise du père dans *Le rapt*. Retrouvant à vingt ans un père absent pendant toute son enfance, la jeune femme se trouve envoûtée par une relation qui deviendra sexuelle malgré elle. À partir du baiser forcé donné par le père, elle n'a plus de volonté propre. Dépouillée d'une vie d'étudiante normale, la jeune femme vit également hors du temps pendant ces années de relations incestueuses. L'emprise du père est telle que rien d'autre ne peut exister. Pour transmettre cette possession, Harrison utilise des termes forts. Ce qu'elle vit pendant ces années s'apparente à la léthargie, la drogue, le poison, la somnolence, la possession et l'envoûtement. Elle oppose également à l'absence de regards maternels (la mère est décrite comme une femme qui dort avec un masque sur les yeux durant les premières années de vie de sa fille) la présence très intense des regards dévorants du père. Aux yeux clos de la mère froide s'opposent les yeux fiévreux du père qui regarde, qui photographie, qui scrute le moindre détail du corps de sa fille.

Les yeux de mon père : qu'ont-ils de si particulier? Ils sont d'une couleur qui m'est totalement familière – la même que les miens, la même que ceux de maman –, mais je n'en ai jamais vu, avant ni depuis, qui brûlent comme les siens à lui. Ils brûlent comme ceux d'un prophète, d'un fou, d'un amant. Toujours brillants, toujours injectés de sang, toujours braqués sur moi avec une attention absolue. Des yeux intelligents, lumineux, illuminés, éclatants, envoûtés, envoûtants¹⁶.

Les yeux du père deviennent un symbole de l'emprise qu'il exerce sur sa fille. Il la regarde et la possède. Elle n'existe plus que pour lui, pour ces moments où ils se rencontrent, pour cet amour paternel qu'elle veut recevoir.

¹⁵ Peng, Jenyu, *A l'épreuve de l'inceste*, Paris, Presses universitaires de France, 2009, p. 35.

¹⁶ Harrison, Kathryn, *op. cit.*, p. 63.

La jeune femme fige lorsque son père entre sa langue dans sa bouche en l'embrassant pour lui dire au revoir. Elle est en état de choc pendant des semaines après cet événement. Confuse, elle est dans l'incapacité d'assimiler et de comprendre ce baiser. De la même manière, l'enfant qui vit l'inceste est placée dans une situation incompréhensible et terrorisante. Sans protection contre les agressions et incapable de les faire cesser, elle n'a d'autre choix que de se dissocier de ce qui arrive. En terrorisant l'enfant et en la poussant à se dissocier, l'adulte obtient ce qu'il veut et assoit sa domination, s'assure de sa complète possession d'un autre être. Sans être vraiment morte, l'enfant est fracturée en deux parts, une qui vit l'abus et l'autre qui poursuit sa vie d'enfant, sous nos yeux souvent aveugles.

Cette fracture psychique, conséquence du trauma, est caractéristique de l'état dissociatif. Le concept de dissociation a aussi été développé par Pierre Janet au tournant du 20^e siècle. Selon ses recherches, la personnalité est une structure composée de plusieurs systèmes d'idées. On dit qu'il y a dissociation lorsque ces différents systèmes ne forment plus une synthèse mais qu'il y a une division, une ligne de faille entre certaines des parties. Cette division se produit souvent au moment d'un trauma. Par exemple, en rapportant les propos d'une victime d'inceste, le psychiatre Bessel van der Kolk illustre ce mécanisme.

When her father started to touch her, she made herself disappear; she floated up to the ceiling, looking down on some other little girl in the bed. She was glad that it was not really her – it was some other girl who was being molested¹⁷.

La personnalité se divise en deux ou plusieurs parties qui continuent à vivre indépendamment les unes des autres. Une partie de la personnalité (la partie émotionnelle) est bloquée au moment où le trauma s'est produit et conserve la mémoire de l'événement tandis qu'une autre partie (la partie apparemment normale) continue de se développer en ignorant et en réprimant la partie émotionnelle pour pouvoir continuer à fonctionner dans la vie quotidienne. Cette fragmentation de l'être est reconnaissable chez les individus traumatisés. Leur personnalité est structurée par le trauma et en porte la trace. La dissociation ne se termine

¹⁷ Bessel van der Kolk, *op. cit.*, p. 132.

pas au moment où les abus cessent, pas plus que l'enfant ne se relève après avoir été tuée. Elle reste et témoigne du passé. Cette structure dissociative a pour but de tenir le trauma à l'écart de la partie de la personnalité qui est apparemment normale.

Dans le récit de Harrison, la dissociation est décrite de manière non équivoque. «Ce qu'il me fait ne m'est ni agréable ni désagréable. Une telle séparation s'opère entre mon esprit et mon corps que je ne sais pas ce que je ressens¹⁸». «Je me rappellerai tout, jusqu'à la moindre petite chose, en ce qui le concerne. [...] Mais je ne pourrai jamais me rappeler ce que je ressentais¹⁹.» Il manque des sensations et des émotions à ce contenu mémoriel. Sans vouloir analyser Harrison elle-même, on constate que ce qu'elle décrit correspond tout à fait aux observations de Janet. Les souvenirs sont incomplets, il y a une séparation du corps et de l'esprit qui peut correspondre aux différentes parties de la personnalité.

Harrison fait plus qu'analyser et décrire cet état dissociatif, elle le montre et le fait sentir au lecteur. Pour ce faire, elle utilise un dispositif paradoxal. D'une part, *Le rapt* porte sur la relation incestueuse avec son père. Elle décrit (sans les détailler) certains actes posés et certaines situations vécues dans le cadre de cette relation qui n'appartient pas à la vie normale. En effet, les lieux de rencontre du père et de la fille sont des espaces vides, hors du temps, hors de la vie. Pour survivre à ces rencontres, la jeune femme se dissocie et devient léthargique. D'autre part, le texte agit sur le lecteur comme le baiser du père sur la narratrice. Bien que le propos soit dur (l'inceste, la possession), il est traité d'une manière qui ne le laisse pas soupçonner. En lisant ces phrases irréfutables sur le plan syntaxique, qui se suivent de manière logique et s'assemblent en un récit facile à suivre, le lecteur peut se méprendre sur la gravité du propos. En effet, les phrases lisses semblent récitées sur un ton monocorde, parfaitement contrôlé. Pourtant, le champ lexical et les métaphores de la possession porteraient à envisager le contraire. Il y a un décalage inconfortable entre ce qui est raconté, et la manière

¹⁸ Kathryn Harrison., *op. cit.*, p. 118.

¹⁹ *Ibid.*, p. 126.

de le raconter, entre le contenu et la forme. Ainsi, la dissociation n'est pas simplement décrite, elle sous-tend le texte, et le brouillard qui envahit la narratrice au moment du baiser et de la relation avec le père contamine à son tour le lecteur.

L'aspect atemporel de ce qui est inscrit dans le corps par le trauma est particulièrement bien montré dans le passage où Harrison rencontre sa demi-sœur vingt ans après avoir quitté le père et où elle perd le contrôle. Assise à la table d'un restaurant anonyme dans un centre commercial, la narratrice perd la notion du temps et du lieu.

Je les regarde, et c'est comme si tout ce que j'ai vécu dans l'intervalle s'évaporerait d'un coup; je pourrais être n'importe où, à n'importe quel moment des vingt dernières années, je pourrais être là d'où j'ai fui. Une sueur de peur affleure sous mon chemisier et à la racine de mes cheveux²⁰.

Cette rencontre en ce lieu court-circuite la temporalité linéaire, elle ramène au temps du trauma. Son corps réagit et une peur incontrôlable prend le dessus. C'est la seule fois que le récit donne à voir la narratrice agitée plutôt qu'anesthésiée. Ce qui est intéressant dans cet épisode, c'est que sa lecture étonne. Ce passage permet au lecteur de voir un autre aspect de l'expérience que la possession et la léthargie, et jette un autre éclairage sur le récit très rationnel et analytique. En décrivant ces réactions physiques et ces pensées angoissées, Harrison fait sentir au lecteur la marque du père, la terreur qui se cachait sous l'endormissement.

²⁰ *Ibid.*, p. 158.

Dans le récit de France Martineau, *Bonsoir la muette*, la narratrice écrit ses souvenirs retrouvés. Elle raconte avoir passé de nombreuses années à oublier ce qui s'était passé dans son enfance. Cette exploration de souvenirs oubliés puis retrouvés met en évidence la relation complexe entre le silence et la parole, la version du père et celle de la fille. France se remémore certaines scènes marquantes de son enfance, essaie de retrouver les souvenirs et les sensations de la petite fille harcelée à l'école, maltraitée de diverses façons à la maison, prise entre une mère négligente et peu aimante et un père violeur.

La mémoire retrouvée est fragile, soumise aux doutes en raison de sa différence d'avec la mémoire habituelle. Ces souvenirs, inscrits profondément dans le corps, ne sont pas faciles d'accès pour la conscience ou le langage. Ils ne s'insèrent pas spontanément dans la mémoire narrative, déclarative. Par exemple, quand elle confronte son père, France peine à trouver des mots pour dire les abus. «Il me demanda ce que je lui reprochais exactement. Je ne savais plus. Sans agresseur qui en garde mémoire, les agressions existaient-elles encore?²¹» Le père ne fait pas que nier l'existence des agressions, il se rappelle avec plaisir les moments mêmes qui sont associés à la terreur pour France.

Ce qui était agression pour moi était plaisir pour P.; nous étions mêlés, corps à corps, dans une mémoire commune. J'étais prise de panique. Son regard sur moi, qui détaillait mon corps, n'avait pas vieilli. Pire que la mort, je sentais que je continuais à vivre dans sa mémoire, à y être violée à répétition, au moment où il voudrait bien démarrer son spectacle intérieur²².

Cette citation montre bien le choc entre les deux versions de l'histoire de l'enfance de France. Cette mémoire commune semble plutôt être la mémoire du père qui affirme son plaisir. Il y a un fossé entre la version du père, officielle, qui nie l'existence des abus et leur souvenir, et la version de France, qu'elle retrouve dans des flashbacks. Le traitement des scènes d'inceste

²¹ France Martineau, *op. cit.*, p. 102.

²² *Idem.*

est représentatif du caractère insaisissable de la mémoire. Le flou descriptif qui entoure les réminiscences pousse le lecteur à se demander, à la suite de France, ce qui est arrivé.

Le récit présente la version retrouvée et s'oppose à la version qui a longtemps prévalu. Ainsi, par sa forme et par son rapport à la mémoire, le texte devient un lieu de subversion. Il se pose comme une tentative de réécrire l'histoire en y ajoutant de nouveaux éléments tirés de la mémoire somatique. La mémoire valorisée n'est plus celle de l'autre ou de la famille où le pacte du silence prévaut. Les réminiscences imposent une transformation de ce qui était tenu pour vrai. France se rend compte des mensonges de l'agresseur qui «assurait que tout allait bien et que rien ne s'était passé²³». Un changement doit être opéré et c'est de ce passage d'une version à l'autre que le lecteur est témoin.

Tout au long du récit, le personnage de France est décrit en des termes très négatifs. Elle est la muette, la folle, l'attardée. Elle se dit laide, souillée. Cette souillure est souvent ressentie et exprimée par les survivantes. Ce sentiment accompagne la honte d'avoir vécu l'inceste. Les victimes en viennent à se croire responsables de ce qui leur arrive puisqu'elles «tremp[ent] dans le même crime²⁴» que l'agresseur. Elles sont incapables de déterminer si elles sont distinctes de l'agresseur, si ce qui leur arrive est leur faute. Paradoxalement, la culpabilité et la honte portées par les victimes assurent le secret. Prisonnières d'un pacte qu'il est impossible de briser sans révéler leur souillure, elles restent sous l'emprise de leur agresseur. Ces enfants s'emmurent dans le silence.

C'est exactement ce qui est en jeu dans le récit de France Martineau. La relation complexe entre le silence, la parole et la honte est nommée dès le début de *Bonsoir la muette*. Pour France, le silence est réel : pendant toute l'année de ses quatre ans elle est muette et ne prononce pas

²³ *Ibid.*, p. 102.

²⁴ Michelle Deslauniers, *Plaisir honteux*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1998, p. 9.

un mot. Puis, lorsqu'elle se remet à parler, le silence est porteur d'oubli. «Plus d'un an après, quand la parole m'est revenue, elle s'est installée pour mieux taire ce qui ne pouvait être dit. Des sons, là, pour détruire les traces, pour ensevelir le souvenir. Un lent renfermement au plus profond de soi»²⁵.

La parole masque le silence sans le rompre vraiment. Elle favorise l'oubli et l'ensevelissement des souvenirs. Le renfermement dans le silence s'accroît à l'adolescence lorsque France commence à se priver de nourriture.

Pour échapper à P., il fallait qu'un événement extérieur à moi décide de mon sort; en cela, l'anorexie correspondait bien à mon état d'esprit, où j'étais dans la passivité, en attendant que mon corps flanche, dans une fuite en avant où je n'avais pas à confronter directement P. Je me diluais entre ses mains²⁶.

L'emprise du père est telle que seule la mort peut faire cesser la mascarade et faire taire la parodie de parole de la vie quotidienne. L'anorexie devient une manière d'échapper à l'agresseur et d'avoir enfin un contrôle sur son propre corps. Il semble qu'il s'agit aussi, d'une manière perverse, d'une continuité de la destruction commencée avec les mauvais traitements et poursuivie par l'inceste.

Au silence de l'enfance et de l'adolescence décrits par France s'oppose la parole prise dans le texte, celle qui va jusqu'au bout de ce qu'il y a à dire. Indissociable de la mémoire, la parole est en effet un enjeu central de *Bonsoir la muette*. L'écriture se pose dès le début comme parole enfin retrouvée, parole qui dit le vrai, qui fait sortir de l'enfermement où le silence et la dénégation avaient plongé France. Pour qu'un tel renversement soit possible, il faut cesser de se battre contre les souvenirs. Tant que le secret pèse et conserve son emprise, la violence continue et elle n'est plus le fait d'un agresseur (bien qu'elle découle de son agression

²⁵ France Martineau, *op. cit.*, p. 9.

²⁶ *Ibid.*, p. 82.

première) mais de la victime contre elle-même. «As long as you keep secrets and suppress information, you are fundamentally at war with yourself²⁷».

La parole de France peut émerger quand la mère, puis le père meurent. Le texte débute avec la scène de l'agonie maternelle et se clôt avec celle du père. Ces deux scènes de mort tiennent en étau le reste du livre. Après la mort de la mère, le «je» de France émerge du «nous» des enfants utilisé dans le premier chapitre. La mort de la mère permet aux réminiscences de revenir hanter la narratrice et la mort du père signe la délivrance du poids de la honte et de l'emprise. «Avant de pouvoir s'exprimer librement, les victimes de l'inceste doivent s'arracher à elles-mêmes et à leur entourage le droit de se souvenir²⁸». C'est alors que la prise de parole est possible. La mort des parents délivre et permet à la voix de la narratrice de s'élever. Mais la structure du texte montre aussi la fragilité de cette voix qui émerge, qui a dû attendre que les autres se taisent pour pouvoir dire.

Juste après avoir raconté la mort du père, France peut tout dire. «Et c'est dans la certitude de sa disparation physique que je peux dénouer le dernier lien à P.²⁹». Le père, même vieux et affaibli, restait redoutable : sa parole et sa mémoire négationnistes pouvaient faire retomber la responsabilité et la honte sur sa fille. Le souvenir qui clôt le livre dénoue le dernier lien. Il est énoncé hors de l'étau parental, il révèle ce qui était caché.

Je vivais dans la terreur qu'il parle, qu'il répète ce que j'avais dit, que cela se sache. Si je parlais, il parlerait. Il avait le pouvoir de rendre publique ma honte quand bon lui semblerait, à sa guise et à son heure. Jusqu'à cette heure³⁰.

²⁷ Bessel van der Kolk, *op. cit.*, p. 233.

²⁸ Jenyu Peng, *op. cit.*, p. 151.

²⁹ France Martineau, *op. cit.*, p. 103.

³⁰ *Ibid.*, p. 104.

C'est une finale puissante, puisque la parole de la fille éclipse enfin la parole du père. France révèle ce qu'elle avait peur que son père dise, elle dévoile le lien qui la maintenait dans la honte. Mort, le père a perdu son pouvoir. Il n'a plus la possibilité de rendre public quoi que ce soit. Sa version s'effondre. Il ne détient plus ni la mémoire ni la parole. En reprenant possession de son expérience et de ses souvenirs, France reprend possession d'elle-même.

III

Dans *Tombée lestée*, j'ai voulu faire comprendre quelque chose de l'inceste, du trauma. Mon implication n'est pas comparable à celles de Kathryn Harrison, de Christine Angot ou de France Martineau, qui écrivent à partir de leur histoire. Bien que ce ne soit pas mon cas, je crois que certains enjeux et procédés littéraires sont similaires. Par exemple, *Tombée lestée* met en jeu le rapport à la mémoire et aux souvenirs retrouvés; les personnages du beau-père et de Raphaël se mélangent, comme si leurs contours n'étaient pas délimités, et Anne a une image d'elle-même très sombre, associée à ce qui est sale. De plus, le texte souligne son isolement, puisqu'en même temps qu'elle décrit la vie qui s'agite autour, Anne reste seule avec son carnet. Les phrases longues, les propositions alignées les unes après les autres créent un effet d'accumulation. Les énumérations qui servent à décrire la vie normale (les cyclistes le long du canal Lachine, les clients qui viennent chercher un café avant de partir travailler, les filles du café) produisent un effet d'écrasement qui traduit un sentiment de nullité, de solitude et d'anormalité.

Le texte explore la difficulté à dire et à se souvenir qui paralyse Anne. Au même titre que sa mémoire, sa parole est tronquée. Son langage est tordu, sa syntaxe cassée. «Tout me ramène à lundi, vie assommée. Pas la force de tenir le crayon ni de penser à ce que je devrais écrire. Pas de mots⁴». Ses phrases sont infinitives, ne comportent pas de sujet ou n'ont pas de verbe. Le trauma se montre ainsi sans s'énoncer, par un dérèglement de la langue.

À la fin, quand Anne décrit la scène d'inceste, sa parole prend le dessus. Les mots, sur le papier et sur la pierre, agissent comme des formules pour extraire d'elle ce qui s'y était incrusté. Son corps est toujours marqué mais la honte est à sa place, au cimetière.

⁴ Amélie Savard, *Tombée lestée*, 2016, p. 30.

Ce qui m'intéressait, en écrivant cette histoire, c'était de montrer le moment où la vie bascule, où le plancher se dérobe et où tout s'éclaire en même temps. Ce tournant où Anne se rend compte qu'elle a peut-être oublié des choses de son histoire, que sa version des faits ne rend pas compte de la réalité. Je tenais à ce que le roman s'articule autour du flashback. En effet, bien qu'il ne soit pas abordé de front dans le récit, ce flashback marque la vie d'Anne de manière irréversible. Il y a un avant et un après ce souvenir et je voulais le mettre en scène pour faire sentir la perte de repères du personnage et la chute qui s'en suit. En montrant l'impact de cette mémoire retrouvée sur sa vie, je voulais mettre en évidence comment ces souvenirs, en transformant l'histoire, changeaient aussi le rapport à soi du personnage, son identité.

Selon Paul Ricoeur, la mémoire et l'identité sont intimement liées. Alors que la tradition philosophique occidentale, qui culmine avec Descartes et le cogito, fait du sujet un substrat, Ricoeur remarque que, d'un âge à l'autre, d'une expérience à l'autre, nous ne sommes pas exactement les mêmes. Nous évoluons, nous devenons différents. L'individu porte pourtant le même nom, s'insère dans la même filiation et a sa place propre dans la temporalité linéaire. Comment l'individu peut-il ainsi être même et autre? C'est pour établir l'articulation entre ces deux états que Ricoeur a recours à la théorie narrative. Selon lui, la théorie narrative contribue à la constitution du soi. En effet, nous ne sommes pas les mêmes (identiques) à différents moments de notre vie. Pas plus que nous pouvons dire que nous sommes complètement autres de l'enfance à l'âge adulte, d'une période sombre à un moment glorieux. L'identité narrative aide à faire le lien entre ces différents états de l'être et permet le changement. Il y a donc une similitude entre la mise en récit et la construction de l'identité. Alors que la mise en récit suppose l'utilisation de différents éléments pour créer une histoire qui a du sens, l'identité fonctionne en utilisant différents contenus mémoriels pour se construire. Ricoeur considère que c'est en se racontant soi-même, en utilisant les éléments épars de notre vie, de nos souvenirs marquants pour en faire un récit, que notre identité se forme. «Raconter, c'est dire qui a fait quoi, pourquoi et comment, en étalant dans le temps la connexion entre ces points de vue³²». L'identité, comme les souvenirs, se modifie selon les contextes, selon le public auquel l'histoire

³² Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 174.

s'adresse et le but recherché. Dans une personnalité normale, «[l]a mémoire narrative autobiographique ajoute ainsi de la cohérence [...] au fil du temps et des contextes successifs³³». Le récit, même changeant, demeure ce qui nous constitue en tant que soi. Ce sont les liens que nous faisons entre les éléments disparates de notre histoire qui nous construisent comme personne, à la fois même et autre.

Si l'on met en relation la théorie de l'identité narrative de Ricœur et la théorie de la dissociation, l'identité de la personne traumatisée serait, d'une certaine manière, fragmentaire. En effet, si l'identité est une construction faite de souvenirs, l'individu qui ne dispose pas de tous les matériaux mémoriels manque d'éléments pour se raconter. Si la mémoire traumatique est fragmentaire et qu'elle s'oppose à la mémoire narrative, il faudrait comprendre que l'identité de la personne traumatisée ne peut reposer que sur ses souvenirs normaux. Dans le cas d'un individu traumatisé, l'identité est liée à la partie apparemment normale de la personnalité puisque c'est celle qui a des souvenirs narratifs. Les autres parties de la personnalité sont absentes de l'identité comme mise en récit. Le trauma serait exclu de l'histoire identitaire dans la mesure où il n'est pas intégré, où la mémoire de l'événement est divisée entre les différentes parties de la personnalité.

Il faut faire un tri entre différents éléments pour parvenir à composer un récit qui se tient et qui a du sens. De la même façon, l'identité suppose des choix parmi tous les souvenirs. Mais s'il n'y a pas de substrat identitaire et que le «soi» désigne la place d'où le sujet fait ses choix narratifs, reste à savoir qui est là pour les faire après l'envahissement, la dépossession, la mort symbolique. Si l'identité n'est qu'identité narrative et que celle-ci ne s'applique qu'aux souvenirs qu'il est possible de dire et de mettre en récit, l'identité des individus traumatisés est une identité partielle tant que les souvenirs traumatiques ne sont pas intégrés dans son histoire.

³³ Onno van der Hart, *op. cit.*, p. 62.

Pourtant, quelqu'un parle, écrit. Kathryn Harrison, Christine Angot et France Martineau ont chacune vécu une expérience terrible et marquante. En écrivant le trauma, elles ne donnent pourtant pas à voir une identité tronquée; il reste quelqu'un pour mettre l'expérience en récit, pour essayer de créer du sens et de le transmettre. Il reste quelqu'un pour créer. En utilisant la forme littéraire, les trois auteures vont à la rencontre de leur histoire. Harrison affirme que l'écriture³⁴ lui a permis de comprendre certains aspects de son expérience qui lui avaient échappé. En gardant la trace d'une expérience qui s'est produite, l'écriture agit comme moteur de transformation. L'écrivaine qui a vécu un trauma organise le récit, opère des coupures ou trace des liens. Sans inventer ou imaginer, elle fait un travail sur la mémoire qui lui permet de combler les trous de son histoire. En construisant des souvenirs à partir de sa mémoire traumatique, elle utilise la littérature pour intégrer les réminiscences et colmater son identité. Si je ne peux m'avancer sur la véracité de cette hypothèse en ce qui concerne l'expérience de Harrison, Angot et Martineau, je peux affirmer que cette transformation est à l'œuvre dans le journal d'Anne. En effet, celle-ci s'appuie sur le travail de la forme pour extraire les souvenirs de sa mémoire, pour prendre la parole, pour s'adresser à elle-même, comme si elle tentait d'entrer en communication avec l'autre partie de sa personnalité. En suivant le fil de l'écriture, en inscrivant dans un cahier les différentes traces du trauma, Anne se transforme. Son identité change entre le début et la fin du récit.

³⁴ «But for me, the real exploration of self occurs through writing. It always has.» Marilyn Yalom, entrevue avec Kathryn Harrison, «The Last Taboo» *Stanford magazine*, juillet/août 1997, en ligne, <https://alumni.stanford.edu/get/page/magazine/article/?article_id=42882>, consulté le 29 avril 2016.

IV

Parmi tous les sujets possibles, j'ai choisi l'inceste et j'ai choisi de l'écrire de cette manière-là, en entrant dans la tête de celle qui l'a vécu et qui commence à s'en souvenir. En choisissant d'écrire au *je*, je me trouve impliquée dans l'énonciation d'un sujet dont j'endosse en quelque sorte l'identité. Bien sûr, cette implication n'est pas la même que celle des trois auteures citées, qui non seulement énoncent mais affirment et assument la réalité de ce qu'elles écrivent. Mais que le récit soit fictif ou réel, écrire sur l'inceste est un choix qui peut s'avérer subversif. Après tout, c'est ma voix qui porte le texte, qui porte cette histoire.

Après le théâtre et la philosophie, je me suis, entre autres, intéressée au chant, à la voix. La pratique du chant peut aussi se rapprocher de ma manière de concevoir ma démarche d'écriture. Il est possible de travailler la voix, de la placer, de créer des effets. Par contre, on ne peut pas s'éloigner beaucoup de ce qui est là, de notre instrument, de notre corps, de cette détermination physique qui fait que je n'ai pas le même timbre qu'une autre femme de mon âge et de ma stature. Billie Holiday donne une toute autre couleur à un standard de jazz qu'Ella Fitzgerald parce que la voix sort du plus profond d'une personne, de son corps, de son expérience. La voix qui sort de moi est mienne, comme une empreinte. L'air entre dans mon corps, fait vibrer mes cordes vocales, résonne dans ma poitrine, ma bouche, ma tête, mes os. Depuis que je chante, ma voix s'est modifiée, comme mon corps s'est transformé. Avec la voix, il est difficile de tricher, au risque de se blesser.

Je ne fais plus de théâtre ni de musique, j'écris. Je ne monte pas sur une scène pour une représentation, je reste dans mon bureau, assise devant mon ordinateur. Mon corps n'est pas visible dans ce que je transmets. Cependant, dans l'écriture, je suis pleinement présente à mon corps. Je suis à l'écoute. Et il me semble que les mots qui résonnent dans ma tête et dans ma poitrine lorsque j'écris peuvent résonner aussi dans le corps de quelqu'un d'autre. L'écriture est vivante, ce ne sont pas que du papier et des mots. Je ne suis pas mon ordinateur. On n'écrit

pas en bougeant ni en se déployant ni en dansant, mais il peut y avoir de la chair dans l'écriture, une trace de vie. En racontant l'histoire de Tancredi et de sa fiancée assassinée par erreur, Cathy Caruth note : «For what seems to me particularly striking [...] is [...] the moving and sorrowful voice that cries out, a voice that is paradoxically released through the wound³⁵.» Si la voix qui rappelle le trauma peut sortir de la blessure, c'est bien qu'elle était prise dans le corps.

La voix est marquée par tout ce qu'elle a traversé d'organique. Elle vibre de mon ventre aux tympanes des autres. Dans l'écriture, la voix résonne d'une autre manière. Elle traverse nos structures mentales et elle sort en mots chargés de ces particules qui lui donnent sa couleur, son timbre. Quand ils se déposent sur la rétine des lecteurs, les mots entrent en collision avec la structure de quelqu'un d'autre, comme le son atterrit sur le tympan. L'écriture frappe le corps de l'intérieur. Elle le traverse. La voix saisie par le regard se recompose dans le corps de l'autre. Les mots sont portés par mon souffle et pour cela je ne peux pas tricher avec eux. «Si la voix perd sa référence au corps, elle se fait violence et s'abstrait. Elle excède sa limite et se brise³⁶.» C'est ma voix comme c'est mon corps qui fait le texte. Les mots passent par mon corps, sans que ce soit d'une manière aussi évidente que le souffle et les vibrations; il faut être plus attentifs à ce qui résonne, il faut écouter avant d'écrire, effacer si ça ne respire pas. Cela va au-delà de la narration ou de l'histoire. Ce dont je parle tient plus du lieu d'énonciation qu'à ce qui est dit. La voix qui m'intéresse s'élève depuis la blessure, depuis le corps qui est là, qui souffre. Elle vibre dans le texte, au-delà des mots.

Cette voix peut être juste ou non. Dire la vérité ou non. Bien que le *je* de mon roman ne soit pas autoréférentiel et que le pacte de lecture soit fictif, la vérité est un aspect important de ma démarche d'écriture. La justesse de la voix m'importe autant que la vraisemblance de ce

³⁵ Cathy Caruth, *Unclaimed experience*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1996, p. 2.

³⁶ René Lapierre, *Renversements : L'écriture-voix : essai*, Montréal, Les Herbes rouges, 2011, p. 161.

qui est énoncé. En écrivant, je m'investis dans le personnage, je m'y projette. En habitant ainsi le personnage, ou plutôt en l'accueillant en moi, l'écriture me traverse, me dépasse. Le *je* que j'écris est un mélange de moi il y a des années, de ce que je suis maintenant, de ce que je sais à cause de mes lectures ou de mes rencontres, de ce que j'imagine d'Anne, du moment et du lieu d'où je l'imagine écrire et prendre la parole. En m'investissant dans ce personnage, je cherche à dire *sa* vérité. Celle-ci n'a rien de factuel, rien d'exact. Elle est l'*aletheia*, le dévoilement, le non-oubli. Elle se trouve dans le silence et c'est elle que je veux rendre présente dans le texte. Comme René Lapierre, je pourrais dire que

[...] j'essaie une chose impossible; je cherche à dire la vérité. Il y a peu de moyens mais c'est sans importance; inutile de parler. La vérité vient plutôt du lieu où l'on écoute; toujours nous en sommes stupéfiés³⁷.

Je me tiens proche d'Anne, je me place de manière à ce que ma voix sonne le plus juste possible, pour être surprise aussi par ce qui se dit lorsque je suis à cet endroit-là.

La vérité peut être dans la justesse de la voix ou dans le lieu où l'on écoute. Elle peut aussi être dans le dévoilement de ce qui avait été caché. Pour Harrison, la vérité est en premier lieu personnelle. En brisant le silence pour exposer sa version, en dévoilant ce qui a été caché pendant des années après la relation avec le père, elle se défait du poids du mensonge et du secret. Dans une entrevue accordée au magazine de l'Université de Stanford au moment de la sortie de son livre, l'auteure affirmait que l'écriture lui avait apporté du soulagement.

A tremendous relief in many ways because my relationship with my father was one that I had kept secret for more than 15 years. That was costly to me. I don't think it is possible to keep such a large portion of your life or your heart secret without erecting a sort of general barrier inside yourself that has to be maintained at psychic cost. It's a relief to have spilled the beans³⁸.

³⁷ René Lapierre, *L'atelier vide : essai*, Montréal, Herbes rouges, 2003, p. 144.

³⁸ Marilyn Yalom, *op. cit.*

En disant la vérité sur la nature de la relation à son père, Harrison a rendu inutiles les barrières qu'elle avait érigées pendant des années.

Christine Angot a un autre rapport à la vérité. Dans une entrevue publiée dans le journal *Le Monde* en 2015, elle parlait des démarches juridiques qu'elle aurait pu entreprendre contre son père, ce qu'elle n'a pas fait en raison du peu de chances de le voir condamné. Elle en arrivait à cette conclusion :

Alors, je vous le dis, il n'y a qu'une seule chose de valable, c'est la littérature. La justice, la police, ce n'est rien. Il n'y a pas de vérité dans ces trucs-là. C'est ce que dit l'auteur de ce livre. Il n'y a pas de vérité hors de la littérature. Dans la police, la justice, l'éducation nationale... il y a des morceaux de vérité. Comme dit Lacan : « Je dis toujours la vérité, pas toute... » Eh bien nous, les écrivains, on la dit, toute³⁹.

Angot ne dit pas que parce qu'elle a vécu l'inceste avec son père et qu'elle écrit sur le sujet ses livres sont vrais. Ce qu'elle dit, c'est que la littérature, qui *accueille* la vérité, rend possible sa présence entière. Or la vérité des écrivains n'est pas celle des institutions. Elle ne se laisse pas mettre dans une case, elle ne tient pas dans un formulaire de déposition. Elle en déborde parce qu'elle est infiniment plus complexe. Ce que permet la littérature, c'est justement de dire la complexité, de montrer toutes les nuances de gris de la vérité. Le dévoilement est moins lié à la réalité de l'histoire personnelle qu'il faut révéler pour se libérer qu'à sa vérité. Si la police, l'éducation nationale et la justice détiennent des bouts de vérité, la littérature a une responsabilité encore plus grande que ces institutions sociales envers celle-ci.

³⁹ Jean Birnbaum, entrevue avec Christine Angot, «Christine Angot: "Il n'y a pas de vérité hors de la littérature"», *Le Monde*, 26 août 2015, en ligne, <http://www.lemonde.fr/festival/article/2015/08/26/christine-angot-il-n-y-a-pas-de-verite-hors-de-la-litterature_4737433_4415198.html>, consulté le 29 avril 2016.

Kathryn Harrison trace un parallèle intéressant entre l'endormissement qu'elle a vécu pendant la relation incestueuse et celui de la société en général, endormissement qui permet d'une certaine manière à l'inceste de continuer à exister.

Our entire culture, though, is bent on anesthesia. In many ways, it's connected to consumerism: "What's going to be the next thing to help me to forget my human lot – mortality?" One of my favorite books is Ernest Becker's *The Denial of Death*. Most people are dedicated to pursuing whatever might insulate them from the fact that we're all going to die. We want to remain asleep, dead to pain – the pain of mortality, or of acknowledging that next door some man may be raping his daughter, or whatever it is⁴⁰.

La vérité concerne aussi la société. Lorsqu'elle est dite, elle dérange cette culture du repos. Écrire la vérité de ce qui a été vécu, comme l'a fait Harrison, dérange puisque son discours ne se laisse pas facilement mettre en boîte et catégoriser. L'*aletheia* ne s'accommode pas du sommeil. Elle ne fait pas plaisir, elle ne procure pas de bien-être. La vérité que permet la littérature, c'est de faire entendre la voix dans toute son étendue et ses harmoniques, sans qu'elle soit tronquée par le discours de l'autre, heurtée par les réquisitoires bien pensants et les questions qui ramènent dans le droit chemin. La littérature ouvre un espace où tout peut se dire. Si tout peut se dire, c'est donc que l'on peut écrire ce qui devrait être tu. La littérature est un lieu de résistance face aux tabous sociaux.

Que l'histoire soit véridique comme dans *Le rapt* ou *L'inceste*, ou qu'elle soit fictive, comme dans *Tombée lestée*, ces tabous restent les mêmes. Même en écrivant de la fiction, je vis dans cette société et je réagis à ses règles implicites, à ses non-dits. Dans ces conditions, la vérité que je cherche n'est pas personnelle, n'a pas de lien avec mon histoire, mais en a un avec qui je suis, ce que je pense, ce que je crois juste. Je me positionne par rapport à la société et je

⁴⁰ Gretl Clagett, entrevue avec Kathryn Harrison, «Life after "The Kiss"», *shewrites*, 2 novembre 2011, en ligne, <<http://www.shewrites.com/profiles/blogs/kathryn-harrison-life-after-the-kiss>>, consulté le 29 avril 2016.

m'engage dans ce que j'énonce. C'est cette vérité que je cherche à transmettre dans l'écriture, pour que les choses changent.

En tant que discours subversif, l'écriture de l'inceste se rapproche du témoignage. Cette forme de récit ne désigne pas que le corpus d'œuvres des rescapés des camps. Le témoin prend la parole pour dire au reste de la communauté l'événement terrible qu'il a vécu. S'il le fait, c'est poussé par la double nécessité de garder la mémoire et de faire que l'horreur ne se reproduise plus. Cette forme littéraire permet d'approfondir ce qui est en jeu dans l'écriture du trauma. Que ce soit par rapport à la portée éthique du récit, à la communauté de victimes qui se forme ou à la possibilité réelle du partage de cette expérience, le témoignage éclaire ce qui est à l'œuvre dans les textes qui nomment l'inceste.

Je n'ai pas écrit un témoignage. Pourtant, je suis pleinement responsable de ce que j'énonce sur l'inceste; mes recherches approfondies, des discussions avec des survivantes, mes réflexions me permettent, je crois, de prendre la position de «passeur, qui a recueilli une parole de témoin⁵». Sans être un témoignage, mon écriture adopte une posture testimoniale. J'ai écrit pour celles et ceux qui ne peuvent le faire et aussi pour faire comprendre aux autres, à ceux qui n'ont pas vécu l'inceste, à quel point ce trauma est destructeur.

Sans vouloir faire de *L'inceste*, *Le rapt* ou *Bonsoir la muette* des témoignages, je crois que l'on peut admettre qu'ils présentent aussi une posture testimoniale, ne serait-ce que parce que les auteures ont vécu un trauma et écrivent sur leur expérience. Même Christine Angot, qui refuse que *L'inceste* soit considéré comme une «merde de témoignage⁶», insiste sur son désir de transmettre, de faire comprendre aux autres l'inceste. Par contre, pour elle, faire comprendre ne signifie pas faire changer les choses, alors que cette visée éthique est au cœur du témoignage.

⁵ Dornier, Carole et Dulong, Renaud (dir. publ.), *Esthétique du témoignage*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 2005, p. XIV

⁶ Christine Angot, *op. cit.*, p. 150.

Oui, comprendre ce qu'on vit, ce qu'on ressent, j'essaie de dire ce que j'en sais. Ce n'est jamais du militantisme, jamais revendicatif. Je ne cherche pas à changer les choses. Il y a un choix à faire, ou vous changez les choses ou vous les dites. On ne peut pas être aux deux endroits. [...] Je n'agis pas sur les choses, mais j'essaie de les écrire. Un écrivain, c'est de ça qu'il se sent responsable. Le simple fait de trouver les mots qui correspondent aux choses, telles qu'elles sont vécues, fait qu'on ne peut plus les voir comme avant. Ça ne crée pas du changement, mais ça crée de la liberté⁴³.

Angot fait pourtant des choix : elle écrit en restant du côté de la jeune fille agressée, elle dénonce la culture de la domination. Sans changer la réalité, son discours n'est pas dépourvu d'impact sur celle-ci. Il y a un aspect social, politique et moral dans son écriture. Faire comprendre aux autres n'équivaut-il pas à les faire changer, à tout le moins d'idées, en leur donnant la liberté de voir autrement?

La dimension éthique change le rapport à l'écriture. Ce postulat était très présent pendant l'écriture de *Tombée lestée*. Dans mon roman, le pacte de lecture est fictif, mais il y a un pacte de vérité implicite puisqu'Anne écrit son journal. Compte tenu de la nature du sujet, je ne pouvais pas écrire n'importe quoi. Même en écrivant de la fiction, je me sentais chargée d'une responsabilité morale et je tenais à dire la *vérité sur ce trauma*. «[Trauma] is always the story of a wound that cries out, that addresses us in the attempt to tell us of a reality or truth that is not otherwise available⁴⁴». Pour que l'énonciation fonctionne, la position d'Anne devait être vraisemblable et sincère. Je me suis questionnée, je me suis renseignée en vue de rester fidèle à ma volonté de montrer les traces du trauma et de les partager. Ce partage s'avère nécessaire pour dénoncer la culture du silence qui prévaut encore dans notre société concernant l'inceste.

⁴³ Nathalie Crom, entrevue avec Christine Angot, «Christine Angot: "Je recherche le vrai, et c'est le vrai qui crée l'émotion"» *Télérama*, 3 septembre 2012, en ligne, <<http://www.telerama.fr/livre/christine-angot-je-recherche-le-vrai-et-c-est-le-vrai-qui-creo-l-emotion,130283.php>>, consulté le 29 avril 2016.

⁴⁴ Cathy Caruth, *op. cit.*, p. 4.

C'est en s'adressant à l'Humanité que le témoin peut véritablement livrer son récit et accomplir sa visée éthique. En effet, c'est l'Humanité en entier qui doit être avertie des ravages du trauma. C'est aussi à l'Humanité présente dans chaque individu, à ce qui nous rassemble, que le témoin s'adresse pour que chacun soit responsable de faire que l'horreur ne se reproduise plus. Dans *L'inceste*, Angot multiplie les adresses au lecteur. Elle anticipe la réception qu'on fera à son œuvre et la dénonce.

Je ne devrais pas écrire ça. [...] Ce que ça va provoquer, à elle, et à vous, ce sera la même chose, ce sera de la pitié, vous ne pourrez plus m'aimer, ni elle ni vous. [...] Vous ne voudrez plus me lire. Je crois que tant pis, il faut que je prenne le risque⁴⁵.

En interpellant ainsi le lecteur, ne peut-on dire qu'Angot demande quelque chose qui se rapproche de la dynamique à l'œuvre dans le témoignage? En effet, le témoin s'adresse à l'autre en lui demandant de recueillir ses mots, de les recevoir. Selon Carole Dornier, «le récit littéraire témoigne, même à travers la fiction, lorsqu'il entend s'adresser à tout destinataire. Permettant d'accéder à des vérités humaines, il acquiert une portée universelle⁴⁶». Cette parole testimoniale cherche à être reçue sans filtres idéologiques ni jugements. Comme Angot lorsqu'elle avertit le lecteur qu'elle ne veut pas que sa parole soit reçue avec de la pitié.

Il s'agit pour le témoin d'être entendu et cela n'est pas simple. En effet, si raconter est difficile, trouver des personnes prêtes à écouter l'est autant. Le lecteur est investi d'une mission difficile : la réception d'un texte testimonial ne peut être la même que celle d'un autre texte littéraire. Il est interpellé comme un humain semblable à celui qui témoigne. Revenant du trauma, le témoin est encore hors de la communauté de ceux qui vivent une vie normale, lesquels n'ont pas vécu une expérience qui leur a fait voir la mort de proche. C'est à ceux-là que le témoin s'adresse. Puisque l'inceste est un interdit presque universel, ceux qui le vivent

⁴⁵ Christine Angot, *op. cit.*, p. 149.

⁴⁶ Carole Dornier, (dir. publ.), *Se raconter, témoigner*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2001, p. 9.

sont expulsés hors de la filiation, du groupe social et de l'humanité. Comme Harrison le dit dans cette entrevue réalisée en 2011,

I existed in an alien netherworld, and I couldn't return to the world of the living until I told people what had happened. Telling the story as nonfiction, owning it, was my only way back, the only way to reclaim my place among the rest of humanity⁴⁷.

L'écriture, en nommant le trauma qui avait exclu Harrison de l'humanité, lui permet de retisser des liens avec la communauté et de réintégrer le monde des vivants. Pour que cela soit possible, il faut que la survivante prenne la parole en tant qu'être profondément blessé et qu'elle soit entendue par un autre être humain. Le récit se transmet au niveau de la sensibilité, des affects et de l'Humanité commune, et non au niveau légal ou moral.

Le témoignage tend à former une communauté de victimes. Dans le cas particulier de l'inceste, cette communauté est inexistante en raison de la honte et du fait que le silence recouvre les actes des agresseurs. Les victimes ne se retrouvent pas comme les vétérans ni comme les survivants des camps. Elles ont vécu le trauma seules et elles continuent de vivre comme si ce n'était arrivé qu'à elles. Ce qui est faux. En prenant la parole pour témoigner, la survivante ouvre un espace collectif. Elle se lève et parle pour toutes. Cet espace de parole créé doit rester ouvert pour que la parole des autres puisse s'y faire entendre. Pourtant, il me semble qu'il se referme chaque fois que la poussière médiatique retombe. Une autre survivante doit alors se lever et rouvrir l'espace de parole tant le silence est puissant. Inscrire le témoignage dans le collectif est crucial parce que si l'inceste se perpétue, ce n'est pas le fait d'une cellule familiale mais bien d'un système social.

L'aspect collectif du témoignage éclaire une autre facette des écrits sur l'inceste. En effet, en témoignant de son expérience particulière, la survivante remet en question l'ordre social,

⁴⁷ Gretl Clagett, *op. cit.*

puisque sa version des faits s'oppose à l'idéologie dominante. Le témoignage devient ainsi un lieu où l'individuel et le collectif s'entre-choquent.

On peut établir un parallèle entre l'écriture de la mémoire que l'on pourrait qualifier d'intime et des écrits plus politiques visant à dénoncer les excès d'un régime. Le problème de la mémoire et de l'oubli se pose, à plus grande échelle, dans les cas d'apartheid, de génocides ou de régimes totalitaires. Les peuples qui ont vécu ces drames demandent une reconnaissance de ce qui s'est passé afin que les choses soient nommées et qu'elles aient une place dans l'histoire. Tant que le pouvoir en place persiste à nier les massacres, la violence continue à faire des ravages dans la mémoire du peuple. Ce n'est qu'une fois que les exactions ont été admises par le gouvernement et la communauté internationale que la mémoire peut s'apaiser.

Parce que l'inceste a tout du carnage, du massacre et de la destruction, il ne peut pas être gardé dans la sphère de l'intime. Il doit en sortir parce qu'il n'est pas et n'a jamais été lié à l'intimité, laquelle suppose l'accueil de l'autre. L'inceste se rapproche de la guerre : il y a envahissement d'un territoire. Même après les faits, les adultes sont maintenus dans l'isolement par la honte de dire ce qui leur est arrivé. Les concepts de communauté, de collectif et d'appartenance n'existent plus. Les victimes prennent toute la responsabilité de cette guerre familiale. Elles oublient qu'il y a eu autrefois un dictateur qui les a contraintes et qui a violé leurs frontières. Même si c'est un arrachement, même s'il n'y a pas de peuple derrière elles pour les soutenir, même si les agresseurs sont nombreux, voire innombrables, et même si cette guerre est une guérilla chaotique, l'inceste doit être dénoncé. Ce qui se passe derrière la porte close d'une chambre d'enfant victime d'inceste, c'est un meurtre. Comme l'écrit Nefertari Bélizaire à la toute fin de *Cru*, récit autobiographique paru en 2014, l'inceste est un crime contre l'humanité⁴⁸. Il tue l'humanité de l'enfant.

⁴⁸ Nefertari Bélizaire, *Cru*, Montréal, Leméac, 2014, p. 102.

VI

Après la Deuxième Guerre, les témoignages se sont multipliés. Survivant de Buchenwald, Jorge Semprun se demande si le témoignage est vraiment possible. En effet, n'est-ce pas peine perdue de tenter de transmettre à l'autre, à la collectivité une expérience traumatique singulière, qui dérange l'idéologie communément admise?

Pourtant, un doute me vient sur la possibilité de raconter. Non pas que l'expérience vécue soit indicible. Elle a été invivable, ce qui est tout autre chose, on le comprendra aisément. Autre chose qui ne concerne pas la forme d'un récit possible, mais sa substance. Non pas son articulation mais sa densité. Ne parviendront à cette substance, à cette densité transparente que ceux qui sauront faire de leur témoignage un objet artistique, un espace de création. Ou de récréation. Seul l'artifice d'un récit maîtrisé parviendra à transmettre partiellement la vérité du témoignage⁷.

Le témoignage n'est pas qu'une déposition. Personne ne tiendrait à le lire si tel était le cas et rien ne serait transmis. Sans fiction et procédés littéraires, le témoignage ne peut pas faire passer la substance de l'expérience traumatisante à travers les mots. Il faut s'investir dans l'aspect proprement littéraire de l'écriture pour transmettre et toucher les autres humains.

Également survivant des camps, Elie Wiesel voulait livrer le témoignage le plus neutre possible lorsqu'il a écrit *La nuit*. En le relisant des années plus tard, il a été surpris de constater à quel point son texte utilisait des procédés littéraires. Ceux-ci sont nécessaires parce que la visée du témoignage est d'avoir un impact affectif sur le lecteur. Le témoin ne fait pas qu'énumérer des faits, il cherche à atteindre le lecteur, à lui faire comprendre et sentir le trauma. En effet, si le lecteur se met à la place du témoin, s'il reçoit sa parole et partage sa blessure, il sentira combien il est important que ce genre d'événement ne se reproduise pas. Il sentira qu'il

⁷ Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994, p. 26.

s'agit d'une atteinte à notre Humanité et voudra la protéger. En recevant cette parole, il en devient dépositaire et témoin à son tour.

Les œuvres de Christine Angot, de Kathryn Harrison et de France Martineau ne sont pas que des récits qui opèrent des choix et organisent les faits et les souvenirs. Ces auteures ont décidé d'écrire pour transmettre leur expérience et elles le font sur le mode de la fiction. En entrevue télévisée, France Martineau⁵⁰ insiste sur l'importance d'utiliser la forme littéraire pour raconter son histoire. C'est par cette forme en plusieurs tableaux⁵¹ qu'elle a pu mettre à distance ses souvenirs et les partager. Cela va au-delà de la structure du texte, au-delà de la mise en récit.

Dans une conception ouverte de la forme l'œuvre se tient en équilibre au sein de ses tensions, dont les rapports internes (narratifs, thématiques, rythmiques) se jouent et se résolvent de manière à ouvrir quelque chose au-delà de cette résolution, au-delà de la «compréhension» qui se rattache à elle⁵².

L'œuvre est le lieu d'une ouverture, elle rend *présent* quelque chose qui dépasse le langage ou les procédés littéraires utilisés dans le récit. En travaillant la forme du texte, en modelant la matière des mots malgré sa résistance, les auteures «[a]ccentue[nt] les mots pour faire danser les manques et leur donner puissance, consistance de milieu en mouvement⁵³.» Cette accentuation fait *apparaître* autre chose dans le texte. La forme permet d'évoquer l'invisible dans l'espace vide ouvert par l'écriture. C'est par elle que la *densité transparente* à laquelle Semprun fait allusion peut se condenser dans le texte.

⁵⁰ «L'auteure France Martineau: Bonsoir la muette», *Youtube*, 25 janvier 2016, en ligne, <<https://www.youtube.com/watch?v=31D-OL2P5fg>>, en ligne, consulté le 29 avril 2016.

⁵¹ *Bonsoir la muette* est construit sous forme de tableaux qui dépeignent chacun un épisode ou un souvenir marquants.

⁵² René Lapierre, *L'atelier vide*, op. cit., p. 45.

⁵³ George Didi-Huberman, *Gestes d'air et de pierre. Corps, parole, souffle, image*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2005, p. 9.

Cet espace ouvert permet également à l'auteure de se distancier de ses souvenirs et de son expérience. Pendant l'écriture, elle disparaît en quelque sorte comme *moi* pour se placer dans une position d'écoute et devenir présente à ce qui se manifeste en elle. Sa présence dans l'espace désencombré lui fait entendre ce qui semblait indicible, fait apparaître ce qui était tenu pour invisible. Les souvenirs qui émergent sont alors ceux de quelqu'un d'autre, de quelqu'un qui les a vécus il y a longtemps. Dans l'espace ouvert, l'écrivaine s'*accueille* elle-même comme une mère le ferait avec son enfant, cette petite fille blessée qui n'a pas pu parler. Elle se tient à l'écoute parce que la parole de l'enfant est fragile, n'est que chuchotée. De manière symbolique, l'accueil de cette parole permet enfin à la petite fille de reposer en paix. Elle a été entendue.

Pour transmettre cette parole reçue, pour faire passer un peu du trauma dans le monde normal, l'auteure utilise la fiction. Avec la fiction et l'utilisation de procédés littéraires, elle transforme le langage pour y faire tenir le plus de sensations, d'émotions et de sens possible. Les mots deviennent pleins de son expérience. Le travail sur la forme l'amène à intégrer du souffle, du rythme, de l'espace au texte. Il l'anime et rend «le corps lisible et par conséquent dicible dans un texte⁵⁴». Le corps de l'auteure se transfère dans le texte, devient corpus. Cette incarnation est d'autant plus essentielle dans le cas de l'inceste que le corps est le lieu du trauma. Si le corps de l'auteure devient *lisible* et *dicible* dans le corpus, les marques du trauma le sont aussi.

Pour transmettre le trauma, il ne suffit pas de nommer les faits, il faut les faire éprouver, en faire sentir les conséquences aux autres. Si la fiction est nécessaire à cette transmission, c'est qu'elle construit un pont entre soi et l'autre qui passe par ce qui leur est commun; la chair éprouvante et éprouvée. Ce pont se bâtit à partir du corps de l'auteure projeté dans le texte et se prolonge vers le corps de l'autre par le corpus. Il permet au lecteur de ressentir le corps de

⁵⁴ Michel Beaujour, *Mémoire d'encre : Rhétorique de l'autoportrait*, Paris, Seuil, 1980, p. 316.

l'autre et d'éprouver sa blessure. L'œuvre devient le lieu d'un passage qui permet au lecteur de porter son regard sur un horizon qui lui était inconnu.

Dans les récits marqués par l'inceste, le corps du passé devient un territoire à explorer. En explorant sa mémoire, en identifiant les traces du trauma et en les écrivant, l'auteure a un impact sur son corps. Transféré dans le corpus, il y devient autre et y subit des transformations. Selon Michel Beaujour, «[c]'est l'expérience de la mort/résurrection qui ouvre le champ de l'autoportrait littéraire⁵⁵». Le corpus a aussi un impact sur le corps, il est le lieu d'une transfiguration. Quelque chose meurt et renaît dans le texte, par l'intermédiaire du texte. Une partie de l'histoire vécue se clôt et le corpus sert de linceul à ces souvenirs, à cette partie éteinte de soi.

Le lecteur est témoin de la transfiguration opérée par le texte, témoin de la mort aussi. L'espace ouvert l'invite à accueillir la parole. Ce partage renvoie à l'essence du témoignage. En effet, le corpus fait éprouver au lecteur une expérience particulière qui, jusque-là, lui était étrangère. Cette chair du texte rejoint la chair du lecteur et suscite son empathie en tant qu'humain. «La fiction testimoniale [...] agit de telle sorte que l'événement dont elle témoigne s'inscrive dans la chair et la mémoire de l'autre en métamorphosant la conscience d'autrui en un support mémoriel, intuitif et imaginaire de ce qui a été⁵⁶». Cette mémoire partagée par le corpus permet à la communauté de se former. L'auteure n'est plus seule, sa parole a été entendue, sa mémoire a été reçue. Une communauté invisible se crée par l'intermédiaire du texte. Les lecteurs dépositaires de l'expérience sont reliés les uns aux autres par leur chair, par ce qui fait qu'ils sont humains. Ces liens invisibles gardent l'espace de parole ouvert.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 322.

⁵⁶ Pierre Ouellet, *Testaments. Le témoignage et le sacré*, Montréal, Liber, 2012, p. 34.

Selon Jacques Rancière, «[l]e réel doit être fictionné pour être pensé⁵⁷». Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de réalité, que la vérité n'existe pas ou que tout est récit. Au contraire, le réel existe puisqu'il est senti et vécu, mais pour être compris et transmis, il faut avoir recours à ce pont créé par la fiction. Si les humains sont des «meaning making creatures⁵⁸», c'est bien parce qu'ils partagent cette manière de communiquer en faisant un récit. Le travail sur la forme s'inscrit alors dans un réseau de sens déjà établi. À la naissance, le nouveau-né entre dans un monde de significations, de liens, de connexions qui dépassent la simple réalité de ses sensations et de ses besoins. Dès l'instant où le jeune enfant dit *je*, il s'inscrit dans ce réseau qui nous relie les uns aux autres par le langage et son utilisation qui fait sens. Quant à l'auteure, elle ne s'extrait pas de son milieu, elle ne fait pas abstraction de son époque ou de sa culture. Si une telle chose était possible, il n'y aurait pas de partage puisque personne ne pourrait saisir ce qui est en jeu dans le texte. Sa parole s'inscrit dans une manière de construire un récit qui est historique, sociale et politique. Elle utilise les connexions partagées par le groupe humain auquel elle appartient pour transmettre son expérience individuelle, pour la rendre intelligible à la fois pour elle et pour les autres. Ce faisant, elle subvertit ces connexions, puisque plutôt que de contribuer à maintenir un certain statut quo, elle introduit du particulier et elle dévoile ce qui était caché. D'autres partagent sa parole, partagent sa blessure et s'élèveront peut-être à leur tour contre l'idéologie dominante, contre la culture du silence. Cette communauté invisible qui se forme participe alors à l'énonciation de l'inceste. Sa présence soutient la voix de l'auteure.

Une fois proclamée, cette parole s'ajoute aux autres éléments du réel qui constituent le récit social. En mettant en question certains aspects du discours social, l'écrivaine établit un rapport de tension avec la collectivité. Encore selon Jacques Rancière, «[l]a politique porte sur ce qu'on voit et ce qu'on peut en dire, sur qui a la compétence pour voir et la qualité pour dire,

⁵⁷ Jacques Rancière, *Le partage du sensible : esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000, p. 61.

⁵⁸ Bessel van der Kolk, op. cit., p. 16.

sur les propriétés des espaces et les possibles du temps⁵⁹.» Plusieurs éléments de cette définition mettent en évidence ce qui est en jeu dans les récits d'inceste. En effet, en prenant la parole, l'auteure se positionne contre l'injonction sociale au silence et revendique pour elle-même la compétence de dire. Elle se dresse contre les non-dits qui règnent dans l'espace public et utilise le récit social pour y introduire *sa* vérité. Son histoire s'énonce de manière à en faire éprouver les traces plutôt qu'à en déclarer les faits. Le travail sur la forme ouvre un espace de création qui s'oppose au bruit et à l'encombrement de la sphère sociale. Cette ouverture permet le partage de l'expérience traumatique. Ce faisant, l'auteure mène une action politique, même sans le vouloir. Elle dénonce un crime contre l'humanité.

⁵⁹ Jacques Rancière, *op. cit.*, p. 14.

Ce rapport au politique et au collectif des œuvres qui mettent en récit un événement aussi marquant que l'inceste ne doit pas faire perdre de vue que, lorsqu'elles écrivent, les survivantes prennent la parole et témoignent pour raconter leur histoire, la réalité de ce qu'elles ont vécu dans leur corps. Le trauma n'est pas abstrait, il ne se laisse pas oublier. Dans leurs écrits, Kathryn Harrison, Christine Angot et France Martineau s'exposent et se mettent à risque. Elles ne font pas que raconter une histoire qui leur est arrivée. Elles mettent en récit un événement qui les a presque tuées. Or pour dire cette parole impossible et aussi pour la transmettre, *Le rapt*, *L'inceste* et *Bonsoir la muette* empruntent la voie de la littérature.

Si j'ai tenté dans les pages précédentes de comprendre comment le trauma inscrit ses marques dans les textes et les raisons qui poussent les auteures à prendre la parole sur un sujet tabou, c'est aussi pour mettre en évidence le lien entre la fiction et le réel et questionner mon propre rapport à l'écriture. Pendant l'écriture de *Tombée lestée*, j'ai porté mon attention au ton et à la justesse de la voix d'Anne. En faisant des liens avec d'autres récits d'inceste et en mettant en regard les recherches sur le trauma et la théorie littéraire, j'ai pu éclairer la part de réel qui sous-tendait l'écriture de mon roman. Si la vraisemblance était tellement importante à mes yeux, c'est que moi non plus je ne cherchais pas seulement à raconter une histoire. Je voulais ouvrir un espace de parole dans lequel je pourrais accompagner Anne et lui donner le temps de nommer sa vérité. Cet espace m'a permis d'explorer avec elle la mémoire de l'inceste et d'écrire, de dire, de crier ce « non » qu'appellent, chacun à leur manière, tous les récits d'inceste. Je ne fais pas de théâtre, pas de chant, pas de philosophie, mais j'ai besoin de tout cela à la fois pour montrer un monstre.

BIBLIOGRAPHIE

1. Essais et ouvrages théoriques

- Adorno, Theodor W., *Notes sur la littérature*, Paris, Flammarion, 1999, 438 p.
- Agamben, Giorgio, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Rivages poche, 2003, 193 p.
- Angot, Christine, *Une partie du cœur*, Paris, Stock, 2004, 96 p.
- Anzieu, Didier, *Le corps de l'œuvre. Essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris, Gallimard, 1981, 384 p.
- , *La sublimation, les sentiers de la création*, Paris, Tchou, 1979, 318 p.
- Aron, Paul et Viala, Alain, *Les 100 mots du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Que sais-je», 2012, 128 p.
- Auger, Louise, *L'enfant monstrueux, une invention de Freud*, Montréal, Sémaphore, 2013, 359 p.
- Beaujour, Michel, *Mémoire d'encre : Rhétorique de l'autoportrait*, Paris, Seuil, 1980, 375 p.
- Benveniste, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1976, 364 p.
- Boisseau, Martin, *Frapper l'image : atelier de notes*, Montréal, Éditions du Noroît, 2013.
- Bornand, Marie, *Témoignage et fiction : les récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*, Genève, Librairie Droz S.A., 2004, 256 p.
- , «Réponse à Anne Martine Parent», *Études littéraires*, vol. 38, no. 1, automne 2006, p. 113-116.
- Caruth, Cathy, *Trauma : explorations in memory*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1995, 277 p.
- , *Unclaimed experience*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1996, 208 p.
- Chiantaretto, Jean-François (dir.), *Écriture de soi et trauma*, Paris, Anthropos, 1998, 284 p..
- Delaume, Chloé, *La règle du je*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «travaux pratiques», 2010, 96 p.
- Deleuze, Gilles et Parnet, Claire, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1977, 177 p.

- Delvaux, Martine et Mavrikakis, Catherine, *Ventriloquies*, Montréal, Leméac, 2003, 192 p.
- Delvaux, Martine, *Histoires de fantômes. Spectralité et témoignage dans les récits de femmes contemporains*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, 228 p.
- Deslauniers, Michelle, *Plaisir honteux*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1998, 102 p.
- Didi-Huberman, Georges, *Gestes d'air et de pierre. Corps, parole, souffle, image*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2005, 94 p.
- , *Survivance des lucioles*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2009, 144 p.
- , *Écorces*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2011, 80 p.
- Dornier, Carole (dir. publ.), *Se raconter, témoigner*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2001, 252 p.
- Dornier, Carole et Dulong, Renaud (dir. publ.), *Esthétique du témoignage*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 2005, 416 p.
- Ferenczi, Sandor, *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, Paris, Payot, coll. «Petite bibliothèque», 2004, 96 p.
- Forest, Philippe, *Le roman, le je*, Nantes, Pleins feux, 2001, 302 p.
- Gasparini, Philippe, *Autofiction : une aventure du langage*, 2008, 352 p.
- Genette, Gérard, *Fiction et diction*, Paris, Éditions du Seuil, 1991, 150 p.
- Genon, Arnaud, *Autofiction: pratiques et théories*, Paris, Mon petit éditeur, 2013, 226 p.
- Grell, Isabelle, *L'autofiction*, Paris, Armand Colin, 2014, 128 p.
- Hart, Onno van der, Nijenhuis, Ellert R. S., Steele Kathy, *Le soi hanté: Dissociation structurelle et traitement de la traumatisation chronique*, Bruxelles, De Boeck, 2010, 544 p.
- Hémon, Aleksandar (dir. publ.), *De la mémoire du réel à la mémoire de la langue: réel, fiction, langage*, Nantes, Édition Cécile Defaut, 2006, 151 p.
- Hotte, Lucie et Cardinal, Linda, (dir. publ.), *La parole mémorielle des femmes*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2002, 200 p.
- Hubier, Sébastien, *Littératures intimes : les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, Paris, Armand Colin, 2003, 160 p.
- Huston, Nancy, *Journal de la création*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, 368 p.

- Kaufmann, Jean-Claude, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin, 2004, 352 p.
- Kédia, Marianne (dir. publ.), *Dissociation et mémoire traumatique. Historique, clinique, traitements et neurobiologie*, Paris, Dunod, 2012, 256 p.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 2007, 272 p.
- Kofman, Sarah, *Mélancolie de l'art*, Paris, Galilée, 1985, 166 p.
- , *Paroles suffoquées*, Paris, Galilée, 1987, 104 p.
- Kristeva, Julia, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988, 294 p.
- , *Pouvoirs de l'horreur*, Paris, Seuil, 1980, 256 p.
- , *Le génie féminin: La vie, la folie, les mots*, Paris, Fayard, 1999, 408 p.
- Lapierre, René, *L'atelier vide: essai*, Montréal, Herbes rouges, 2003, 153 p.
- , *Renversements: L'écriture-voix: essai*, Montréal, Les Herbes rouges, 2011, 161 p.
- Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1996, 384 p.
- (dir. publ.), *Le journal personnel*, Paris, Université Paris X, 1993.
- Levinas, Emmanuel, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Paris, Librairie générale française, 1990, 347 p.
- Mattiussi, Laurent, *Fictions de l'ipseité: essais sur l'invention narrative de soi (Beckett, Hesse, Kafka, Musil, Proust, Woolf)*, Genève, Librairie Droz, 2002, 344 p.
- Novarina, Valère, *Devant la parole*, Paris, POL, 2010, 192 p.
- Oberhuber, Andrea, *Corps de papier*, Montréal, Éditions Nota Bene, 2012, 236 p.
- Ouellet, Pierre, *Testaments. Le témoignage et le sacré*, Montréal, Liber, 2012, 218 p.
- Parent, Anne Martine, «D'un nécessaire passage du témoin» *Études littéraires*, vol. 38, no. 1, 2006, p. 109-111.
- , «Trauma, témoignage et récit: la dérouté du sens», *Protée*, vol. 34, no. 2-3, 2006, p. 113-125.

- , «Héritages mortifères. Rupture dans/de la filiation chez Ying Chen et Jane Sautière», *Temps Zéro: Revue d'étude des écritures contemporaines*, no. 5, 2012.
- Peng, Jenyu, *À l'épreuve de l'inceste*, Paris, Presses universitaires de France, 2009, 272 p.
- Prstojevic, Aleksandar, *Le témoin et la bibliothèque. Comment la shoah est devenue un sujet romanesque*, Nantes, Éditions Nouvelles Cécile Defaut, 2012, 240 p.
- Rabaté, Dominique (dir. publ.), *Figures du sujet lyrique*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, 168 p.
- Racamier, P. C., *L'inceste et l'incestuel*, Paris, Dunod, 2010, 192 p.
- Rancière, Jacques, *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique-éditions, 2000, 74 p.
- Ricoeur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 2015, 448 p.
- , *Temps et récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1991, 416 p.
- Rothschild, Babette, *Le corps se souvient. Mémoire somatique et traitement du trauma*, Bruxelles, De Boeck, 2008, 217 p.
- Schmitt, Arnaud, *Je réel/ je fictif. Au-delà d'une confusion postmoderne*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2010, 204 p.
- Semprun, Jorge, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994, 400 p.
- Solaire, Pascale, *Le mur du silence*, Toulouse, Privet, 2002, 142 p.
- Van der Kolk, Bessel, *The Body Keeps the Score*, New York, Viking, 2014, 443 p.
- Watteyne, Nathalie (dir. publ.), *Lyrisme et énonciation lyrique*, Québec, Nota Bene; Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2006, 358 p.
- Wieviorka, Annette, *L'ère du témoin*, Paris, Hachette, 2002, 190 p.

2. Œuvres et témoignages

- Angot, Christine, *L'inceste*, Paris, Stock, 1999, 228 p.
- , *Une semaine de vacances*, Paris, Flammarion, 2012, 128 p.
- Arcan, Nelly, *Putain*, Paris, Seuil, 2001, 186 p.

———, *Folle*, Paris, Seuil, 2004, 208 p.

Aubry, Isabelle, *La première fois, j'avais six ans...*, Paris, Julliard, coll. «Pocket», 2010, 272 p.

Belizaire, Nefertari, *Cru*, Montréal, Leméac, 2014, 112 p.

Harrison, Kathryn, *Le rapt*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Suzanne V. Mayoux, Paris, L'Olivier, 1997, 192 p.

Hébert, Anne, *Les enfants du Sabbat*, Montréal, Boréal, 1995, 192 p.

Labrèche, Marie-Sissi, *La brèche*, Montréal, Boréal, 2003, 168 p.

Levi, Primo, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, coll. «Pocket», 2003, 213 p.

Martineau, France, *Bonsoir la muette*, Montréal, Sémaphore, 2016, 105 p.

O'Green, Pattie, *Mettre la hache. Slam western sur l'inceste*, Montréal, Remue-ménage, 2015, 130 p.

Schweighoffer, Nathalie, *J'avais douze ans*, Paris, Fixot, 1990, 265 p.

3. Sites internet

Association international des victimes de l'inceste, «L'inceste en chiffres», *Aivi*, en ligne, <<http://aivi.org/vous-informer/inceste-ce-qu-il-faut-savoir/les-chiffres.html>>, consulté le 29 avril 2016.

«L'auteure France Martineau: Bonsoir la muette», *Youtube*, 25 janvier 2016, en ligne, <<https://www.youtube.com/watch?v=31D-OL2P5fg>>, en ligne, consulté le 29 avril 2016.

Birnbaum, Jean. Entrevue avec Christine Angot, «Christine Angot: "Il n'y a pas de vérité hors de la littérature"», *Le Monde*, 26 août 2015, en ligne, <http://www.lemonde.fr/festival/article/2015/08/26/christine-angot-il-n-y-a-pas-de-verite-hors-de-la-litterature_4737433_4415198.html>, consulté le 29 avril 2016.

Clagett, Gretl. Entrevue avec Kathryn Harrison, «Life after "The Kiss"», *Shewrites*, 2 novembre 2011, en ligne, <<http://www.shewrites.com/profiles/blogs/kathryn-harrison-life-after-the-kiss>>, consulté le 29 avril 2016.

Crom, Nathalie. Entrevue avec Christine Angot, «Christine Angot: "Je recherche le vrai, et c'est le vrai qui crée l'émotion"» *Télérama*, 3 septembre 2012, en ligne, <<http://www.telerama.fr/livre/christine-angot-je-recherche-le-vrai-et-c-est-le-vrai-qui-cree-l-emotion,130283.php>>, consulté le 29 avril 2016.

Navarro, Pascale. Entrevue avec Anne Hébert, «Anne Hébert : démons et merveilles», *Voir*, 7 juillet 1999, en ligne, <<https://voir.ca/livres/1999/07/07/anne-hebert-demons-et-merveilles-2/>>, consulté le 29 avril 2016.

Yalom, Marilyn. Entrevue avec Kathryn Harrison, «The Last Taboo», *Stanford magazine*, juillet/août 1997, en ligne, <https://alumni.stanford.edu/get/page/magazine/article/?article_id=42882>, consulté le 29 avril 2016.